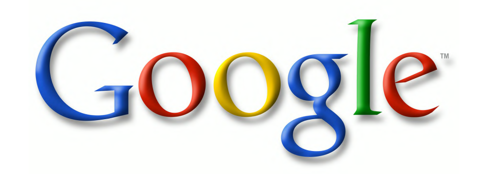


LA MORALE

UNIVERSELLE,

OU

LES DEVOIRS DE L'HOMME

FONDÉS SUR SA NATURE;

par le baron d'Holbach.

DES DEVOIRS DE LA VIE PRIVÉE.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

MASSON ET FILS, LIBRAIRES, RUE DE TOURNON, N° 6.

1820.

LA MORALE UNIVERSELLE.

SECTION CINQUIÈME.

DES DEVOIRS DE LA VIE PRIVÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Devoirs des époux.

Nous avons examiné dans la section précédente les devoirs des personnes qui ont des rapports généraux et directs avec la société, ou de celles dont les fonctions et les facultés influent d'une façon plus ou moins marquée sur tous les citoyens; nous allons considérer dans la section présente les devoirs résultans des rapports particuliers ou des liaisons plus intimes qui forment la vie privée. Nous commencerons par les devoirs des époux.

Pour découvrir les devoirs de l'homme dans chaque état de la vie, il suffit d'examiner le but qu'il se propose dans l'état qu'il a choisi. Le mariage est une société entre l'homme et la femme, dans laquelle les époux ont pour but de goûter légitimement les plaisirs de l'amour, d'où doivent résulter des êtres

utiles à ceux qui leur ont donné l'existence, et propres à les remplacer un jour dans la société.

Tel est le but que les hommes se proposent dans l'union conjugale; les devoirs attachés à cet état en découlent nécessairement. Des êtres qui s'associent ne s'unissent que pour se procurer un bien-être dont ils seraient privés s'ils demeuraient séparés; leurs engagemens sont semblables, parce que nul être n'en peut lier un autre par des nœuds aussi forts. Toute société, pour être heureuse et stable, doit être soumise aux règles de l'équité; cette équité, comme on a vu, remédie à l'inégalité que la nature a mise entre les associés.

Chez toutes les nations l'homme fut reconnu pour le chef de la société conjugale, et l'autorité sur la femme lui fut déférée: la supériorité du premier paraît même fondée sur la nature; l'homme, étant plus robuste, doit être le protecteur et le soutien de sa compagne, et lui prescrire la subordination (1). L'autorité maritale, ainsi que toute autorité sur la terre, n'est fondée que sur les avantages que l'époux est capable de procurer à celle avec qui son sort est lié. Si des lois injustes ou des usages peu raisonnables ont adjugé chez quelques peuples au mari un pouvoir illimité, s'il s'est trop souvent arrogé le droit d'exercer un empire trop dur, l'équité naturelle condamne ces usages et ces lois, met au néant ces droits comme évidemment usurpés, et, d'accord avec

(1) Indépendamment de la faiblesse qui se montre dans les femmes, elles sont assujetties par la nature à des infirmités que l'on peut regarder comme de vraies maladies qui les affligent au moins pendant un quart de l'année.

l'humanité, elle annonce aux époux que l'autorité déférée par la nature à l'homme, loin de lui donner le pouvoir d'opprimer ou de maltraiter sa femme et d'en faire une esclave, l'oblige à l'aimer, à la défendre, à la garantir des dangers auxquels sa faiblesse la forcerait de succomber (1).

D'après ces principes incontestables on voit que la nature elle-même a fixé les limites de l'autorité d'un mari sur sa femme, et semble leur avoir prescrit à tous deux la tâche qu'ils ont à remplir dans la société conjugale. La protection, la vigilance, la prévoyance, les travaux les plus pénibles sont échus au mari, qui doit aimer sa femme, lui donner son appui et ses soins, soutenir sa faiblesse, et non pas en profiter pour la rendre malheureuse. Tout homme sensé veut rencontrer dans sa compagne un attachement habituel qui ne peut être que le fruit de l'affection qu'il lui montre : en échange de sa protection, de sa

(1) Ceux qui nous vantent l'innocence et le bonheur de la vie des sauvages n'ont qu'à lire des relations des voyageurs pour se convaincre que leurs mœurs, loin d'être dignes d'envie, sont faites pour révolter toute âme sensible. Les sauvages traitent, entre autres, leurs femmes avec une cruauté, une tyrannie qui fait frémir : ils forcent ces malheureuses à s'occuper des travaux les plus pénibles tandis qu'ils se livrent à l'indolence. Dans la Guiane et sur les bords de l'Orénoque, le sauvage se met au lit lorsque sa femme est accouchée, et cette malheureuse est obligée de soigner son mari comme s'il était malade. Dans ce même pays les mères, par pitié, sont dans l'usage de faire périr les filles qu'elles mettent au monde, afin de leur épargner les peines et les chagrins dont leur sexe est menacé. Dans tout l'Orient les femmes sont renfermées et traitées en esclaves. En un mot, presque en tout pays, les lois, trop partiales pour les maris, leur donnent sur leurs femmes un pouvoir dont souvent ils abusent. Les vices et les défauts que l'on reproche aux femmes sont dus en grande partie à l'inégalité trop grande que les lois mettent entre elles et leurs superbes maîtres.

tendresse et de ses soins, la femme est obligée de lui marquer une juste déférence, une amitié tendre, des soins empressés faits pour cimenter de plus en plus leur union. D'où l'on voit que les devoirs des époux sont réciproques, c'est-à-dire, lient également le mari et la femme; ils les obligent, sous peine de relâcher ou de briser des nœuds contractés pour leur bonheur mutuel. Telle est la sanction de la loi naturelle, à laquelle on ne peut se soustraire impunément.

Il ne suffit pas à l'homme d'avoir donné le jour à des êtres de son espèce; il faut encore pour son bonheur que ces êtres soient façonnés de manière à devenir les coopérateurs de sa félicité, les soutiens de sa vieillesse : il a besoin de sa compagne pour élever leur enfance, pour les allaiter, pour leur apprendre à bégayer le doux nom de père; il n'obtiendrait pas le but qu'il se propose, si, semblable aux brutes, il ne songeait qu'à satisfaire en passant, avec une femelle quelconque, les besoins que la nature lui fait éprouver. Tout lui montre qu'une femme à laquelle il ne tiendrait que par le lien du plaisir ne lui serait pas fermement attachée, et pourrait également se livrer aux désirs de ceux qui la solliciteraient pareillement de contenter des besoins passagers; perpétuellement entraînée par le goût de la volupté, elle ne se chargerait guère du soin pénible d'élever des enfans dont le sort l'intéresserait faiblement. D'ailleurs des femmes abandonnées au premier venu, ou sur lesquelles tous les citoyens auraient des droits égaux, ne manqueraient pas de faire naître des querelles,

des rivalités, des combats funestes à la tranquillité publique.

L'amour, dans un être intelligent, prévoyant, raisonnable, ne doit point être traité à la façon des brutes : celles-ci, en se propageant, ne cherchent qu'à satisfaire un besoin momentané ; leur union ne dure que jusqu'à ce que leurs petits soient en état de se passer de leurs soins. Mais l'homme, en cherchant le plaisir dans le mariage, porte encore ses vues plus loin ; il veut posséder sa compagne exclusivement, non-seulement parce que le besoin de l'amour se renouvelle en lui, mais encore parce qu'il a le besoin continuel de posséder un être qui contribue à lui rendre la vie douce par des dispositions étrangères à l'amour. Il veut donc trouver dans sa femme une amie constante et fidèle, qui, indépendamment des plaisirs qu'elle procure à ses sens, soit disposée à lui faire goûter les plaisirs continus et durables de l'amitié, de la consolation, de la complaisance ; en un mot, il souhaite de se lier solidement avec un être sensible qui, après avoir partagé avec lui les agrémens et les peines de la vie, continue à lui donner des soins dans sa vieillesse et dans ses infirmités. Il ne pourrait atteindre ce but désirable, si, fermant les yeux sur l'avenir, il ne pensait qu'à satisfaire ses besoins momentanés avec une femme quelconque. Il doit donc désirer une union stable et permanente, propre à calmer son esprit par l'assurance des autres avantages dont il veut être à portée de jouir pendant le cours de sa vie. Cette union ne doit être dissoute que lorsque les époux sont animés d'une antipathie totalement contraire au but du

mariage ; il ne peut lier pour la vie que des époux vertueux et raisonnables, constamment disposés à remplir les engagemens que leur pacte leur impose. Toute société qui n'apporterait que des chagrins et des peines à ceux qu'elle engage, devrait être rompue par la nature même des choses.

Ces réflexions peuvent nous mettre à portée de juger sainement les coutumes, les institutions et les lois observées chez les différentes nations relativement au mariage : elles nous prouvent que l'union conjugale est le plus respectable des liens, le plus intéressant et pour ceux qu'il unit et pour toute la société : elles nous font voir que les époux ne doivent pas seulement se proposer d'assouvir leurs besoins et d'obéir à la volupté, mais qu'ils doivent encore songer aux jouissances plus durables que procurent la tendresse, la confiance, la cordialité. Nous dirons donc que tout ce qui contrarie ce but doit être condamné ; que les préjugés, les moeurs et les lois qui tendraient à relâcher des noeuds si doux, sont faits pour être blâmés par tout homme raisonnable : nous dirons que les peuples chez lesquels la corruption épidémique fait regarder l'adultère, la galanterie, la coquetterie comme des choses indifférentes ou des bagatelles, n'ont aucune idée de la sainteté du mariage et du respect qui lui est dû : nous dirons que les législateurs et les prétendus sages qui ont autorisé la polygamie, la prostitution, la communauté des femmes, ont été des insensés qui n'ont pas vu que leurs intentions anéantissaient le bonheur des époux et devenaient préjudiciables à la société.

En effet, n'en déplaise au divin Platon, des femmes

communes à tous ne seraient véritablement estimées ni aimées de personne; elles ne seraient d'ailleurs ni des compagnes attachées, ni des mères tendres et soigneuses; ce ne seraient que de viles prostituées. Enfin tout est fait pour nous convaincre qu'un amour sans règle deviendrait un désordre capable de saper la société jusque dans ses fondemens.

La polygamie, adoptée ou permise dans quelques nations, est, d'après la nature même des choses, un abus tyrannique, introduit par une luxure effrénée, et justement proscrit par des lois plus raisonnables. Une seule femme doit suffire aux besoins de tout homme qui n'est pas un débauché. Un mari peut-il donc partager son cœur également entre plusieurs femmes à la fois? Ne rend-il pas malheureuses toutes celles qu'il néglige? Son sérail ou son *harem* ne sont-ils pas exposés à des troubles continuels? D'un autre côté, ce tyran peut-il être sincèrement aimé par des captives dont il est le geôlier, et qu'il ne regarde que comme les instrumens de son plaisir brutal? Les sérails d'Orient ne sont remplis que d'esclaves dépourvues de sentimens, de raison et de mœurs, dont la sagesse ne tient qu'à des verrous : la vertu, les sentimens du cœur peuvent seuls répandre des charmes sur les nœuds du mariage.

La saine morale n'approuvera pas davantage les maximes d'une morale lubrique et corrompue, qui prétend justifier l'infidélité conjugale, ou du moins atténuer l'horreur qu'elle devrait inspirer. Si ces principes conviennent aux mœurs dépravées de quelques nations, ils sont évidemment contredits par la nature même du mariage, dont le bonheur dépend de l'union,

de l'amitié, de l'estime, encore bien plus que des plaisirs passagers qu'il procure. Tout s'accorde à nous montrer que l'adultère est propre à bannir sans retour ces sentimens désirables, et que rien ne peut justifier un crime qui doit par son essence anéantir le plus sacré des nœuds.

De quelque côté que vienne l'infidélité, elle est également condamnable. Un mari, parce qu'il est le plus fort, acquiert-il donc le droit d'être injuste envers celle à qui il doit exclusivement son amour et ses soins? Si la femme est déshonorée aux yeux du public pour avoir violé les règles de la pudeur, pourquoi le mari, coupable du même crime, lève-t-il sa tête altière au milieu d'un public partial qui n'ose lui imprimer l'opprobre qu'il mérite? Quelle étrange jurisprudence donne au mari la liberté de commettre impunément des injustices qu'il a le droit de punir avec rigueur lorsque sa femme se permet la même chose? La faiblesse d'une femme donne-t-elle à son tyran le droit exclusif de lui ravir son cœur, et de violer la foi qu'il lui avait jurée? Gardons-nous de le croire; les fautes d'un mari, à qui l'on doit supposer plus de force, de raison, de prudence, sont plus impardonnables que celles d'une femme dont la faiblesse est le partage. « Il y a, dit Plutarque, des » maris assez injustes pour exiger de leurs femmes » une fidélité qu'ils violent eux-mêmes; ils ressem- » blent à ces généraux d'armée qui, fuyant lâche- » ment devant l'ennemi, veulent pourtant que leurs » soldats soutiennent ses efforts avec courage. »

C'est trop communément à la conduite injuste des maris, à leur inconstance, à leur vie déréglée, à leurs

mauvaises manières que l'on doit imputer les faiblesses de leurs femmes : il faudrait en effet supposer en elles une force et une grandeur d'âme bien rares, si, trop souvent dédaignées, rebutées, outragées par des tyrans féroces, elles ne prêtaient jamais l'oreille aux discours des séducteurs, autant soumis, respectueux, complaisans que leurs maris le sont peu. Un tyran n'est point fait pour fixer le cœur d'une femme : en portant à d'autres la bonne humeur, les douceurs, l'amour qu'il lui doit, ne semble-t-il pas l'inviter à suivre son exemple? Il faudrait du moins bien plus de vertu que l'on n'en rencontre chez des nations viciées pour qu'une infortunée, accablée de chagrin et souvent baignée de ses larmes, se refusât aux consolations de celui qui met tout en œuvre pour lui faire oublier son devoir.

Nous voyons presqu'en tout pays l'opinion publique imprimer une sorte de honte ou de ridicule aux maris dont les femmes sont infidèles. Quoiqu'au premier coup d'œil cette façon de penser paraisse injuste, et le soit très-souvent, quoiqu'elle semble blesser l'humanité qui veut que l'on plaigne les malheureux, on pourrait néanmoins trouver à cette façon de penser un motif raisonnable. Le préjugé qui rend un mari responsable de la conduite de sa femme ne pourrait-il pas venir de ce que l'on a pensé qu'il n'y avait que la négligence, l'inconduite, les défauts ou les vices révoltans du premier qui pussent être la cause des dégoûts d'une femme qu'il aurait dû contenir par sa vigilance, par son exemple et par son autorité? L'opinion qui, souvent très-mal à propos, déshonore un mari dont la femme est sans mœurs,

paraîtrait donc être de la même nature que celle qui rend un père responsable des désordres ou des crimes de son fils : l'on a pu croire que, sans des qualités méprisables ou incommodes dans le mari, une femme honnête et bien élevée ne serait jamais portée à des excès qui la déshonorent.

Quoi qu'il en soit de cette opinion défavorable au mari, la raison nous prouvera toujours que l'infidélité conjugale est un mal que la morale ne peut point traiter légèrement. Ce qui tend évidemment à faire disparaître la félicité domestique, la concorde, l'estime et la tendresse d'entre les époux, est une chose que la seule folie puisse faire regarder comme indifférente. En supposant même que de part et d'autre des époux s'accordassent à ne point se troubler dans leurs désordres, il en résultera toujours que la confiance et l'amitié sont totalement étrangères pour des êtres capables de prendre de pareils arrangemens. D'ailleurs le déréglement des pères et mères n'est-il pas fait pour influer de la façon la plus fâcheuse sur les mœurs des enfans? Nés de parens vicieux, qui se méprisent ou se détestent, ces enfans recevront une éducation capable de les rendre à jamais malheureux. Quels citoyens peuvent former à la société des époux en discorde, ou qui ne sont d'accord que dans leurs déréglemens?

En général l'homme est jaloux ; il veut posséder sans partage ce qui lui appartient ; bien plus, il désire d'être aimé de ceux mêmes qu'il n'aime que faiblement. Les époux qui consentent à leur infidélité mutuelle annoncent très-clairement qu'il n'existe

plus dans leurs âmes la moindre étincelle de l'attachement si nécessaire à leur état, ou qu'une affreuse antipathie a détruit en eux les sentimens les plus naturels. Cette haine ou cette indifférence doivent s'étendre sur des enfans dans lesquels un mari doit craindre de ne voir que les fruits des amours déshonnêtes de sa femme. Comment accorderait-il des soins paternels, une tendresse véritable à des êtres qu'il peut supposer ne lui tenir par aucun lien ?

La raison nous montre que dans l'union conjugale le mari appartient à sa femme de même que la femme appartient à son mari. L'un et l'autre ne peuvent, sans risquer leur bien-être, renoncer aux droits de cette propriété réciproque : l'un et l'autre doivent éviter avec soin ce qui peut altérer l'harmonie nécessaire à leur félicité domestique que rien au monde ne pourra remplacer.

D'après ces principes la coquetterie dans une femme est une disposition à laquelle la morale ne peut aucunement conniver : elle annonce une vanité méprisable, un désir de faire naître des passions déshonnêtes afin d'exercer un despotisme auquel une femme vertueuse ne doit pas prétendre. N'est-ce pas un crime que d'allumer des feux criminels dans des cœurs qui ne doivent point les éprouver? N'est-ce pas une cruauté que d'exciter des désirs dans l'espérance de faveurs que l'on ne peut ni ne veut point accorder ? N'y a-t-il pas de l'imprudence et de la légèreté à donner, soit au public qu'on doit respecter, soit à son époux dont on doit ménager la

délicatesse, des soupçons capables de se déshonorer soi-même?

Sous quelque point de vue que l'on envisage la coquetterie, elle décèle toujours des dispositions très-blâmables. Elle marque une volonté permanente de troubler la félicité des autres; elle indique une légèreté condamnable dans une matière importante; elle annonce une vanité que rien ne peut justifier. Une femme qui veut plaire à tout le monde, quand elle aurait le cœur pur, a du moins l'esprit gâté. Une femme vraiment honnête ne veut plaire qu'à son mari; une femme vraiment sensée évite tout ce qui pourrait lui faire ombrage, parce qu'elle sait que son bonheur dépend des sentimens qu'elle trouvera dans son cœur. L'estime, la paix, la confiance, sont des dispositions permanentes bien plus nécessaires au bonheur des époux que l'amour, sujet à s'exhaler dès qu'il est satisfait.

L'amour dans les deux sexes est, comme on l'a dit ailleurs, une passion naturelle, excitée par le tempérament et nourrie par l'imagination qui sollicite plus ou moins vivement les deux sexes à s'unir dans la vue de se procurer les plaisirs attachés à cette union. La beauté du corps fait pour l'ordinaire éclore subitement cette passion ou ce désir. Dans le choix d'une femme la figure est souvent la première qualité à laquelle on s'arrête; elle n'est sans doute aucunement à négliger : mais, comme l'expérience nous prouve que l'amour est une passion peu durable, que la possession le fait très-promptement disparaître, la prudence et la prévoyance doivent faire sentir à ceux qui veulent s'unir qu'il est des

qualités plus solides que la beauté, que l'on doit chercher dans le mariage. La beauté fut souvent comparée à une fleur passagère, et l'amour au papillon léger. La femme la plus belle devient en peu de temps une femme très-ordinaire aux yeux du mari qui l'avait adorée (1). *La beauté*, disait Socrate, *est une tyrannie de courte durée.*

Rien de plus rare que de voir réussir les mariages qui n'ont eu que l'amour aveugle et la beauté pour motifs. Les passions violentes n'ont que peu de durée: l'imprudence des époux enivrés leur fait bientôt abuser des plaisirs qu'ils auraient dû sagement économiser. Le mariage doit être chaste. *La pudeur*, dit madame de Lambert, *doit être conservée dans le temps même destiné à la perdre*. Les époux doivent respecter les liens sacrés qui les unissent, et ne jamais se permettre la licence, presque toujours suivie du dégoût. D'ailleurs un mari sage doit craindre d'allumer dans l'imagination d'une femme un goût pour des voluptés qu'elle ne pourrait satisfaire qu'aux dépens de sa vertu. Plutarque nous apprend que les Grecs avaient élevé un temple à Vénus *voilée :* sur quoi il observe qu'on ne peut entourer cette déesse de trop d'ombre, d'obscurité et de mystère.

L'effet de la beauté est d'exciter des désirs : elle expose communément les femmes à des séductions et à des dangers. Antisthène, consulté par un jeune

(1) « Les Espagnols disent que *la beauté est comme les odeurs*, » dont la force est de peu de durée; après quoi on s'y accoutume, » et on ne les sent plus. » Voyez *Réflexion sur les femmes*, par madame de Lambert. Bionle Borysthénite disait que *la femme laide fait mal aux yeux*, et que *la belle fait mal à la tête*.

homme sur le choix d'une femme, lui répondit : « Si » vous la prenez très-belle, vous ne la posséderez » pas tout seul ; si vous la prenez trop laide, vous » vous en dégoûterez promptement : il vaut donc » mieux pour vous qu'elle ne soit ni trop belle ni » trop laide. »

Les qualités du cœur, les agrémens de l'esprit, la douceur, la sensibilité, sont des dispositions que la raison nous dit de préférer, soit à la beauté sujette à se flétrir, soit aux richesses incapables de remplacer la vertu et de procurer un vrai bonheur à des époux, surtout quand ils ignorent la façon de s'en servir.

« La beauté, disait un ancien sage, est le bien » d'autrui. » En effet, comme dit Juvénal, il est rare de rencontrer la pudeur et la beauté réunies dans un même sujet (1). Les charmes de la figure, qui, par un effet naturel, saisissent et frappent ceux qui les considèrent, empêchent très-souvent une femme de cultiver ou d'acquérir les dispositions les plus nécessaires à la félicité conjugale. Une belle femme n'est pas la dernière à s'apercevoir du pouvoir de ses charmes : cette idée la rend vaine ; elle est communément trop occupée d'elle-même pour songer au bonheur des autres ; elle s'aime exclusivement ; elle a l'ambition d'exercer son empire ; il lui faut une cour ; idolâtre d'elle-même, elle veut être

(1) . . . . . . *Rara est adeò concordia formæ*
Atque pudicitiæ. JUVÉNAL, satire 10, vers 297.

adorée; elle est perpétuellement entourée d'ennemis qui, sans cesse occupés à lui plaire, conspirent contre son cœur que sa vertu n'est guère en état de défendre. Rien de plus rare qu'une femme d'une grande beauté qui ne se croie point dispensée de montrer à son mari l'attachement et les soins que son état lui prescrit: accoutumée à régner, elle consent rarement à se prêter aux volontés de celui à qui elle doit de la déférence et des complaisances; son empire finit en présence de l'époux; conséquemment elle ne tarde point à le fuir, à le haïr, et souvent à se livrer à quelque adorateur soumis qui bientôt règne en maître.

Ainsi cet empire, qui paraît si flatteur à la vanité des femmes, n'a nulle solidité; elles finissent le plus souvent par être méprisées de ceux mêmes à qui elles font les plus grands sacrifices. Mais leur sort devient plus déplorable encore quand leurs appas flétris ne leur permettent plus de jouer un rôle dans la société: abandonnées pour lors de leurs esclaves affranchis, vous les voyez communément livrées à une sombre mélancolie; une dévotion chagrine est une faible ressource pour remplacer les plaisirs auxquels elles s'étaient accoutumées; elles vivent dans l'oubli, et passent leurs tristes jours à regretter un pouvoir anéanti. Tel est le sort de ces imprudentes que le vice a dégradées. La vertu seule donne des droits imprescriptibles, une puissance que rien ne peut ébranler. *Le règne de la vertu est pour toute la vie. Il y a peu de temps à être belle, et beaucoup à ne l'être plus..... Des mœurs pures, un esprit*

juste et fin, un cœur droit et sensible, sont des beautés renaissantes toujours nouvelles (1). Elles sont faites pour fixer la tendresse et l'amitié de tout mari sensé, et pour attirer à tout âge l'admiration et les respects des autres : sentimens plus durables et plus flatteurs que les fleurettes dont se repaît une sotte vanité.

Nonobstant les opinions reçues parmi des nations sans mœurs, la morale ne cessera de répéter aux maris d'être justes, de ne point se prévaloir de leur autorité pour exercer la tyrannie sur des êtres pour qui leur faiblesse même devrait intéresser; elle leur dira d'aimer leurs femmes, de ne point rougir aux yeux du public d'un attachement qui doit les rendre estimables aux yeux des personnes sensées : leur suffrage est sans doute préférable à celui d'un tas de libertins qui n'ont aucune idée ni de l'importance ni de la sainteté des nœuds faits pour unir les époux. Le mari qui se rend le tyran de sa femme est un lâche, un homme sans cœur, un barbare dont les lois devraient châtier la férocité. Tout époux infidèle qui prive sa femme des marques de sa tendresse est un homme injuste, qui, en lui ravissant la récompense qu'il doit à sa vertu, semble l'inviter au désordre.

Il n'est point de vice qui, dans une société corrompue, ne trouve des apologistes : il n'est point de désordre que des exemples fréquens ne semblent

(1) *Réflexion sur les femmes.* Solon voulait qu'une nouvelle mariée mangeât quelques fruits de bonne odeur avant d'habiter avec son mari, pour apprendre qu'elle devait toujours lui parler avec douceur et se rendre agréable.

ennoblir ou du moins justifier. Cependant nul exemple criminel ne peut autoriser le crime (1). La raison ne cessera donc de représenter à une femme que son intérêt le plus cher est de ménager la tendresse de celui que la nature et les lois rendent l'arbitre de son sort. Cette raison lui recommandera de le ramener à son devoir par une grande indulgence, d'opposer la patience à son délire, de le forcer de rougir de ses injustices et de ses mépris. La patience et la douceur ont quelque chose de sublime et d'imposant pour le vice lui-même. Quelle supériorité une femme vertueuse ne prend-elle pas sur un homme dépourvu de raison et de mœurs! Est-il rien de plus noble et de plus généreux qu'une beauté que les déréglemens de son mari ne peuvent écarter du sentier de la vertu?

Une femme qui, par des infidélités, se venge des outrages qu'elle reçoit de son époux, est sans doute moins coupable que celle qui la première provoque sa colère et sa jalousie par une conduite déréglée: cependant elle pèche toujours contre ses propres intérêts; elle ne fait qu'augmenter la discorde; elle se prive de la considération d'un public qui, malgré la dépravation générale des mœurs, veut toujours que la vertu ne se démente pas au milieu des épreuves. La force, la grandeur d'âme sont des qualités tellement admirées, qu'on désire de les trouver même dans le sexe le plus faible. Quoiqu'au premier coup d'œil ce sentiment paraisse injuste, il est pourtant fondé. On suppose qu'une femme bien élevée doit

(1) *Nulli unquàm vitio advocatus defuit.* Cicero.

avoir de la fermeté quand il s'agit de la pudeur, dans laquelle dès l'enfance on lui apprend à faire consister son honneur et sa gloire; l'on croit que, parvenue une fois à franchir cette barrière, que l'éducation avait pris soin de fortifier, il n'en est plus d'assez puissante pour la contenir dans les choses les plus importantes de la vie.

En effet, si par un hasard peu commun quelques femmes, nonobstant leurs faiblesses, conservent encore les vertus sociales, ces vertus sont anéanties dans la plupart de celles qui ont franchi les limites de l'honneur. On les voit pour l'ordinaire dépourvues de franchise, perpétuellement occupées à tromper, se faire une habitude du mensonge, de la trahison, de la fausseté. Rien de moins sûr que le commerce de la plupart des femmes galantes, dont la vie ne devient le plus souvent qu'une intrigue continue, une imposture perpétuelle. Toute conduite qui doit être cachée demande une vigilance, un manége et des soins incroyables pour se soustraire à la censure médisante. D'ailleurs le goût de la débauche oblige la femme qui s'y livre à tromper la foule de ceux dont elle reçoit les hommages. Enfin toute femme corrompue, pour avoir des complices, cherche à corrompre les autres.

Joignez à ces dispositions dangereuses dans le commerce de la vie la longue suite d'extravagances dans lesquelles une femme galante est continuellement entraînée : toute occupation utile lui paraît odieuse, sa maison lui devient insupportable; il lui faut un tourbillon, une dissipation perpétuelle pour l'étourdir sur les reproches de sa conscience et sur ses chagrins

domestiques. Ses folles dépenses se multiplient ; les enfans équivoques qu'elle donne à son mari sont totalement négligés ; ils n'éprouvent jamais les caresses ou les tendres sollicitudes d'une mère évaporée, que d'ailleurs ses vices rendraient totalement incapable de leur former le cœur et l'esprit.

Des époux désunis par le caractère ou par le vice ne peuvent pas mettre dans l'éducation de leurs enfans cet accord, cette heureuse harmonie des sentimens et des préceptes, nécessaire pour les faire fructifier. Si l'un des parens est vertueux, l'imprudence, l'humeur et l'exemple de l'autre rendront à tout moment ses leçons inutiles. Un père déréglé peut rendre infructueux par son exemple tous les soins de la mère la plus tendre. Une femme légère, vaine et sans conduite, peut déranger à chaque instant tous les projets d'un mari raisonnable sur ses enfans.

Voilà comment les désordres des époux, après avoir banni d'entre eux la concorde, influent encore de la façon la plus terrible sur leur postérité. Celle-ci, destituée d'instruction et de bons exemples, ne manquera pas d'imiter à son tour les déréglemens qu'elle a vu pratiquer à ses parens. Tels sont les effets déplorables que produisent dans la société la galanterie, la coquetterie, les infidélités, que quelques moralistes relâchés ont traitées avec tant de légèreté; tandis que l'on en voit à tout moment résulter des mariages malheureux, des fortunes dissipées, des enfans qui se trouvent corrompus dès l'âge le plus tendre.

Ces effets doivent être attribués à l'imprudence avec laquelle les mariages sont communément contractés. Si c'est l'amour aveugle qui forme les nœuds

des époux, cet amour, enivré par la beauté, ne songe aucunement aux qualités de l'esprit ou du cœur, si nécessaires pour rendre ces nœuds durables; désenchantés par la jouissance, les époux ne tardent pas à se voir tels qu'ils sont, et se deviennent incommodes par des défauts qui à la longue les rendent réciproquement insupportables.

Mais chez les nations livrées au luxe et aux préjugés, c'est rarement l'amour qui préside au mariage; un intérêt sordide, la vanité de la naissance, des idées fausses de convenance, sont uniquement consultées dans les alliances. Les talens, les sentimens, la conformité des humeurs et des caractères, la bonne éducation, la douceur, la complaisance, le bon sens, la raison, n'entrent point dans les calculs de ces êtres mercenaires et vains qui ne cherchent qu'à combiner l'opulence et la naissance. Quel bonheur peut-il résulter de ce trafic honteux de la richesse et de la vanité? Au sortir du couvent, c'est-à-dire d'une prison dans laquelle une fille sans expérience a tristement végété, sans consulter son inclination, des parens inhumains la font passer dans les bras d'un homme qu'elle n'a jamais vu, dont ils ne connaissent souvent eux-mêmes que le nom ou la fortune, et dont les qualités intérieures ne les occupent nullement. Ainsi des époux se trouvent liés sans se connaître; ils se méprisent dès qu'ils se sont connus; ils finissent communément par se haïr et s'éviter autant qu'il est possible.

A ces causes, déjà très-suffisantes pour faire du mariage une source de désagrémens il faut joindre encore la jeunesse, l'inexpérience, la déraison de

ceux qui s'y engagent. Une sage législation ne devrait-elle pas mettre obstacle à ces mariages précoces, qui n'unissent d'ordinaire que des enfans peu mûrs et pour le corps et pour l'esprit ? On ne peut attendre de ces alliances inconsidérées, ou dictées par des intérêts mal entendus, que des unions malheureuses, des imprudences continuelles, des désordres fréquens, et une race sans vigueur. Les grands ne se marient que pour perpétuer leur race ; follement occupés de transmettre leur nom à la postérité, ils semblent tout oublier pour de vaines chimères.

Faut-il après cela s'étonner de voir, surtout dans un rang élevé et dans une fortune brillante, si peu d'époux heureux contre une foule d'imprudens qui passent leur vie soit à se tourmenter sans relâche, soit à se fuir incessamment ? Privés presque toujours des consolations et des charmes que le mariage est fait pour procurer, nous voyons communément les grands et les riches chercher dans des dépenses énormes, dans des plaisirs coûteux, dans des dissipations continuelles, dans des voluptés coupables, des moyens de remplacer la paix et les douceurs que la vie domestique leur refuse. Combien de dépenses, d'inquiétudes, de mouvemens, pour suppléer au bonheur paisible, à la sérénité continue dont la raison et la vertu feraient jouir à tout moment des époux unis par les liens de l'affection, de l'estime, de la confiance ! Mais des êtres inconsidérés n'ont pas même l'idée de ces avantages inestimables ; ils ne sont faits pour être sentis que par des êtres raisonnables, qui seuls en connaissent le prix.

Peut-il y avoir un renversement plus complet dans

les idées que l'opinion dépravée qui, dans un rang distingué, fait que des époux rougissent de la tendresse que par état ils se doivent l'un à l'autre? Est-il rien de plus insensé qu'une corruption capable d'étouffer dans les cœurs les sentimens les plus essentiels, les plus légitimes, les plus faits pour être avoués? Ceux qui s'annoncent dans le monde par de semblables travers ne devraient-ils pas être accablés d'opprobre et d'infamie?

L'ignorance et les préjugés sont la source des maux qui troublent continuellement la félicité publique et particulière. Que dirons-nous de la folle vanité de ces hommes nouvellement enrichis qui ont la manie de faire contracter à leurs enfans des alliances avec des familles illustres où leurs filles, ainsi qu'eux-mêmes, n'éprouveront par la suite que des mépris insultans? Les nobles et les grands ne se regardent pas comme unis par le sang à des êtres inférieurs par la naissance; orgueilleux et vains au sein même de l'indigence, ils s'imaginent que la richesse est trop payée par l'honneur de leur alliance.

Mais l'expérience la plus réitérée ne peut guérir des hommes enivrés de leurs préjugés : tout conspire à les y maintenir; tout contribue à leur persuader que la richesse et la grandeur sont les seuls biens désirables, tandis qu'elles ne seront jamais que les moyens de se procurer le bien-être par l'usage sensé que la vertu seule en peut faire. L'éducation des riches et des grands ne leur fournit aucunement les lumières dont ils auraient besoin pour se rendre heureux; elle les rend avares et vains, et ne déve-

loppe nullement en eux ni les sentimens du cœur ni l'art de bien raisonner.

Nous aurons lieu de parler dans la suite de celle que l'on donne à ce sexe que la nature avait fait pour le bonheur du nôtre. Nous verrons que, loin de cultiver et d'orner l'esprit fin, l'imagination vive, le cœur sensible que cette nature accorde aux femmes, loin de leur inspirer les idées, les sentimens et les goûts qui contribueraient à leur félicité véritable et à celle des époux que le sort leur destine, l'éducation ne semble se proposer que d'en faire des êtres totalement incapables de songer à leur propre bonheur et à celui de leur famille.

Chez des nations dépravées par le luxe et par l'oisiveté, une femme d'un certain ordre se trouve complétement désœuvrée; elle se croirait avilie si elle prenait quelque soin de sa maison. Elle n'a donc pour s'occuper d'autre ressource que des amusemens continuels qui tendent tous à l'écarter de ses devoirs: ils consistent dans un jeu habituel dont la manie peut avoir les plus fâcheuses conséquences, dans des bals où la vanité déploie toutes les ressources de la coquetterie, dans dés spectacles où tout respire la volupté et semble exciter les femmes à mépriser les vertus faites pour les rendre chères à leurs maris; enfin ces passe-temps consistent dans la lecture des romans, dont le but est d'allumer sans cesse l'imagination pour des plaisirs que la vertu défend (1).

---

(1) Les anciens faisaient tant de cas d'une vie laborieuse et occupée de femmes, que leurs poëtes nous représentent les princesses, les reines, les déesses comme travaillant à des ouvrages utiles. Les Perses ne pouvaient concevoir qu'Alexandre portât des habits tissus

Comment une conduite si déraisonnable formerait-elle des épouses vertueuses, attentives, occupées du soin de plaire à leurs maris? Des femmes dont la tête n'est remplie que de frivolités, d'images déshonnêtes, d'amusemens pernicieux, deviendront-elles des compagnes sédentaires, des mères économes et réglées, des amies assidues et sincères, capables de consoler et de conseiller des époux dont la présence seule les effarouche et les ennuie? Des êtres que tout ramène sans cesse au jeu, à la volupté, à la dissipation, à la coquetterie, donneront-ils à leurs enfans les soins et la vigilance que leur état leur impose? Enfin des êtres ennemis de toute réflexion travailleront-ils à l'ouvrage sérieux de leur propre bonheur, intimement lié à celui de tous ceux qui les entourent (1)?

Grâces au peu de soin que l'on donne à l'instruction des grands et des riches, au lieu d'être des maris tendres, humains et sensibles, ils ne sont pour l'ordinaire que d'indignes despotes, méprisés et détestés par des femmes, que sous les beaux dehors de la décence ils traitent souvent secrètement en esclaves,

---

par sa propre sœur. Parmi les femmes du grand monde, plus un travail est inutile, plus on montre d'ardeur à s'y livrer; on rougirait de faire quelque chose d'utile.

(1) « Pour vous, ô femmes! dit Périclès dans Thucydide, le but » constant de votre sexe doit être d'éviter que le public parle de » vous; et le plus grand éloge que vous puissiez mériter, c'est de » n'être l'objet ni de la critique ni de l'admiration. » Voyez *Thucydide, hist.* lib. 2. Mais il est bon d'observer en passant que chez les Grecs les femmes se tenaient renfermées dans leurs maisons, et ne prenaient aucune part à la société; au lieu que chez les nations modernes de l'Europe les femmes vivent dans la société, et devraient bien plus que les femmes des Grecs acquérir les qualités propres à s'y faire estimer. Une femme qui vit dans la retraite n'a pas besoin des vertus nécessaires pour bien vivre dans le monde.

et sur lesquelles ils croient pouvoir impunément exercer leur injustice, leur humeur, leurs caprices. Des parens guidés par leur avarice ou leurs indignes préjugés ont livré à ces lâches tyrans des victimes que la loi rigoureuse force presqu'en tout pays de gémir dans l'affliction pendant tout le cours de leur vie. On ne consulte, comme on a vu, dans les alliances, que l'ambition, l'orgueil, la cupidité, que l'on décore du nom de *convenance*. Par là des mariages mal assortis ne font que rapprocher des ennemis qui se font éprouver à tout moment des contrariétés et des déboires; qui soupirent après le moment qui déliera leurs chaînes, ou qui, lorsque les choses ne sont pas portées à cet excès, vivent dans une indifférence complète, sont séparés d'intérêts, ne s'occupent aucunement de leur félicité réciproque, non plus que de celle des enfans auxquels ils n'ont donné le jour que pour n'y plus songer.

Rien dans le mariage ne peut suppléer à l'union des cœurs, à cet heureux accord si nécessaire au bien-être des époux. La fortune la plus ample est toujours insuffisante pour fournir aux dépenses, aux amusemens, aux caprices sans nombre par lesquels on tâche de remplacer le contentement solide qu'on devrait trouver chez soi. Un mari peu attaché à sa femme, livré à la dissipation, au jeu, au libertinage, lui refuse souvent le nécessaire. De son côté une femme dépourvue de raison et d'économie est perpétuellement irritée de celle que son mari plus sage oppose à ses désirs insatiables; elle le regarde comme l'ennemi de son bonheur.

Quant à l'homme du peuple, qui, faute de culture,

conserve presque toujours des mœurs sauvages, incapable de mettre un frein à ses passions, il regarde sa femme comme une victime destinée à souffrir ses violences.

Les lois, dans presque tous les pays, guidées par des préjugés barbares, ne donnent aux époux aucun moyen de rompre les liens cruels des mariages mal assortis; ils sont communément obligés de traîner pendant la vie des chaînes qui les accablent; la femme surtout ne peut aucunement se soustraire à la tyrannie domestique d'un mari qui lui fait en secret sentir le poids affreux de son autorité: d'un autre côté, celui-ci est forcé de vivre même avec une femme qui chaque jour le déshonore, et dont le cœur corrompu brûle d'une flamme adultère. Si des époux veulent s'ôter de devant les yeux les objets qui les affligent, ils sont contraints de révéler leurs infortunes au public, de faire retentir sans pudeur les tribunaux de leurs disputes et des détails scandaleux de leurs malheurs privés.

Une législation plus équitable, plus conforme à la nature, devrait briser pour toujours des nœuds qui ne servent qu'à lier des malheureux. Le mariage n'est fait que pour procurer aux époux des plaisirs honnêtes, des consolations, des douceurs; dès qu'il ne leur produit que des peines, la loi ne devrait-elle pas anéantir une société si contraire à son but et à son institution?

On nous dira peut-être que les lois ne doivent point se prêter à l'inconstance des hommes; que les nœuds du mariage sont respectables et sacrés, et ne peuvent être rompus sans danger pour la société;

enfin on nous dira que le sort des enfans deviendrait trop incertain, s'il était permis à leurs parens de se séparer à volonté. Nous répondrons à ces objections spécieuses, que les hommes, nonobstant leur inconstance, sont fortement retenus par les liens de l'habitude, de la décence publique, par la crainte des embarras et du blâme, par la complication des affaires, en sorte qu'il n'y a pas lieu d'appréhender que des époux long-temps unis se séparent à la légère. Rome, où le divorce était permis, ne nous en fournit en cinq cents ans qu'un seul exemple. Les divorces n'y devinrent fréquens que lorsque le luxe eut corrompu totalement les mœurs. Des époux raisonnables se supporteront réciproquement, et ne chercheront point à se séparer; mais il est utile que des êtres dépourvus de raison soient éloignés les uns des autres : les enfans élevés au sein des dissensions domestiques ne peuvent être que malheureux et négligés; ils doivent nécessairement se pervertir au lieu de devenir des citoyens utiles à la patrie. Les époux indigens ou d'une fortune médiocre ne songeront guère à se séparer; les divorces n'auraient lieu qu'entre les riches, qui sont en état de pourvoir aux enfans provenus de l'union qu'ils ont dessein de rompre.

Rien de plus respectable et de plus saint que l'union conjugale, quand les époux remplissent fidèlement l'objet qu'elle doit leur proposer; alors de l'observation réciproque des devoirs qu'elle impose il résulte un bien réel pour les époux, pour leurs enfans, pour la société tout entière. Si l'amour a formé ces nœuds si doux, l'estime, la tendresse, la concorde,

les resserrent à tout moment; ils empêchent l'inconstance de les rompre. L'inconstance n'est que le fruit du vice inquiet et mécontent : la vertu, toujours tranquille et modérée, fortifie les liens qui subsistent entre les époux ; elle leur apprend qu'ils doivent se montrer du moins une indulgence réciproque : la raison leur prouvera que, faits pour vivre ensemble, la familiarité qui règne entre eux ne doit nullement exclure les prévenances, les attentions, les soins si propres à réveiller et cimenter l'affection ; ils éviteront donc tout ce qui peut blesser ou choquer l'objet dont chacun d'eux voudra toujours mériter l'estime et l'affection. Le monde est rempli d'époux qui ne semblent réserver leurs attentions, leurs complaisances, leurs soins et leur belle humeur que pour des étrangers et des inconnus, et qui regardent leurs femmes et leurs enfans comme des esclaves faits pour essuyer à tout moment leur brutalité et leur mauvaise humeur : ils ne voient pas, les insensés, que c'est chez soi qu'il faut établir le repos et le bien-être ! L'intimité ne dispense nullement les époux de se montrer de bons procédés, de la complaisance, des égards : au contraire même, la fréquentation continuelle les rend plus nécessaires entre des êtres qui se voient incessamment. La raison prescrit au mari d'adoucir son empire par sa tendresse ; elle recommande à la femme la soumission, la patience; céder, pour elle, c'est remporter la victoire : la douceur est l'arme la plus forte qu'elle puisse opposer aux passions d'un mari que la contradiction ne ferait qu'aliéner ou rendre plus intraitable. Quel cœur assez féroce pour n'être point désarmé par la patience et

par les larmes touchantes d'une femme douce, aimable, vertueuse !

Faute d'observer ces règles importantes, on voit souvent dans le mariage des dégoûts réciproques succéder quelquefois à l'amour le plus vif. Une conduite sage et mesurée est surtout nécessaire dans une association faite pour durer toujours ; les égards et la complaisance ne sont point des gênes quand on sent l'intérêt que l'on a de se plaire sans cesse ; l'attention sur soi, le soin d'éviter tout ce qui peut altérer l'harmonie ou refroidir la tendresse, deviennent faciles quand on en a contracté l'habitude ; par un abus trop commun la familiarité des époux fait qu'ils sont très-peu soigneux de ménager leur délicatesse : la femme coquette veut plaire à tout le monde, hormis à son mari.

Il n'est point de bonheur comparable à celui de deux êtres sincèrement unis par les liens de l'amour, de la fidélité, de la cordialité, et chez qui ces sentimens, se succédant tour à tour, se varient sans jamais s'épuiser. Quoi de plus attendrissant que le spectacle d'un époux occupé du bonheur d'une femme chérie, qu'il ne quitte qu'avec peine, qu'il ne retrouve jamais sans un nouveau plaisir! est-il une félicité plus grande pour ces heureux époux que de lire à tout moment dans leurs yeux le contentement que chacun s'applaudit d'y faire éclore ? Leur propre maison a pour eux des charmes qu'ils chercheraient vainement au-dehors ou dans le tumulte des plaisirs. La solitude, un désert, n'ont rien d'affligeant pour des êtres qui se suffisent, qui trouvent l'un dans l'autre les charmes de la

conversation, les douceurs de l'amitié. Est-il une joie plus pure pour eux que de se voir entourés d'enfans qui, formés par leurs soins réunis, seront sages et vertueux, et serviront un jour de consolation et de support à leur vieillesse !

C'est en effet de l'union des époux que dépendent les vertus de leur postérité. Un père vicieux et tyran ne formera que des esclaves remplis de vices. Une mère frivole, galante, dissipée, ne saurait former des filles sages, modestes, retenues : une mère de famille incapable de s'occuper, dépourvue de prévoyance et d'économie, ne peut élever que des êtres qui porteront le désordre dans les maisons où ils présideront un jour. C'est à l'extravagance et à la dépravation de tant de mauvais mariages que l'on doit attribuer les maux dont des nations entières sont affligées.

C'est encore à cette corruption que l'on doit attribuer la multitude des célibataires que l'on trouve surtout dans les pays où le luxe et la débauche ont fixé leur domicile. Des hommes dissipés et dominés par le goût du plaisir craignent des liens gênans pour l'inconstance; ils trouvent dans la corruption générale des moyens de satisfaire aux demandes de leur tempérament sans se charger des embarras du ménage ; d'ailleurs ils regardent les femmes comme un bien commun, ou du moins dont la conquête devient aisée dès qu'on veut l'entreprendre. Les désordres ou la facilité des femmes doivent nécessairement multiplier le nombre des amans et des célibataires.

D'un autre côté, les hommes les plus sensés sont

faits pour craindre des liens capables de les rendre malheureux pour la vie. La mauvaise éducation des femmes, leur passion effrenée pour la dépense et les plaisirs, la rareté des bons mariages, sont des raisons propres à faire préférer le célibat à des engagemens qui semblent souvent exclure le repos et le bien-être. La plus grande opulence suffit à peine dans un pays de luxe pour faire face aux besoins que ce luxe se plaît à créer. On craint de s'appauvrir en donnant le jour à des enfans.

Néanmoins il est certain que le célibataire se prive d'un grand nombre d'avantages que l'union conjugale est capable de procurer. Un vieux garçon est un être isolé qui, dans sa vieillesse et ses infirmités, se trouve communément abandonné et livré à la rapacité de ses domestiques; il n'éprouve point dans ses peines les soins d'une femme attentive ou de ses enfans; il languit dans ses vieux jours, entouré de collatéraux avides qui soupirent après sa succession.

Bien des moralistes ont déclamé contre le célibat, qu'ils ont regardé comme une source de corruption; des législateurs l'ont voulu punir comme contraire à la population; ils n'ont point vu que le célibat multiplié était lui-même l'effet de la corruption publique autorisée ou tolérée par de mauvais gouvernemens ou par des institutions vicieuses. En vain Auguste fit-il des lois contre les célibataires, qu'il regardait comme des conjurés qui tramaient la perte de l'empire. C'est en déracinant le luxe, en réformant les mœurs, en gouvernant les nations selon les règles de

l'équité que l'on peut inviter les hommes à se multiplier. Le despotisme, le luxe, le mépris des bonnes mœurs, sont des fléaux dont la réunion ne peut qu'accélérer la ruine d'un état. Un mauvais gouvernement anéantit jusqu'aux races futures; il ne fait que des malheureux, des esclaves incertains de leur sort, qui vivent au hasard et qui ne peuvent sans crainte songer à se multiplier; des enfans ne feraient que redoubler et leurs besoins présens et leurs inquiétudes sur l'avenir. La population n'est que trop grande sous un gouvernement qui ne fait que des malheureux, et dans les nations où le vice marche la tête levée.

C'est en réprimant le luxe, en corrigeant les mœurs, en punissant l'adultère, en châtiant la prostitution publique qu'un législateur vertueux peut parvenir à diminuer le nombre des célibataires, à rendre les mariages plus heureux et plus capables de former des citoyens à l'état. On se plaint des effets, et l'on ne remonte pas à leurs causes : sous un mauvais gouvernement, sous des princes sans mœurs et sans vigilance, la masse entière de la société doit nécessairement se corrompre et se dissoudre.

La politique et la morale sont également intéressées à détourner du célibat. Le mariage unit l'homme plus intimement à son pays, à la société; il le force de montrer plus d'activité; le père de famille est semblable à un arbre vigoureux qui s'attache à la terre par un grand nombre de racines. L'effet du célibat au contraire est de détacher de la chose publique, de concentrer l'homme en lui-même, de le

rendre personnel ; de lui donner une profonde indifférence pour les autres. Le célibataire ne s'occupe que du présent, et s'embarrasse fort peu de l'avenir ; en un mot, il devient communément plus âpre et moins sociable, parce qu'il n'est point adouci par les sentimens multipliés que les tendres noms d'époux et de père doivent faire éprouver.

CHAPITRE II.

Devoirs des pères et mères, et des enfans.

Le principal objet du mariage est de faire naître des enfans qui deviennent un jour des membres utiles de la société, ainsi que les consolateurs, les appuis de leurs parens. L'amour des pères et mères pour leurs enfans est un sentiment qui se trouve même dans les animaux les plus sauvages : nous les voyons remplis de la plus tendre sollicitude pour leur progéniture : ce sentiment doit être encore plus vif dans l'homme, qui voit dans sa postérité des coopérateurs de ses travaux, des amis liés d'intérêts avec lui, des soutiens de sa vieillesse. Un père peut espérer de voir dans la suite ses soins payés par les êtres à qui il les donne; au lieu que les animaux accordent les leurs à des êtres incapables de reconnaissance, qui les abandonneront dès que leurs forces leur permettront de se passer de leurs secours. D'où l'on voit que les parens ont moins de sentiment ou d'instinct que les bêtes, lorsque après avoir donné la vie à des enfans, ils négligent de s'occuper de leur bien-être.

L'existence n'est un bien qu'autant qu'elle est heureuse ; la vie serait un présent fatal si elle était continuellement misérable. Ce n'est donc pas pour avoir reçu la vie de ses parens qu'un enfant leur doit de la reconnaissance; cette vie peut n'être que l'effet de la volupté ou d'un appétit aveugle qui ne cherche qu'à se satisfaire : la tendresse, la piété filiale, la gratitude de l'enfant, ne peuvent être solidement

établies que sur le soin que ses parens ont pris de son bonheur.

L'autorité paternelle, fondée sur la nature, sur les besoins de l'homme faible dans son enfance, est très-juste, puisqu'elle n'a pour objet que la conservation et le bonheur d'un être qui, sans les secours continuels de ses parens, serait à chaque instant exposé à périr, et ne pourrait écarter aucun des dangers qui l'environnent. L'homme étant, au moment de sa naissance, de tous les animaux le plus incapable de se défendre et de se procurer la subsistance, se trouve dans la dépendance de ceux qui, en lui donnant la vie, se sont engagés à la lui conserver et à lui fournir les moyens de satisfaire ses besoins.

L'enfant par sa naissance se trouve en société avec ses père et mère, dont à son insu il reçoit pendant long-temps les services et les secours gratuits. Ce n'est que par la suite qu'il apprend les engagemens qu'il a contractés avec eux, la reconnaissance qu'il leur doit, la façon dont il peut s'acquitter : sa raison, venant à se développer, lui montre la nécessité de remplir ses devoirs ou de payer ses dettes. L'opinion publique, la crainte du blâme, les notions de vertu, l'habitude d'obéir à ses parens, concourent à lui indiquer et à lui faciliter la conduite qu'il est obligé de tenir, et à confirmer en lui les sentimens qu'il doit à des êtres bienfaisans et secourables, qui se sont constamment occupés de son bien-être. C'est ainsi que tout conspire à graver dans les cœurs la piété filiale, c'est-à-dire cette tendresse soumise, timide, respectueuse, que les enfans convenablement élevés se sentent obligés de montrer à leurs pères et mères,

dont ils ne peuvent jamais assez payer l'affection. Enfin les enfans doivent songer qu'ils deviendront pères à leur tour, et que, pour acquérir de justes droits sur l'attachement et la reconnaissance de leur postérité, ils doivent témoigner ces sentimens à ceux desquels ils ont reçu le jour. *Il faut*, disait Thalès, *attendre de son fils ce que l'on a fait à son père.*

D'un autre côté la tendresse paternelle, ou l'amour que les parens ont pour leurs enfans, est fondé sur des motifs raisonnés, et non, comme on l'a cru communément, sur une prétendue *force du sang*, ou sur une sympathie occulte que l'ignorance a gratuitement imaginée : cet amour a pour base l'espoir de trouver dans les enfans qu'on a fait naître des êtres disposés à reconnaître un jour les soins qu'ils ont reçus par un dévoûment respectueux, par un zèle à toute épreuve, par des soins empressés. D'ailleurs l'amour propre d'un père est flatté d'avoir produit pour ainsi dire un autre lui-même, d'avoir donné l'existence à quelqu'un qui perpétuera son nom, qui rappellera sa mémoire aux autres, qui le représentera dans la société. Telle est évidemment la cause des chagrins que ressentent les grands de la terre lorsqu'ils ne peuvent avoir de postérité; ils craignent alors de voir leurs noms totalement oubliés; au lieu qu'ils s'imaginent perpétuer leur propre existence et se survivre en laissant des enfans après eux. C'est ainsi que l'imagination des hommes, s'élançant dans l'avenir, les fait à tout moment jouir d'avance de ce qui se passera dans le monde, lors même qu'ils ne seront plus qu'un amas de poussière.

D'après ces dispositions les parens forment souvent

des projets pour leurs descendans, jettent les fondemens de leur grandeur, s'occupent de leur fortune, veulent par des testamens régler leur destinée, et quelquefois font des sacrifices réels et pénibles à l'idée du bonheur futur de leur race, quoiqu'ils sachent très-bien qu'ils n'en seront pas les témoins. Tout homme croit voir déjà ce qui se passera lorsqu'il ne sera plus; l'imagination parvient souvent à nous créer des chimères auxquelles nous tenons plus fortement qu'à des réalités; celles qu'enfante la tendresse paternelle sont utiles à la société; c'est pour elles que souvent un bon père se prive de mille jouissances, dans l'idée de faire jouir des êtres qui n'existent point encore. Que deviendraient les familles, si l'esprit de chaque citoyen se renfermait dans les bornes de son existence présente, sans jamais porter ses regards sur l'avenir? Les parens sans prévoyance, ou qui, pour satisfaire leurs passions ou leurs plaisirs, négligent les soins qu'ils doivent à leur postérité, sont justement blâmés par leurs contemporains. Tout homme qui ne songe qu'à lui est regardé comme un mauvais père et comme un mauvais citoyen.

Néanmoins il faut convenir que ce soin de l'avenir réel ou prétendu rend souvent les parens injustes ou cruels à l'égard de leurs enfans. Un père avare ne veut point se dépouiller de son vivant; sous prétexte du plus grand bien de ses enfans, à qui il laissera ses trésors, il leur refusera quelquefois le nécessaire. L'avare n'est bon qu'après sa mort; il est détesté tant qu'il vit. Un père prévoyant se garde bien d'abandonner sa fortune à une jeunesse bouillante

qui méconnaîtrait presque toujours les règles d'une sage économie; d'ailleurs il sait qu'il serait imprudent de se dépouiller totalement lui-même et de se mettre dans la dépendance de ceux qui doivent dépendre de lui : mais, dès qu'il aime véritablement ses enfans, il les met, autant qu'il peut, à portée de jouir sous ses yeux ; il jouit alors lui-même du plaisir qu'il cause à des êtres si chers.

Des idées fausses, des notions vagues et peu fondées sur l'expérience n'ont fait qu'obscurcir en tout temps la morale ; on a regardé la tendresse paternelle et la piété filiale comme des sentimens *innés* que les hommes apportaient en naissant, qui se trouvaient inhérens au sang. Néanmoins la réflexion la plus légère aurait pu détromper de ce préjugé si flatteur. Un père, dans son fils, aime un autre lui-même, un être dont il attend du contentement, du plaisir, des secours. Un fils bien élevé aime son père lorsqu'il voit en lui l'ami le plus sûr, l'auteur de son bien-être, la source de sa félicité. Ces sentimens de part et d'autre deviennent habituels, et passent alors pour des effets de l'instinct ou de la nature. Cependant on ne les trouve guère dans les nations corrompues et dans les familles mal organisées.

Ce serait se tromper que d'attendre de la nature, de l'instinct ou de la force du sang des sentimens que les soins et la tendresse des parens n'auraient pas semés et cultivés dans les cœurs des enfans. Il ne suffit pas d'être père pour exciter en eux l'affection et le retour auxquels la paternité met à portée de prétendre. Pour être aimé, il faut se rendre aimable ; c'est une loi dont nul homme ne peut être exempté.

L'existence, comme on vient de le dire, n'est pas un bien par elle-même; elle ne le devient que par les avantages que l'on y trouve attachés. Les parens ont reçu de la nature une autorité légitime sur leurs enfans : mais nulle autorité sur la terre ne donne le droit de nuire ou de rendre malheureux; toute dépendance, toute soumission ne peut avoir pour motif que le bien qui résulte de l'autorité à laquelle on se soumet; la paternité ne peut pas dispenser de cette loi primitive. Un père qui abuse de son pouvoir, qui ne montre ni tendresse ni soin à ses enfans, qui au contraire exerce sur eux un empire déraisonnable, qui s'oppose à leur félicité, qui néglige même de leur procurer tout le bonheur dont il est capable, se rend indigne du nom de père, et ne doit pas s'attendre à trouver en eux les sentimens d'un amour bien sincère; il ne peut être que le prix de la bonté. La piété filiale ne peut être fondée que sur la tendresse paternelle; ces sentimens naturels disparaissent dès qu'ils ne sont pas appuyés, parce que la première loi de la nature veut que l'homme n'éprouve de l'affection que pour ce qui contribue à son bonheur, vers lequel sa nature le fait tendre sans cesse.

Combien ne voit-on pas de pères transformés en tyrans, qui ne regardent leurs enfans que comme des esclaves destinés par la nature à se soumettre sans réserve à leurs caprices despotiques! Les aveugles! ils s'imaginent donc que, pour avoir donné le jour à des êtres qu'ils doivent aimer, ils ont acquis le droit d'en faire les jouets de leur humeur et de leurs volontés arbitraires! Le nom de *père*, qui renferme l'idée de l'affection et de l'intérêt le plus tendre,

est-il donc fait pour ne présenter à l'esprit d'un enfant que l'idée d'un maître impitoyable, des coups duquel il ne peut se défendre ? Peut-on donner le nom de pères à ces ambitieux injustes pour tous leurs enfans, qui les sacrifient cruellement à la fortune d'un aîné (1), sous prétexte qu'il est chargé de soutenir dans le monde la splendeur de sa famille ? Est-il une barbarie plus féroce que celle de ces indignes parens qui, pour mieux doter une fille, forcent sa sœur à se condamner à une prison perpétuelle qu'elle arrosera toute sa vie de ses larmes ? Des êtres de cet affreux caractère ne peuvent point être nommés des parens ; ils ne méritent pas même le nom d'hommes, et les lois devraient soustraire leurs enfans infortunés à une autorité dont ils font un abus si détestable.

C'est surtout dans l'établissement des enfans que des parens déraisonnables font souvent paraître leur cruauté : guidés communément, soit par une avarice sordide, soit par la vanité, vous ne les voyez guère consulter les inclinations de leurs enfans. Nous avons fait remarquer ci-devant les conséquences déplorables de ces mariages dont l'intérêt seul forme les tristes nœuds, et dont les époux sont les victimes : mais où l'on voit principalement éclater la dureté des

(1) Tout homme qui n'est pas aveuglé par le préjugé, doit sentir la perversité des lois et des usages de certains pays où, pour favoriser la sotte vanité de quelques nobles, l'aîné doit emporter lui seul tous les biens de la famille, tandis que ses frères et sœurs sont condamnés à l'indigence. N'est-il pas honteux que chez des nations qui se disent policées la législation laisse subsister des coutumes si folles et si dénaturées ? Des enfans ainsi déshérités par la loi ont-ils donc de grandes obligations à ceux qui leur ont donné la naissance ?

parens, c'est lorsque par hasard, séduits par l'amour, leurs enfans, contre leur gré, ont eu le malheur de contracter une alliance : pour lors ces parens implacables pardonnent rarement le mépris de leur autorité; au lieu de s'apaiser avec le temps, et d'oublier des fautes sans remède, vous les voyez quelquefois pousser leur affreuse vengeance par-delà le tombeau, et par des exhérédations inhumaines dévouer leur propre sang à la misère et au désespoir.

Le cœur d'un père devrait-il jamais être fermé pour toujours à la pitié? Il n'y a que le vice incorrigible ou le crime endurci qui puissent autoriser sa partialité pour ses enfans; s'il est l'auteur de leur existence, il leur doit le bonheur à tous. Juge dans sa famille, qu'il tienne une juste balance. La difformité du corps est-elle une raison pour prendre en haine un enfant que son état même doit rendre un objet de compassion? Quels cœurs que ceux de tant de parens qui, parce qu'un enfant est déjà malheureux, se plaisent à lui faire sentir encore plus le poids de sa misère! Un enfant contrefait doit être plaint; et l'on doit plus soigner son esprit, afin de réparer le caprice du sort (1).

Que dirons-nous de la faiblesse de ces pères qui ne voient dans leurs enfans que des héritiers dont la présence importune leur rappelle à tout moment leur propre fin? Mais ces hommes qui semblent redouter si fort leur fin, se flatteraient-ils de ne point finir s'ils n'avaient point d'enfans ou d'héritiers? *Les*

(1) On dit qu'un magistrat en France déshérita sa fille par son testament, uniquement parce qu'elle était laide; son testament fut cassé par un arrêt du parlement de Paris.

hommes, dit Homère, *sont faits pour se succéder comme les feuilles sur les arbres* (1).

Les sentimens de la tendresse paternelle sont étouffés ou méconnus par l'avarice, ainsi que par la prodigalité. Chez des nations infectées par le luxe, par la vanité, par l'amour de la dépense et de la représentation, et surtout par la contagion du vice, peut-on donner le nom respectable de père à des hommes frivoles, dissipés, et qui prodiguent tout à leurs plaisirs honteux; qui, occupés à satisfaire leurs fantaisies extravagantes ou criminelles, ne font rien pour leurs enfans, ou les regardent comme un fardeau? Ces aveugles, que leurs désordres et leurs folies rendent ennemis de leur propre sang, se flattent-ils qu'en dépensant leurs richesses pour nourrir des étrangers, des inconnus, des parasites, des femmes perdues, ils s'attacheront des amis plus solides et plus constans qu'ils ne s'en feraient de leurs enfans que la nature leur unit par les plus étroits liens? Ces étrangers ou ces inconnus viendront-ils dans la vieillesse, ou dans les infirmités, donner des consolations et des soins à ces pères qui

(1) Montaigne dit très-bien en parlant des enfans : « Voire il » semble que la jalousie que nous avons de les voir paroître et jouir » du monde, quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende » plus épargnans et restraints envers eux. Il nous fâche qu'ils nous » marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir : et » si nous avons à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte » qu'ils ne peuvent, à dire vérité, estre ni vivre qu'aux dépens de » notre estre et de notre vie, nous ne devions pas nous mesler d'être » pères. . . . . . » Il ajoute plus loin : « C'est injustice de voir » qu'un père vieil, cassé et demi-mort, jouisse seul à un coin du » foyer des biens qui suffiroient à l'avancement et entretien de » plusieurs enfans. » Voyez *Essais*, liv. 2, chap. 8, pag. 65.

auront négligé de se faire des amis domestiques dans la personne de leurs enfans ? Mais la vanité et le luxe étouffent tellement dans les cœurs les sentimens les plus naturels, que la femme, les enfans, les proches d'un libertin prodigue sont plus éloignés de son cœur que des inconnus, des flatteurs, des femmes sans mœurs, qui jamais ne lui seront utiles!

Avec une conduite si cruelle et si peu conforme à la tendresse paternelle, ne soyons pas surpris que l'amour des enfans pour leurs pères soit si rare, et même paraisse un phénomène chez bien des nations. Des pères, dépourvus d'entrailles et de bonté, exercent une autorité révoltante sur des infortunés qui souvent ne peuvent voir dans les auteurs de leurs jours que des tyrans pour lesquels la décence les force de cacher toute leur haine, ou des hommes méprisables qui par leur existence mettent de longs obstacles aux jouissances et aux désordres que ces enfans désireraient d'imiter. Des parens vicieux, communiquant leurs vices à leur postérité, lui font désirer avec ardeur le temps où elle pourra librement se livrer aux déréglemens dont elle a reçu l'exemple : des parens dépourvus de sensibilité sont-ils en droit d'attendre des sentimens qu'ils n'ont jamais fait naître, ou qu'ils ont étouffés?

Les mauvais pères ne peuvent souffrir que leurs enfans les imitent. *Ceux*, dit Plutarque, *qui reprennent leurs enfans des fautes qu'ils commettent eux-mêmes, ne voient pas que sous le nom de leurs enfans ils se condamnent eux-mêmes* (1). En

---

(1) Voyez PLUTARQUE, au traité, *Comment il faut nourrir les enfans.*

effet, les enfans attachent une idée de bien-être à tout ce qu'ils voient faire à leurs parens ; ils veulent les imiter nonobstant toutes les défenses. Jamais on ne leur persuadera qu'il n'y a point de plaisir dans les actions qu'ils voient faire, soit à leurs pères, soit aux personnes qui règlent leur conduite ; les défenses alors ne font qu'irriter leur curiosité, et leur faire désirer le temps où ils pourront sans obstacle mettre en pratique les exemples qui les ont frappés dans la maison paternelle. Juvénal a grande raison de dire que *l'on doit un grand respect à l'enfance* (1). C'est en ne faisant devant les enfans que des choses louables qu'on les rend vertueux : c'est en ne louant en leur présence que des actions vraiment estimables qu'on leur inspire le goût du bon et du beau.

Celui qui veut mériter le nom de père, et jouir des prérogatives attachées à ce titre respectable, doit remplir soigneusement les devoirs que son état lui impose. Un bon père aime ses enfans, et tâche d'en faire des amis ; il veut leur plaire ; il craint d'aliéner leur tendresse et d'étouffer leur reconnaissance par d'injustes rigueurs ; il s'arme de patience, parce qu'il sait qu'un âge privé de raison et d'expérience est moins digne de colère que d'indulgence et de pitié; il ne se montre point l'ennemi jaloux des plaisirs innocens dont il ne saurait jouir lui-même ; il consent à ceux que l'enfance ou la jeunesse sont faits pour désirer ; il ne s'oppose qu'à ces plaisirs dangereux qui tendraient à corrompre et l'esprit et le

(1) *Maxima debetur puero reverentia.* Sat. 14, vers. 47.

cœur. Des enfans sans jugement regarderont peut-être ces obstacles comme une tyrannie; leur déraison actuelle les révoltera contre un joug incommode pour leurs aveugles désirs; mais leurs esprits plus mûrs se rappelleront un jour avec reconnaissance l'inflexibilité qui résistait prudemment à leurs folies.

Ce n'est point une indulgence aveugle, et souvent très-cruelle, qui constitue la vraie bonté d'un père, c'est une indulgence équitable et raisonnée. Des parens trop faciles ne sont pas bons, ils sont faibles; cette faiblesse, leur fermant les yeux sur les vices de leurs enfans, en fait des êtres incommodes par la suite et pour les parens mêmes et pour la société. Un bon père est celui qui, indulgent pour les fautes inséparables d'un âge dépourvu de prudence, s'arme de son autorité, et emploie, s'il le faut, la verge de fer pour réprimer les dispositions criminelles du cœur, pour dompter les passions insociables, pour arrêter des mouvemens qui, devenus habituels, rendraient un jour son fils odieux dans le monde, et par là même très-malheureux.

La rigueur injuste et déplacée ne fait que des esclaves tremblans ou rebelles. Tout père que la raison guide doit la montrer à ses enfans, et les forcer de reconnaître qu'il les punit justement. Un gouvernement arbitraire ou tyrannique produit en petit dans les familles les mêmes inconvéniens que dans les grandes sociétés: un père de famille qui veut régner en despote sur les siens gouverne par la terreur, et ne méritera jamais l'affection de ses sujets. Des parens ont la folie d'exiger que leurs enfans, dans un âge tendre, aient les mêmes idées, les

mêmes amusemens, les mêmes goûts qu'eux. Il est assez rare que les enfans aient les inclinations de leurs pères, parce que ceux-ci ont eu soin pour l'ordinaire de les faire beaucoup souffrir pour les rendre conformes à leurs propres fantaisies, et n'ont fait réellement que les en dégoûter.

Quoi de plus ridicule que le vain orgueil de ces parens qui se rendent inaccessibles à leurs enfans, qui ne leur montrent qu'un front sévère, qui jamais ne les approchent de leur sein! Le bon père se montre à ses enfans, se prête à leurs jeux innocens : il leur fait contracter l'habitude de vivre avec lui dans une juste confiance ; il récompense par des caresses les efforts qu'ils font pour lui plaire ; il sait que sa tendresse est le ressort le plus capable d'exciter au bien des âmes flexibles qu'une sévérité habituelle ne ferait que repousser et dégoûter : il ne craindra pas qu'une familiarité mesurée lui fasse perdre ses droits ou son autorité ; il sait qu'elle n'est jamais plus sûre et plus fidèlement obéie que lorsqu'elle est juste et fondée sur la tendresse. Enfin il s'abstiendra de ces duretés, qui deviennent inhumaines dès qu'on les exerce à contre-temps sur des êtres auxquels la défense est interdite. Tout père qui exige de la bassesse de ses enfans ne peut guère se flatter d'en faire d'honnêtes gens ; il n'en fera que des êtres faux, dissimulés, menteurs, qui auront tous les vices des valets ou des esclaves. Un bon père doit traiter ses enfans en amis, ménager leur délicatesse, craindre d'affaiblir le ressort de leurs âmes ; on ne peut rien attendre de bon des cœurs qu'on avilit. La paternité ne donne pas le droit de contrister mal à propos ceux

qu'elle veut corriger. Combien de parens sont assez injustes pour excéder leurs enfans par des outrages, afin de les punir ensuite de leur colère! Enfin combien de parens sont plus déraisonnables que les enfans auxquels ils devraient apprendre à contenir leurs passions!

Si l'autorité paternelle, quelque respectable qu'elle soit, ne donne jamais le droit d'être injuste, on ne doit pas non plus lui obéir quand elle exige des choses contraires à la vertu. Le père d'Agésilas, roi de Sparte, le sollicitant de juger contre les lois, *ô mon père*, lui dit-il, *tu m'as dit dans ma jeunesse d'obéir aux lois; je veux donc encore maintenant t'obéir en ne jugeant pas contre les lois* (1).

Une bonne éducation est le plus important des devoirs que la morale impose aux parens, pour leur bonheur propre, pour l'avantage de leurs enfans, pour le bien général de la société. C'est par l'éducation seule que ces parens peuvent se promettre de former des êtres dociles, et qui deviennent un jour des citoyens utiles. Si des occupations nécessaires ou une incapacité totale empêchent souvent les pères et mères de cultiver convenablement l'esprit de leurs enfans, rien ne devrait au moins les dispenser de veiller sur l'éducation qu'ils leur font donner, de s'occuper de leurs mœurs, et de leur inspirer l'amour de la vertu. Si les talens nécessaires pour enseigner des sciences sublimes et difficiles sont le partage de très-peu de personnes, tout homme de bien, qui a de l'expérience, est en état d'enseigner à son

(1) Voyez PLUTARQUE, *De la mauvaise honte.*

fils les devoirs de la décence, de la politesse, de la probité, de l'humanité, de la justice : des parens honnêtes peuvent par leur exemple, encore plus que par leurs leçons, indiquer à leurs enfans le chemin de la vertu, qui seule peut les rendre estimables, et leur apprendre à faire un bon usage et des talens de l'esprit et des dons de la fortune (1).

Par une convention tacite de la société, les pères lui sont responsables des vices et des crimes de leurs enfans, de même que les enfans portent souvent la peine des iniquités de leurs pères. L'opinion publique qui dégrade et condamne à une sorte d'ignominie le père d'un fils coupable semble supposer que ce fils ne serait pas livré au crime, et n'aurait pas encouru le châtiment infligé par les lois, s'il eût reçu de son père des principes honnêtes ou des exemples louables. En punissant le fils des crimes de son père, cette opinion semble pareillement supposer qu'on ne doit pas se fier à l'enfant d'un tel père, qui n'a pu lui donner des sentimens estimables. Voilà comme les préjugés, souvent injustes dans leurs effets, sont pourtant quelquefois fondés sur des raisons. L'expérience nous montre cependant que les parens les plus honnêtes et les plus vertueux peuvent quelquefois donner le jour à des monstres, et qu'un fils très-digne d'affection peut être né d'un père très-méprisable : mais le public, qui rarement se donne le soin d'approfondir les choses, condamne

(1) « L'exemple, dit un moraliste moderne, est un tableau vivant » qui peint la vertu en action, et communique l'impression qui la » meut à tous les cœurs qu'il atteint. » Voyez *un livre intitulé* LES MŒURS, partie 2, chap. 1, art. 3, § 1.

indistinctement et les parens et les enfans qui s'annoncent par des crimes; il lui suffit de savoir en gros que les pères négligens ou méchans ne forment communément que des enfans pervers, et que ceux-ci pour l'ordinaire ont reçu de bonne heure des impressions fâcheuses de leurs parens. Le fils d'un concussionnaire, d'un usurier, d'un méchant homme, est souvent forcé de rougir d'être né d'un tel père. C'est un fatal héritage pour des enfans honnêtes que le nom d'un père décrié par ses vices et ses crimes!

Rien n'est donc plus intéressant pour les parens que de présenter à leurs enfans des exemples honnêtes, et de les habituer de bonne heure à les suivre. Une bonne éducation est le meilleur héritage que l'on puisse laisser à sa postérité: elle répare quelquefois une fortune délabrée; elle tient souvent lieu d'une naissance illustre; elle va même jusqu'à faire oublier les iniquités des pères.

C'est surtout par une éducation vertueuse que les parens peuvent mériter la reconnaissance, la tendresse, le dévouement respectueux et les soins empressés qu'ils sont en droit d'attendre de leurs enfans (1). Ceux-ci, formés par les préceptes d'une bonne morale, apprendront ce qu'ils doivent à des êtres qui, après leur avoir donné le jour, se sont tendrement occupés du soin de les conserver à la vie. Ils apprendront à vénérer celle qui les a portés dans son sein, qui les a nourris de son lait, ou du moins qui

(1) Solon, par une loi, ordonna qu'un fils ne serait point obligé de nourrir son père dans sa vieillesse, si le père, ayant eu les moyens de faire apprendre un métier à son fils, avait négligé ce devoir,

a montré la sollicitude la plus tendre pour écarter d'eux les dangers et les maladies, qui leur a peu à peu appris à exprimer leurs désirs, qui a supporté les infirmités et les dégoûts de leur âge encore faible; ils sentiront que ces soins continus et multipliés ne se peuvent jamais payer d'une trop longue reconnaissance, d'une trop grande soumission, d'une tendresse trop assidue, d'un respect trop profond. Enfin tout leur prouvera que les sentimens justes d'une reconnaissance illimitée ne doivent être effacés ni par l'humeur chagrine, ni par les longues infirmités, ni par les faiblesses de l'âge.

Cette morale ne leur laissera pas ignorer les sentimens de respect et de tendresse qu'ils doivent également à un père vigilant et bienfaisant qui s'est occupé des moyens de leur procurer ou de leur conserver une fortune, ou les talens nécessaires pour subsister avec honneur, pour occuper un état estimable dans la société. Ils auront lieu de s'honorer d'être descendus d'un père estimé par ses concitoyens; ils s'applaudiront d'avoir reçu de lui la vie, ainsi que l'éducation et les talens dont il a pris soin de les orner; le nom d'un père aimable par sa bonté, respectable par ses lumières et ses vertus, qui s'est rendu cher par ses bienfaits, excitera toujours dans des âmes bien façonnées un attendrissement capable d'étouffer les impulsions d'un intérêt sordide. Un fils bien élevé peut-il être avide au point de désirer la mort d'un père qu'il ne peut regarder que comme son plus grand bienfaiteur, son ami le plus sincère! Des sentimens si bas et si cruels ne sont faits que pour les âmes dépravées de ces enfans sans mœurs dont

les vices insatiables ont besoin de la mort d'un père pour s'assouvir en liberté (1). Ces vœux indignes ne peuvent se former que dans ces esclaves irrités par la tyrannie, ou dans ces enfans négligés ou abandonnés par des parens déréglés. De pareils désirs n'entreront point dans le cœur d'un enfant vertueux, ou du moins y seront très-promptement étouffés : l'éducation, la morale, l'opinion publique, toujours favorable aux parens, s'accorderont pour lui faire sentir que le père le plus injuste, le plus chagrin, le plus incommode, est pourtant son père, est l'auteur de ses jours, a des momens heureux dans lesquels sa tendresse parle; si son âme ulcérée par les mauvais traitemens ne lui permet pas de sentir une tendresse réelle, il se respectera du moins lui-même, il craindra de se déshonorer par des procédés capables de lui attirer le blâme de la société, il se fera un mérite de pardonner les traitemens qu'il reçoit d'une main respectable, il supportera en silence des maux auxquels il ne peut remédier, il se soumettra avec courage à la destinée rigoureuse qui voulut pour un temps le rendre malheureux, enfin il s'applaudira des triomphes réitérés que la vertu lui fera remporter sur les impulsions subites dont il se sent agité, et qu'il sacrifie à son pénible devoir. Est-il rien de plus noble et de plus beau que d'exercer le pardon des injures sur son père? Est-il rien qui rende un fils bien né plus digne des applaudissemens de sa propre

---

(1) Un fils de cette trempe, montrant un jour son père à ses camarades, leur disait : *Voyez-vous ce coquin-là? il me retient depuis long-temps mon bien, dont je ferais un si bon usage, s'il voulait s'en aller.*

conscience que de savoir vaincre les mouvemens d'un cœur que tout sollicite à la vengeance? D'ailleurs cette vengeance aurait-elle quelque charme, puisqu'elle serait condamnée par toute la société? Un fils malheureux par l'injustice de son père est comme le citoyen malheureux par la tyrannie de son roi; il n'est permis ni à l'un ni à l'autre de se faire justice à lui-même et de violer dans sa colère les droits de la société. « La soumission, dit Addisson, des enfans à » leurs parens est la base de tout gouvernement, » et la mesure de celle que le citoyen doit à ses chefs: » à qui obéira-t-on, si l'on n'est pas soumis à son » père (1)?

Ainsi la saine politique, toujours d'accord avec la saine morale, veut que les enfans soient soumis à leurs pères; l'intérêt des sociétés l'exige, de même que celui des familles, chaque père de famille est un roi dans la sienne; mais il ne lui est jamais permis d'en devenir le tyran. Le gouvernement chinois a pris l'autorité paternelle pour modèle de la sienne; mais, ainsi que les lois romaines, il donne très-injustement au père le droit de faire périr ses enfans : par les mêmes principes le gouvernement chinois est arbitraire et despotique, et produit très-souvent des tyrans. Des lois plus raisonnables fondées sur une morale plus sage, ne permettent ni aux souverains ni aux parens d'exercer la tyrannie; elles permettent aux peuples de réclamer contre la tyrannie des pères des peuples; elles défendent aux pères de famille d'user de leur pouvoir d'une façon

(1) Voyez *le Mentor moderne*.

injuste et cruelle ; elles ordonnent aux enfans de supporter les injustices de leurs pères (1).

Tels sont les principes et les devoirs que la morale enseigne aux parens ; tels sont les préceptes qu'elle donne à leurs enfans, à qui une éducation honnête doit les inculquer pour les leur rendre familiers. Si ces principes sont souvent oubliés ou méconnus, c'est que des pères négligens, dissipés ou pervers, sont incapables de faire naître dans leurs enfans des sentimens honnêtes ; c'est que trop souvent des pères injustes mettent tout en œuvre pour fixer la haine dans des âmes dans lesquelles ils auraient dû n'établir que le respect et l'amour.

On se plaint communément que les enfans n'ont pas pour leurs parens une tendresse égale à celle que les parens ont pour leurs enfans : l'amour paternel l'emporte communément, dit-on, sur la piété filiale. Rien de plus aisé que de se rendre compte de ce phénomène moral. Il est rare, et presque impossible

(1) Les lois de la Chine, en favorisant l'autorité paternelle jusqu'à l'excès, et en la rendant toujours sacrée, ont en quelque façon remédié au despotisme du gouvernement. Nonobstant ce despotisme, la Chine est, dit-on, très-peuplée, parce que chacun est intéressé à devenir père de famille ou roi dans sa maison. Au contraire, parmi les nations européanes la subordination des enfans pour leurs parens n'est peut-être pas assez marquée, lorsqu'ils cessent d'en dépendre par les liens de l'intérêt ou de la fortune. Parmi les grands surtout, les pères et les enfans se traitent presque comme des étrangers qui n'ont rien de commun ; des enfans plaideront indécemment contre leurs parens, et les traiteront à la rigueur. Des êtres dépourvus de sentimens et de mœurs ne craignent pas de se déshonorer chez des nations où l'argent fait tout pardonner, jusqu'à la violation de la tendresse paternelle et de la piété filiale ! *Virtus post nummos* est la devise des pays où le luxe s'est établi sur la ruine des mœurs.

que le père le plus tendre ne fasse quelquefois sentir son autorité; il le peut, il le doit; la jeunesse, presque toujours inconsidérée, force à tout moment un père à se souvenir qu'il est le maître; il se trouve obligé de contrarier les goûts, les fantaisies, les inclinations de ses enfans : dès lors ceux-ci ne voient le plus souvent en lui qu'un maître, un censeur occupé à gêner leurs volontés, et qui met des entraves à leur liberté. Or, l'homme étant par sa nature amoureux de sa liberté, la moindre gêne lui déplaît. La supériorité d'un père impose presque toujours à son fils; les bienfaits les plus grands et les plus réitérés sont à peine capables de contre-balancer en lui l'amour de l'indépendance, l'une des plus fortes passions du cœur humain. D'un autre côté le bon père est un bienfaiteur; et les bienfaits ne font des ingrats que par la supériorité qu'ils donnent à ceux qui les font sur ceux qui les reçoivent. Voilà pourquoi les enfans sont sujets à l'ingratitude; ils la font bientôt éclater, quand l'éducation n'a pas fait disparaître à temps les symptômes de ce vice odieux.

CHAPITRE III.

De l'éducation.

Après avoir prouvé que l'éducation des enfans est le plus important devoir des pères et mères, arrêtons-nous un moment sur cet objet essentiel. Nous avons vu que la plus grande partie du bonheur des parens dépendait nécessairement des sentimens qu'ils inspirent à leurs enfans; d'un autre côté, il n'est pas douteux que rien n'est plus intéressant pour un être sociable que d'avoir des dispositions propres à lui mériter la bienveillance des autres; enfin toute société demande que ses membres contribuent à son bien-être.

L'éducation est l'art de modifier, de façonner et d'instruire les enfans de manière à devenir des hommes utiles et agréables à leur famille, à leur patrie, et capables de se procurer le bonheur à eux-mêmes. « *Il est*, dit Théognis, *bien plus facile de donner* » *la vie à un enfant que de lui donner une belle* » *âme.* » C'est ce que l'éducation doit pourtant se proposer. Tout a dû nous convaincre que l'homme n'apporte en naissant ni bonté ni méchanceté : il apporte la faculté de sentir ses besoins, qu'il est incapable de satisfaire par lui-même, des passions plus ou moins vives suivant l'organisation et le tempérament dont la nature l'a doué. Elever un enfant, c'est se servir de ses dispositions naturelles, de son tempérament, de sa sensibilité, de ses besoins, de ses passions, pour le modifier ou le rendre tel que

l'on désire ; c'est lui montrer ce qu'il doit aimer ou craindre, et lui fournir les moyens de l'obtenir ou de l'éviter ; c'est exciter ses désirs pour certains objets, et les réprimer pour d'autres. Les passions bien dirigées, c'est-à-dire réglées d'une façon avantageuse et pour lui-même et pour les autres, conduisent l'enfant à la vertu ; ces passions, abandonnées à leur fougue, ou mal dirigées, le rendent vicieux et méchant.

Un moraliste célèbre (1) a cru que l'éducation pouvait tout faire sur les hommes, et qu'ils étaient tous également susceptibles d'être modifiés de la façon qu'on désire, pourvu que l'on sût mettre leur intérêt en jeu : mais l'expérience nous prouve qu'il est des enfans, dans l'âme desquels on ne peut allumer aucun intérêt puissant : il en est qui n'aiment rien fortement : il en est de timides et d'audacieux : il en est qu'il faut pousser, et d'autres que l'on peut à peine retenir : il en est qu'un naturel stupide, une organisation fâcheuse, un tempérament rebelle, rendent très-peu susceptibles d'être modifiés ; nous voyons des âmes volatiles et légères que l'on ne peut aucunement fixer, tandis que d'autres sont tellement engourdies, que l'on ne peut les animer par aucun moyen. C'est donc se tromper de croire que l'éducation puisse tout faire dans l'homme ; elle ne peut qu'employer les matériaux que la nature lui présente ; elle ne peut semer avec succès que dans un terrain préparé par la nature de façon à répondre aux soins que la culture lui donnera.

---

(1) Voyez HELVÉTIUS, *Livre de l'Esprit*, discours 3.

La première éducation s'occupe principalement à façonner, former, fortifier le corps de l'enfant, lui apprend à faire usage de ses membres, l'habitue à régler ses besoins, réprime les mouvemens de ses passions lorsqu'elles se trouvent contraires à son propre bien : cette première éducation modifie déjà dans un enfant ses facultés intellectuelles d'une façon qui souvent influe sur le reste de sa vie. Les parens ne paraissent pas faire assez d'attention à cette première partie de l'enfance ; on l'abandonne à des nourrices, puis à des gouvernantes, qui commencent par remplir les esprits de leurs élèves des craintes, des idées fausses, des vices et des folies dont elles sont imbues elles-mêmes : entre leurs mains un enfant contracte l'habitude du mensonge, de la fausseté, de la pusillanimité, de la gourmandise, de la mollesse. Tantôt gâté par des caresses et des flatteries, tantôt corrigé mal à propos, il se trouve déjà rempli de passions opiniâtres qui n'ont pas été combattues, d'une foule d'erreurs et de préjugés tenaces qui le tourmenteront jusqu'au dernier soupir, et que la seconde éducation, quand même elle serait plus raisonnable, ne pourra point déraciner. Les premiers momens de la vie, que l'on néglige trop communément, mériteraient une attention particulière ; ils décident quelquefois pour toujours du caractère d'un enfant. Platon attribue la décadence où l'empire de Cyrus tomba depuis sa mort à l'éducation de ses enfans, confiée à des femmes qui flattaient leurs passions naissantes et ne leur inspiraient que des vertus dignes d'elles.

Tu es homme, dit Ménandre, *c'est-à-dire*

l'animal le plus sujet aux caprices du sort. Cela posé, une éducation molle et efféminée ne convient pas même aux femmes, que l'on devrait fortifier au lieu de les rendre encore plus faibles que la nature ne les a formées. Les vicissitudes auxquelles la vie humaine est sujette imposent aux parens les plus riches le devoir de ne point accoutumer l'enfance à la paresse, à l'indolence, au luxe, à la vanité; il faut de bonne heure affermir le corps par l'exercice et la fatigue, et prémunir l'esprit contre les coups de la fortune. Rien de plus malheureux que les enfans dont les parens les ont rendus vains, sensuels, gourmands, délicats; une pareille éducation peut un jour redoubler pour eux toutes les peines qu'ils seront forcés d'éprouver; elle ôte aux hommes cette énergie, cette activité, cette force du corps qui convient à leur sexe. La mollesse, l'oisiveté et la volupté en font des membres inutiles à la société et fatigans pour eux-mêmes; des enfans accoutumés au faste, à la délicatesse, à être toujours servis, se trouveront très-souvent malheureux dans le cours de la vie, lorsqu'ils se verront privés des commodités et des secours que l'habitude leur aura rendus nécessaires. Les femmes devraient recevoir une éducation plus mâle; elle les rendrait plus robustes, capables de produire des enfans mieux constitués; elle les garantirait d'une foule d'infirmités, de vapeurs, de faiblesses dont elles sont communément affligées.

Mais dès l'âge le plus tendre, l'éducation semble se proposer d'affaiblir le corps des enfans et de leur gâter l'esprit et le cœur par des idées fausses, par des passions dangereuses, et surtout par des vanités

que trop souvent tout contribue à fixer en eux pour toujours : l'éducation subséquente, au lieu de détruire les impressions fâcheuses qu'ils ont reçues de leurs nourrices, des gouvernantes et des valets auxquels ils ont été livrés, les confirme pour l'ordinaire et les rend habituelles et permanentes. Comment des parens ou des instituteurs imbus eux-mêmes d'erreurs, de préjugés, de passions, de folles vanités, songeront-ils à rectifier les vices de la première éducation? Comment des pères et mères remplis de l'orgueil de la naissance, rongés d'ambition et de l'amour des richesses, épris des extravagances du luxe, de la parure de la mode, anéantiraient-ils dans l'esprit de leurs enfans les idées fausses qu'on leur a données de ces choses dès l'âge le plus tendre? L'éducation n'est pour l'ordinaire que l'art d'inspirer à la jeunesse les passions et les folies dont les hommes faits sont eux-mêmes tourmentés ; il faudrait avoir reçu soi-même une éducation raisonnable pour être en état de guider ses enfans dans le chemin de la vertu.

L'exemple des parens, comme nous l'avons fait sentir, contribue surtout à rendre leurs enfans vertueux ou vicieux. Cet exemple est pour eux une instruction indirecte et continuelle, plus efficace que les leçons les plus réitérées. Un père est aux yeux de son enfant l'être le plus grand, le plus puissant, le plus libre, celui à qui il voudrait le plus ressembler.

Que sera-ce si les parens sont déréglés et sans mœurs ! *Les exemples domestiques*, dit Juvénal, *quand ils sont vicieux, corrompent d'autant plus vite, que ceux qui les donnent en imposent davan-*

tage. Un ou deux enfans, dont Prométhée forma le cœur d'une meilleure argile, savent peut-être résister ; mais le reste obéit à l'impulsion fatale qu'il reçut en naissant. Que toutes nos actions soient donc irréprochables, de crainte que nos enfans ne s'autorisent de nos crimes : car nous sommes tous imitateurs dociles de la perversité (1). Un enfant conçoit promptement le désir d'imiter ce qu'il voit faire aux personnes qui le gouvernent, parce qu'il les suppose plus instruites des moyens de se procurer du plaisir ; imiter c'est essayer de se rendre heureux par les moyens qu'on voit employés par les autres. En vain des pères dissolus diront-ils à leurs fils : « Faites ce qu'on vous dit, et ne faites » pas ce que vous nous voyez faire. » L'élève, dans le fond de son âme, leur répliquera toujours : « Vous » êtes libres dans vos actions, et vous agiriez autre» ment, s'il n'en résultait pour vous quelque plaisir » que vous prétendez me cacher ; mais, malgré vos » leçons, je vous imiterai. »

A l'éducation particulière et aux exemples domestiques, souvent très-dangereux, vient se joindre par la

(1) . . . . *Velociùs et citiùs nos*
Corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis
Quum subeunt animos auctoribus. Unus et alter
Forsitàn hæc spernant juvenes, quibus arte benignâ
Et meliore luto finxit præcordia Titan ;
Sed reliquos fugienda patrum vestigia ducunt,
Et monstrata diù veteris trahit orbita culpæ.
Abstineas igitur damnandis : . . . .
. . . . Ne crimina nostra sequantur
Ex nobis geniti : quoniam dociles imitandis
Turpibus ac pravis omnes sumus. . . . . . .

JUVÉNAL, sat. 14, vers 23 et seqq.

suite l'opinion publique, communément très-viciée; en sortant des mains de ses parens et de ses maîtres, le jeune homme n'est frappé dans le monde que d'exemples pervers, n'entend que des maximes fausses, trouve que la conduite de tous ceux qui l'entourent est dans une contradiction perpétuelle avec les principes qu'on a pu lui enseigner : dès lors il se croit obligé de *faire comme les autres;* les idées saines que l'éducation aurait par hasard consignées dans sa tête sont bientôt effacées ; il suit le torrent et renonce à des maximes qui ne serviraient qu'à le faire passer pour ridicule ou singulier, et qui lui fermeraient le chemin de la fortune.

Lycurgue regardait l'éducation des enfans comme la plus importante affaire du législateur. Néanmoins le gouvernement, en tout pays, semble très-peu s'occuper de celle des citoyens : cet objet essentiel pour la félicité publique est pour l'ordinaire totalement négligé. On dirait que ceux qui gouvernent les nations ne s'embarrassent aucunement de former des membres utiles à la société : la morale est par eux regardée comme une science spéculative dont la pratique est parfaitement indifférente. Bien plus, des mauvais gouvernemens n'ont ni la volonté ni la capacité de rendre leurs sujets vertueux ; la vertu déplaît aux tyrans et aux despotes, elle n'a pas la souplesse qu'ils demandent; les idées de la justice et de l'humanité répandues dans les cœurs nuiraient aux intentions d'une politique perverse qui veut régner sur des automates.

Si, comme on l'a suffisamment prouvé, la justice est la vertu fondamentale sur laquelle la morale doit

s'établir, il est clair que toute morale est bannie des nations soumises au despotisme ou à la tyrannie. En vain l'intérêt général dirait aux hommes d'être justes, tandis que la voix plus forte de l'intérêt personnel, appuyée par les maîtres de la terre par les dispensateurs des dignités, des faveurs, des rangs et des richesses, leur crie à tout moment qu'avec la morale et la vertu on ne parvient à rien, on languit dans la misère et dans l'obscurité, et même on s'expose très-souvent aux coups de la puissance. En un mot, tout fait voir qu'en suivant la voie de la justice on n'obtient aucun bonheur, et l'on risque à chaque pas d'être écrasé par la foule qui suit un chemin directement opposé.

Conséquemment à ces principes et aux remarques qu'on est à portée de faire journellement dans les contrées soumises à de mauvais gouvernemens, la vraie morale ne doit entrer pour rien dans l'éducation des citoyens; elle mettrait des obstacles invincibles et continuels à leur félicité, ou du moins elle les priverait des vains objets dans lesquels le commun des hommes la fait consister faussement. Ainsi les maximes que dans chaque état l'on peut insinuer à la jeunesse seront très-contraires à celles que la morale pourrait leur proposer. Quels avantages à la cour pourrait promettre à son fils le courtisan qui lui dirait d'être juste, de ne nuire à personne, de se montrer fermement attaché à la vertu, de placer en elle son honneur, de préférer cet honneur à sa fortune, à son avancement, à la faveur du prince et de ses ministres? Il est évident que sous un mauvais gouvernement de pareilles maximes conduiraient à

la disgrâce et paraîtraient dictées par le délire. Le courtisan et le grand qui voudront ouvrir le chemin de la fortune à leurs enfans leur donneront des instructions diamétralement opposées ; ils leur diront : « Ne connaissez d'autre règle que la volonté du » maître ; qu'elle soit toujours juste à vos yeux ; ne » lui résistez jamais ; sacrifiez-lui un honneur qui » n'est rien, s'il ne conduit à la puissance, au crédit, » aux richesses, auxquels votre rang doit vous faire » prétendre ; l'unique honneur pour vous est d'être » distingué par le prince ; apprenez qu'un bon cour» tisan doit être *sans honneur et sans humeur* (1) ; » l'honneur et la vertu ne sont point faits pour des » esclaves destinés à recevoir toutes les impulsions » de leur maître. »

L'éducation du jeune homme d'une illustre naissance lui apprendra que la noblesse transmise par ses aïeux doit lui suffire pour parvenir à tout ; qu'il n'a besoin ni de science, ni de mérite personnel, ni de vertu ; que ces choses, utiles à l'avancement de quelques citoyens obscurs et méprisables, ne sont nullement nécessaires à celui que son nom seul doit porter aux grandeurs ; que la morale n'est bonne que pour amuser les loisirs de quelques vains spéculateurs ; que la justice, faite pour les faibles et le vulgaire,

(1) Ce mot est attribué au duc d'Orléans, régent de France durant la minorité de Louis XV. On dit qu'un ministre moderne, fameux par ses ravages, voulant enseigner à ses fils la manière de se conduire dans le monde, se contenta de leur dire que l'on distinguait des hommes de deux espèces, les fripons et les honnêtes gens ; c'est-à-dire, disait-il, *les gens d'esprit et les sots* : qu'ils n'avaient qu'à choisir la classe à laquelle ils aimaient mieux appartenir.

ne doit aucunement servir de règle aux grands qui n'ont nul intérêt de se soumettre à ses lois trop gênantes. Si le noble se destine aux armes, il n'aura besoin ni de lumières ni de raison. Il faudra bien se garder de lui développer les principes de l'équité naturelle, qui trop souvent contrediraient les ordres des chefs auxquels son métier l'obligera d'obéir en aveugle et sans jamais hésiter. Dès que le despote commande, le guerrier ne doit entendre ni les lois de la justice, ni le cri de la pitié, ni les gémissemens de sa nation; il est fait pour s'élancer les yeux fermés sur ses amis, ses concitoyens, ses parens même. Tels sont les principes que l'éducation doit de bonne heure inspirer à des esclaves destinés à retenir d'autres esclaves dans les fers.

Un gouvernement pervers souffrira-t-il qu'on donne une éducation plus morale au jeune homme que l'on destine à la magistrature? Celui dont l'état est de rendre la justice à ses concitoyens doit-il montrer pour elle un attachement inviolable? Hélas! lui conseiller de s'attacher fermement aux lois de l'équité, ce serait le mettre dans une guerre continuelle avec le despote et ses ministres qui voudraient les détruire; ce serait l'exposer à des avanies, à des exils, à des prisons, à des fers; ce serait le mettre en danger d'être enseveli sous les ruines du temple de Thémis, qui ne peut résister aux assauts furieux du dieu terrible de la guerre. Sous un gouvernement arbitraire l'éducation ne peut enseigner aux gardiens, aux dépositaires des lois que de les livrer aux caprices de la tyrannie, aux séductions de la faveur, aux violences du pouvoir. Pour réussir, ou

pour vivre tranquille, le magistrat doit être souple, et faire plier la justice sous la volonté changeante du maître et de ses favoris. Il doit avoir deux balances, l'une pour l'homme riche et puissant, l'autre pour le faible et le pauvre.

Dans les pays où l'avidité du maître et les besoins de ses courtisans insatiables ont fait éclore la finance et multiplier les traitans, quelle éducation, quels principes des hommes accoutumés à s'enrichir par d'injustes rapines donneront-ils à leurs enfans? Leur diront-ils d'être justes, humains, sensibles à la pitié, modérés dans leurs désirs? Non, sans doute; le financier recommandera au fils qu'il destine à son métier cruel, d'être dur, inhumain, impitoyable, d'avoir un cœur de fer, de sacrifier tout sentiment honnête ou généreux au désir d'augmenter sa fortune; il lui dira de s'engraisser du sang des malheureux; il lui fera voir que dans des richesses sans bornes consistent et l'honneur et la gloire d'un véritable financier (1).

Le riche n'apprendra point à sa postérité la manière louable d'user de ses richesses. Ses descendans, dépourvus d'instruction, de mœurs et de bienveillance, dissiperont follement les trésors amassés par l'injustice, en débauches, en festins, en parures, en extravagances. Ils penseront n'être au monde que

---

(1) L'instituteur des enfans d'un financier s'étant plaint à leur père que ses fils ne faisaient aucun progrès dans leurs études : *Apprenez-leur*, dit ce père, *l'arithmétique et la politesse, et ils en sauront assez pour vivre dans le monde*. Si le traitant doit être dur envers les malheureux, il doit être bas, prévenant, généreux envers ses protecteurs et les grands.

pour se livrer sans cesse à de vains amusemens; ils ne se croiront obligés de rien faire pour les autres; ils tomberont dans l'ennui qui toujours accompagne ou suit la paresse et le déréglement; ils se ruineront pour s'en tirer, et n'auront jamais éprouvé la félicité pure que la vertu réserve à ceux qui dès la jeunesse ont appris à la goûter.

Enfin les gens du peuple, toujours abrutis et privés de raison sous des gouvernemens négligens ou pervers, n'auront aucune idée de la vertu ni des mœurs. Dépravé par l'exemple de ses supérieurs, ou tourmenté par leurs vexations, l'homme du peuple devient méchant et peu capable d'inspirer à ses enfans des sentimens honnêtes qu'il n'a pu acquérir par lui-même, et que ses parens malheureux ne lui ont point transmis.

On nous dira peut-être que dans toutes les nations les ministres de la religion sont chargés d'enseigner la morale et d'inculquer ses préceptes à la jeunesse : mais l'expérience nous fait voir l'impuissance de leurs leçons contre le torrent impétueux qui entraîne sans cesse les hommes au mal. Les motifs que la religion leur présente sont souvent trop relevés, trop spirituels, trop au-dessus de l'intelligence des mortels grossiers pour les déterminer au bien. Les moralistes religieux se plaignent eux-mêmes de l'inutilité, de l'inefficacité de leurs préceptes répétés à tout moment; s'ils agissent sur quelques âmes tranquilles, timorées, capables de les méditer, ils ne peuvent rien sur le grand nombre, que des forces irrésistibles semblent pousser au vice. Indépendam-

ment de la dépravation innée que la religion révélée impute à la nature humaine, on peut expliquer le penchant si marqué qui porte les hommes au mal, par des causes naturelles et sensibles que nous voyons agir sous nos yeux. Ces causes sont l'ignorance profonde dans laquelle on voit croupir les nations; les exemples funestes des riches et des grands, imités par les pauvres; la négligence des législateurs, qui paraissent communément s'être très-peu souciés de donner des mœurs aux peuples, ou qu'on leur fît connaître leurs intérêts, leurs vrais rapports, et les devoirs les plus essentiels à la vie sociale. Enfin la plus puissante de ces causes, c'est la fausse politique de tant de princes, eux-mêmes aveugles, qui trop souvent semblent vouloir anéantir toute idée de justice ou de vertu dans leurs états, et qui croient n'être grands qu'en régnant sur des sujets stupides, vicieux, en discorde pour de futiles intérêts. Les peuples sont des pupilles dans lesquels leurs tuteurs paraissent craindre que la raison ne vienne à se développer. L'art de gouverner les hommes n'est pour la plupart des souverains de la terre que l'art de les tromper, de les tenir dans l'aveuglement, afin de les dépouiller et de les sacrifier impunément à toutes leurs fantaisies. Les passions effrénées des tyrans, la corruption des cours, voilà les causes visibles et naturelles de l'ignorance, de la dépravation et des calamités qui font gémir les habitans du monde.

En vain les ministres de la religion continueront d'inculquer à la jeunesse les préceptes d'une morale divine appuyée sur les récompenses et les punitions

d'une autre vie (1); en vain la philosophie présenterait aux hommes une morale humaine fondée sur les avantages sensibles que la vertu peut procurer dans la vie présente : les promesses, les menaces et les motifs surnaturels de la religion seront toujours trop faibles pour rendre les hommes meilleurs ; les motifs humains du philosophe, et les biens qu'il promet en ce monde paraîtront des chimères tant que la morale aura pour ennemis les princes, qui tiennent dans leurs puissantes mains les mobiles les plus capables de faire agir les mortels sur la terre.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'éducation est négligée, découragée, méprisée, ou même très-inutile chez des nations abruties, corrompues et mal gouvernées. Les maximes les plus évidentes de la morale se trouvent à chaque instant contredites par des exemples, par des usages, par des institutions, par des lois, par des intérêts assez puissans pour contre-balancer l'intérêt général. Tout le monde est sollicité au mal, et personne ne trouve d'intérêt à faire le bien. De là ces embarras infinis dans lesquels se sont jetés tous ceux qui ont essayé de donner des plans d'éducation propres à former des citoyens. Ils n'ont pas vu sans doute que les meilleurs systèmes en ce genre ne pouvaient aucunement se concilier avec les préjugés du vulgaire et les vues sinistres de ceux qui règlent les destinées des peuples : ils ne se sont pas aperçus que les états despotiques ne voulaient pas qu'on formât de bons citoyens ; ils n'ont pas senti que la saine morale est incompatible avec une

---

(1) Voyez section 5, chap. 9.

fausse politique, et que, pour élever les hommes d'une manière conforme aux intérêts de la société, il fallait commencer par faire goûter la saine morale à ceux qui gouvernent le monde, et leur faire connaître leurs intérêts véritables, afin de les porter à seconder cette morale par les lois, par les récompenses et les châtimens dont ils sont dépositaires. En un mot, ces philosophes n'ont pas senti que la réforme de l'éducation dépendait nécessairement de la réforme des mœurs publiques, qui ne peut être l'ouvrage que d'un gouvernement éclairé, vigilant, équitable et bien intentionné.

Le gouvernement seul peut faire régner dans un état les vertus générales et les mœurs publiques. C'est du temps et du progrès des lumières que l'on peut attendre cette révolution si désirable dans les esprits des maîtres de la terre : jusqu'à ce temps fortuné les hommes, pour leur bonheur particulier, seront réduits à se contenter de la pratique des vertus convenables à la vie privée, dont la morale leur montrera l'utilité, même au sein des nations les plus dépravées, et qu'une bonne éducation inspirera dès l'enfance à ceux qui pourront en connaître les avantages inestimables. Plus la société est corrompue, plus le gouvernement exerce de rigueurs, et plus les citoyens honnêtes se trouvent obligés de se concentrer en eux-mêmes pour y chercher le bien-être que la patrie est alors incapable de leur procurer.

L'éducation, à proprement parler, ne devrait être que la morale inculquée à la jeunesse et rendue familière dès l'âge le plus tendre. Élever un jeune homme, c'est lui apprendre ses devoirs envers tous

ceux avec lesquels il aura des rapports; c'est lui enseigner la conduite qu'il doit tenir envers ses parens, c'est lui faire sentir l'intérêt qu'il a de mériter leurs bontés; c'est lui montrer comment il doit se comporter avec les grands et les petits, les riches et les pauvres, ses amis et ses ennemis. Les devoirs d'un état ne sont que les règles indiquées par la morale dans les diverses positions de la vie. L'éducation d'un prince devrait se proposer de lui faire connaître ses devoirs envers son peuple et les différentes nations dont il est entouré; elle devrait le rendre juste, humain, tempérant, modéré, et lui présenter les intérêts qui l'invitent à pratiquer les mêmes vertus sociales que les particuliers. C'est, comme on l'a prouvé, faute d'élever les princes dans ces maximes que, tourmentés toute leur vie de passions et de vices, ils rendent malheureuses les nations dont ils sont obligés de faire le bonheur.

L'éducation des riches et des grands devrait avoir pour objet de les mettre à portée de faire un bon usage des richesses et des emplois qu'ils posséderont un jour; elle devrait leur montrer les devoirs que la morale leur prescrit envers leurs concitoyens comme les seuls moyens de mériter l'estime, la considération, les respects qui ne sont dus qu'à la bienfaisance, à l'équité, à l'affabilité, à la noblesse des sentimens.

Mais les enfans destinés à jouer les rôles les plus importans dans la société sont communément ceux dont l'éducation est la plus mauvaise et la plus honteusement négligée: on ne songe aucunement à briser l'humeur, à dompter le caractère, à combattre

les caprices, à réprimer les passions des enfans de race illustre : ils apprennent dès le berceau qu'ils sont faits pour commander ; qu'ils sont au-dessus des règles et des lois; que tout doit plier devant eux; qu'ils n'ont besoin ni de sciences ni de talens pour obtenir les distinctions auxquelles leur naissance les appelle. Ce sont pourtant ces enfans volontaires qui régleront un jour les destinées des peuples ! Les enfans dans l'opulence ne sont pas moins gâtés : ils savent dès l'âge le plus tendre la distance que la richesse met entre les hommes ; ils deviennent insolens ; les faiblesses des parens, aussi bien que leurs négligences, leur laissent prendre des plis qui ne s'effaceront jamais. Rien de plus important que d'apprendre de bonne heure à l'homme à fléchir sous la nécessité, et à se conformer aux vues de la société dont un jour il doit être un membre utile et agréable.

En effet, l'éducation ne peut avoir pour objet que de faire connaître aux hommes la manière dont ils doivent agir dans tous les états de la vie, comme rois, comme nobles, comme ministres, comme magistrats, comme parens, comme amis, comme associés. Ainsi l'éducation n'est jamais que la morale présentée aux hommes dans leur enfance pour leur enseigner leurs devoirs dans les rapports divers qu'ils auront un jour les uns avec les autres.

Quelque variés que paraissent ces rapports ou ces circonstances, une éducation vraiment sociale enseignera la même morale à tous les hommes dans tous les états de la vie ; elle leur fera sentir qu'ils doivent être justes et bienfaisans envers tous les êtres de l'espèce

humaine : c'est à quoi se bornent, comme on a vu, tous les devoirs de l'homme qui se réduisent à la justice envisagée sous tous ses points de vue. L'éducation ne peut se proposer que d'habituer les hommes dès leur enfance à réprimer les passions contraires à leur propre bonheur et à celui des autres, et à leur fournir les motifs capables de les y porter. En montrant leurs esclaves dans le délire de l'ivresse, les Lacédémoniens se proposaient d'exciter de bonne heure dans leurs enfans l'horreur pour un vice qui dégrade l'homme et le met au-dessous des bêtes. En punissant un enfant d'une faute ou d'une impertinence, on lui montre qu'en commettant certaines actions il déplaît, et par là même devient malheureux : ainsi l'on oppose la crainte à ses désirs inconsidérés; et cette crainte, changée en habitude, se trouve assez forte pour contenir sa témérité, à laquelle, sans la correction, il donnerait un libre cours; ce qui le rendrait insupportable un jour dans la société.

L'éducation, pour être efficace, devrait être une suite d'expériences qui prouveraient sans cesse aux enfans que le mal qu'ils font aux autres finit toujours par retomber sur eux-mêmes. Dès qu'ils se montreraient injustes envers leurs camarades, on devrait aussitôt leur faire éprouver une injustice pareille; dès qu'ils frapperaient quelqu'un, on les frapperait à leur tour; dès qu'ils montreraient de la hauteur, on aurait soin de les humilier et de leur faire sentir qu'un valet mérite des égards, comme homme, de la part de ceux qui ont droit d'exiger ses services, mais qui n'ont jamais celui de le mépriser parce qu'il est pau-

vre ou malheureux. Cette éducation expérimentale, soigneusement observée, serait plus imposante que des préceptes stériles, que l'on se contente pour l'ordinaire de jeter vaguement, ou même que l'on ne donne jamais aux enfans gâtés de la fortune. Faute d'observer ces règles si naturelles, la société se trouve remplie d'hommes injustes, vains, opiniâtres, fougueux; ils portent dans la société des vices et des défauts qui, n'ayant pas été réprimés à temps, les rendent incommodes, désagréables pour les autres, et font que souvent ils essuient mille désagrémens qu'ils auraient évités s'ils eussent reçu une éducation plus soignée.

Mais, pour inspirer de bonne heure à l'enfance ou à la jeunesse des idées de justice, il est très-important que les parens et les instituteurs se montrent justes à l'égard de leurs élèves. Une éducation capricieuse, despotique et guidée par l'humeur, révolterait les disciples, les dégoûterait de ses leçons, et ne servirait qu'à confondre dans leur esprit les notions de l'équité. Des personnes emportées, impatientes, d'un caractère variable, ne sont point propres à former la jeunesse et à fixer ses idées. L'éducation demande de la douceur, du sang froid, et surtout une conduite ferme et soutenue. Il faut que l'enfant reconnaisse lui-même la justice dans les châtimens qu'on lui inflige, ainsi que dans les récompenses qu'il reçoit: il faut qu'il sente l'équité et l'utilité des motifs qui déterminent les maîtres, soit à la sévérité, soit à la tendresse : une rigueur injuste les fait regarder comme des tyrans odieux; des caresses déplacées seront prises pour des marques de faiblesse. Il est

difficile de bien élever des enfans qui se voient alternativement les jouets, soit de la mauvaise humeur non motivée, soit de la tendresse aveugle de leurs parens ou de leurs maîtres : entre de pareilles mains leurs esprits ne prennent point de fixité. Voilà pourquoi les femmes, communément dominées par des humeurs et des sentimens variables, sont peu capables d'élever les enfans, de leur inspirer des principes constans, propres à régler uniformément la conduite de la vie. C'est à l'éducation que l'on doit attribuer l'inconstance, la faiblesse, l'instabilité du caractère et des idées que l'on trouve dans la plupart des hommes.

Une éducation négligée laisse dans les hommes des impressions ineffaçables. C'est dans l'âge tendre qu'il faut empêcher les passions, les vices et les défauts de naître, ou qu'il faut du moins forcer les enfans de les contenir; par là ils prennent l'habitude de les maîtriser. C'est surtout à l'orgueil, si souvent caressé dans les enfans des princes et des grands, qu'il faut déclarer la guerre : une éducation très-différente de celle qu'on leur donne communément devrait effacer jusqu'aux dernières traces de ce mépris insultant que l'enfance conçoit de si bonne heure pour l'indigence : elle devrait lui faire sentir à chaque instant le besoin que l'opulence et la grandeur ont de ces hommes qu'elles ont l'ingratitude de mépriser et de repousser durement : elle devrait apprendre à ne jamais dédaigner quiconque travaille, soit pour satisfaire les besoins des grands, soit pour leur fournir les commodités et les plaisirs de la vie. Ainsi formé, l'élève deviendrait juste; il respecterait l'utilité; il serait reconnaissant; il trouverait que le cultivateur ou l'artisan, sous des hail-

ons, couvrent souvent des hommes plus intéressans, plus nécessaires à leurs concitoyens, et par conséquent plus estimables que le courtisan inutile ou méchant qu'il voit chargé de titres, de dorures, de broderies, de rubans.

En réprimant ainsi l'orgueil de son élève ; en lui faisant sentir sa propre faiblesse, et le besoin continuel qu'il a des hommes qui lui paraissaient les plus abjects, on fera naître en lui la sensibilité, disposition si précieuse dans la vie sociale ; il s'intéressera au sort du malheureux qu'il voit si nécessaire à son propre bien-être. On aura soin de cultiver en lui cette bienveillance humaine et tendre ; on remuera son cœur par des secousses fréquentes, par des tableaux touchans présentés à ses yeux et capables d'agir sur l'imagination ; on le conduira dans la cabane du pauvre, près du lit du malade ; on lui montrera les détails de la misère de l'homme utile qui, souvent entouré d'une famille désolée, manque de tout pour mettre le riche dans l'aisance ; on le fera méditer sur les infortunes sans nombre sous lesquelles gémissent tant de mortels ses semblables ; on lui fera contempler surtout ceux que les coups du sort ont précipités dans la misère ; on lui dira que leurs malheurs sont les effets du hasard, dont les caprices en font des victimes innocentes, tandis que ces mêmes caprices placent les grands et les riches dans l'abondance et les honneurs. Ainsi l'élève ne s'enorgueillira point de cette aveugle préférence ; il éprouvera le sentiment de la pitié ; il partagera les peines des infortunés, elles passeront en lui-même : il se félicitera de se voir en état de les soulager ; il

goûtera le doux plaisir de la bienfaisance ; il verra couler les larmes de la gratitude ; il se félicitera de les avoir méritées ; enfin il reconnaîtra que le véritable avantage qu'un homme puisse avoir sur les autres consiste uniquement dans le pouvoir de les rendre heureux.

C'est ainsi que la vertu s'apprend ; voilà comment l'éducation peut donner un cœur sensible : elle peut ainsi jeter dans les esprits des semences salutaires, les nourrir, les faire éclore, et former des citoyens honnêtes, modestes, compatissans. C'est par des leçons de cette espèce que l'on devrait façonner l'enfance et la jeunesse de ces hommes faits pour occuper un rang distingué dans le monde. Quelle que fût la position où la fortune dût les placer, ils n'oublieraient pas qu'ils sont hommes et qu'ils ont besoin des hommes pour leur propre félicité. Mais, faute d'avoir appris à connaître les infortunes de leurs semblables, et d'avoir éprouvé le plaisir de les faire cesser, les hommes à la prospérité desquels rien ne devrait manquer sont communément gonflés d'un orgueil insociable; pleins d'estime pour eux-mêmes, à peine laissent-ils tomber leurs regards dédaigneux sur des êtres qu'ils supposent inutiles pour eux-mêmes et d'une espèce inférieure. Ils n'ont point appris à aimer, à s'attendrir sur les misères, à sentir les charmes de la bienfaisance. L'on ne voit partout que des riches et des grands orgueilleux, injustes, insensibles, inhumains, qui, dépourvus de tout sentiment d'affection, ne peuvent transmettre à leur postérité que l'indifférence, l'apathie, la vanité, qui les endurcissent contre les malheureux.

S'il est peu de parens qui sentent l'importance d'une bonne éducation, il en est encore bien moins qui soient capables de la donner eux-mêmes, ou d'y veiller attentivement. Un père est trop occupé de ses affaires, et souvent de ses plaisirs, pour penser à former le cœur de son fils. Une mère dissipée ne songe qu'à sa parure, à ses amusemens, et quelquefois à ses galanteries; elle croirait s'avilir si elle songeait à ses enfans (1). Par là les enfans des grands et des riches sont communément abandonnés à des domestiques qui ne leur apprennent rien de bon: c'est surtout dans leur commerce que les enfans se plaisent; dans l'antichambre ou la cuisine ils jouent un rôle qui flatte leur vanité naissante; ils n'y sont point contrariés; ils y exercent librement une sorte d'empire sur des êtres subordonnés; il n'est rien qu'ils apprennent plus promptement que les prérogatives que la naissance et l'opulence donnent à ceux qui les posséderont un jour; les premières leçons qu'ils reçoivent sont des leçons de hauteur, d'impertinence, de vice, que rien ne pourra par la suite effacer.

En sortant des mains des valets et des gouvernantes, l'enfant d'un homme riche est mis dans celles d'un instituteur, qui souvent n'a lui-même aucune des qualités nécessaires pour former le cœur et l'esprit de son élève; quand même un heureux hasard l'aurait pourvu des talens les plus rares, il ne pourrait les employer utilement pour corriger un

(1) « Qui ne voit, dit Montaigne, qu'en un état tout dépend de son éducation et nourriture? et cependant, sans aucune discrétion, on le laisse à la merci de parens, tant fols et méchans qu'ils soient. » Voyez *Essais*, liv. 2, chap. 31, vers le commencement.

disciple indocile et déjà perverti de longue main. La douceur est déplacée avec un enfant hautain; la rigueur le révolte et déplaît souvent à ses parens, assez vains pour exiger que l'on respecte leur sang jusque dans les sottises de leurs enfans. Ainsi l'instituteur contredit est bientôt découragé; il devient indifférent, et finit par ne s'embarrasser nullement des progrès de son élève, qu'il abandonne à son mauvais sort. Voilà comment l'éducation particulière forme si peu de sujets remarquables.

D'ailleurs comment les grands et les riches trouveraient-ils des instituteurs éclairés et vertueux, tandis que le mérite n'est point senti par eux, ou devient même souvent l'objet de leurs dédains? Le noble ne fait cas que de la naissance, le riche n'estime que l'opulence; ils ne peuvent concevoir qu'un savant pauvre puisse mériter les égards des personnes de leur sorte. Celui qu'ils ont chargé de l'instruction de leurs enfans n'est à leurs yeux qu'un mercenaire, un valet renforcé qu'ils ne distinguent souvent des autres que par des mépris humilians. Il n'y a qu'un père éclairé lui-même qui sente vraiment l'importance du dépôt qu'il confie aux soins d'un autre; il voit dans le gouverneur de son fils un ami respectable qui veut bien se charger de contribuer avec zèle à son bonheur et à celui de sa postérité. L'insensé qui méprise l'instituteur de son fils ne sait donc pas que c'est de lui que dépend le bien-être et l'honneur de sa famille? *Vous donnez votre fils à élever à un esclave*, disait un philosophe à un père opulent et avare, *eh bien! au lieu d'un esclave, vous en aurez deux.*

Pour rendre l'éducation utile, il faut que celui qui s'en charge se respecte lui-même et soit respecté des autres : un enfant qui s'aperçoit que ses parens ont peu d'égards pour son maître ne tarde pas à le mépriser ; d'ailleurs il le hait comme un censeur continuel ou comme son ennemi. Les bons instituteurs sont rares parce que rien n'est plus rare que des parens qui sachent démêler le mérite obscur, l'apprécier équitablement, lui montrer les sentimens qui lui sont dus : cette équité reconnaissante suppose des réflexions et des vues qui ne se trouvent guère dans les êtres superbes et dissipés entre les mains desquels la fortune va communément se placer.

Chez les Grecs et les Romains la science était considérée; les souverains, les généraux d'armée, les hommes d'état, la cultivaient eux-mêmes, et montraient une profonde vénération à ceux qui se livraient aux soins de former la jeunesse : mais, par une suite des préjugés barbares qui subsistent encore chez la plupart des nations modernes, la noblesse dédaigne de s'instruire ; elle se glorifie de son ignorance qui ne l'empêchera nullement de parvenir aux honneurs militaires qu'elle ambitionne. L'exercice du cheval, l'escrime, la danse, une démarche assurée, un maintien libre et gracieux, une politesse verbale et souvent peu sincère, un jargon propre à plaire aux femmes, voilà les perfections que l'éducation des grands se propose de leur donner. La culture de l'esprit et la science des mœurs n'entre pour rien dans les calculs de la noblesse; le métier de la guerre dispense d'avoir des lumières et des vertus; les grands suppléent au défaut de connaissances et d'étude par

des vices, des amusemens, des dépenses qui communément ne tardent pas à déranger leur fortune. Quant à cette noblesse engourdie qui végète dans le fond de ses terres, elle ne s'occupe que de la chasse ou du jeu, et n'a pour toute étude que la connaissance futile de sa généalogie et de celle de ses voisins.

Le riche qui par ses travaux pénibles, ou par ses injustices et ses bassesses, est parvenu à s'enrichir, s'embarrasse fort peu que son fils ait des connaissances et des vertus; il regarde l'étude comme un temps perdu, les mœurs comme inutiles, et la probité sévère comme un obstacle à la fortune. L'éducation qu'il trouve la plus intéressante pour son fils est celle qui apprend la bassesse, la souplesse, l'art de plaire aux grands pour acquérir le droit de dépouiller le pauvre.

Il est peu de parens et d'instituteurs qui soient doués des qualités requises pour élever la jeunesse: ceux qui se chargent de ce soin important, indépendamment de la science et de l'esprit, devraient connaître l'homme, étudier le caractère, les facultés, les penchans des élèves qu'ils ont dessein de former. L'expérience nous prouve que tous les enfans n'ont pas les mêmes dispositions naturelles, et ne sont pas toujours propres à répondre aux vues qu'on a sur eux. A quoi bon tourmenter et punir un enfant à qui la nature a souvent refusé l'activité, la pénétration, la mémoire, et presque toujours le pouvoir de prêter une attention suivie aux objets qu'on lui présente? La violence, la rigueur, des châtimens réitérés, sont-ils des moyens propres à exciter l'amour

de l'étude dans des âmes que l'on afflige et qu'on dégrade ? La douceur, la patience, la persuasion, l'indulgence, la bonne humeur, sont des moyens bien plus sûrs de gagner la jeunesse que la colère et la dureté.

Bien des pères, instruits eux-mêmes, et remplis d'enthousiasme pour la science, voudraient faire de leurs enfans des prodiges : mais ne savent-ils pas que l'éducation ne fait des prodiges que lorsque la nature lui fournit des matériaux nécessaires pour les exécuter ? Les enfans précoces ou prodigieux finissent le plus souvent par devenir des hommes très-médiocres ; il ne faut pas s'en étonner : pour s'exercer avec succès, il faut que les organes aient pris de la consistance et de la vigueur ; exiger qu'un enfant montre une application suivie, c'est vouloir qu'il soit plus fort que son âge ne le comporte. Les disciples que l'on veut faire trop promptement avancer dans la carrière des sciences, ou se rebutent, ou sont bientôt épuisés par les efforts qu'on leur demande : ceux dont on prétend faire des prodiges n'ont d'ordinaire que beaucoup de mémoire, et très-peu de jugement ; ce sont des machines frêles dont on a trop tendu les ressorts : quant à ceux qui réfléchissent avant d'être parvenus à la maturité, ils sont communément d'une santé délicate, qui les fait périr de très-bonne heure. *Ne serre point*, dit Phocylide, *trop fortement la main d'un tendre enfant* (1).

Que les pères sensés ou les instituteurs de la jeunesse, par une sotte vanité, ne s'obstinent donc pas

(1) Voyez *Phocylidis carm.*

à forcer la nature ; qu'ils la consultent et la secondent, sans jamais la traverser. Dans l'âge tendre, l'esprit, affamé de sensations, a besoin de voltiger; il ne peut ni se fixer, ni mettre de la suite dans ses travaux. Plus l'imagination est active, moins elle souffre la contrainte au lieu de l'amortir ; il est bon de profiter de cette curiosité remuante qui, quand on la dirige sagement, est une disposition très-favorable. Il est donc important de ne point occuper la jeunesse trop long-temps des mêmes objets ; en variant les études on en fait un amusement, et les maîtres sont à portée de démêler les penchans qui s'annoncent dans leurs élèves ; ils se garderont bien de les contrarier.

Un des plus grands défauts de l'éducation ordinaire c'est d'être despotique, avilissante, capable d'étouffer les plus puissans ressorts de l'âme. Les parens et les maîtres ne parlent à leurs disciples que comme à des esclaves ; ils ne s'adressent qu'à leur crédulité ; ils jugent au-dessous de leur dignité de raisonner avec eux, de leur exposer les motifs de leurs préceptes, de leur faire reconnaître l'équité de leurs demandes, et l'intérêt que le disciple doit trouver à s'y rendre. Cette éducation servile ne peut faire que des automates dépourvus de raison, étrangers à tous principes, toujours incertains et flottans, incapables de juger par eux-mêmes, guidés pendant le reste de leur vie par les lisières de l'habitude et de l'autorité. Ou bien cette éducation peu raisonnée rencontre, dans les têtes actives, des rebelles en garde contre des leçons qu'ils croient n'avoir pour base que les caprices des tyrans qu'ils détestent.

C'est en compatissant à la faiblesse du jeune âge, c'est en se proportionnant à sa force, c'est en se rapetissant pour ainsi dire en sa faveur que consiste le grand art d'élever la jeunesse. Voilà comment le père ou l'instituteur, dépouillant la doctrine de ce qu'elle a de farouche, lui concilieront l'amitié de leurs élèves. Il faut raisonner avec son disciple, si l'on veut en faire un être raisonnable. Il faut ne jamais le tromper, si l'on veut mériter sa confiance et son respect; une éducation despotique ne peut former que des méchans ou des sots.

Des parens raisonnables iront-ils se désoler parce que leurs enfans n'ont pas les penchans, l'esprit et les goûts qu'ils ont eux-mêmes? Haïront-ils leurs descendans parce que le destin ne leur a donné ni les mêmes traits du visage, ni les mêmes facultés intellectuelles? Loin de tout père équitable ces sentimens dénaturés! s'il ne peut faire un savant de son fils, il peut du moins se promettre d'en faire un honnête homme. Les grands talens sont le partage d'un petit nombre de mortels; mais tout être susceptible de raison peut apprendre à chérir la vertu, à connaître ses avantages, à sentir la force des motifs qui doivent la faire pratiquer. Il n'est pas d'élève en qui, si l'on s'accommodait à son âge, on ne pût, dès sa plus tendre enfance, semer les germes de la sagesse. Il est plus important pour un père que son fils devienne un jour juste, reconnaissant, sensible à ses bienfaits, compatissant pour sa vieillesse, que de le voir devenir un homme de goût, un érudit, un géomètre, un jurisconsulte, un métaphysicien. Il importe plus à la société d'être peuplée de gens de

bien que de gens de lettres méchans, de savans sans probité, de poëtes adulateurs, de gens d'esprit sans mœurs. Il faut aux familles des cœurs honnêtes, il faut aux nations des citoyens vertueux.

Les riches et les grands éprouvent très-rarement le plaisir d'être père. Ce n'est qu'en donnant aux enfans une bonne éducation qu'on acquiert pleinement les droits de la paternité; l'éducation pose les fondemens de la félicité future et des parens, et des enfans, et des familles, et des sociétés. Pour bien des gens la qualité de père ne paraît les obliger à rien; pour d'autres elle n'est qu'un pénible fardeau, dont ils veulent se décharger à tout prix.

Il serait néanmoins plus prudent qu'un père ne perdît point ses enfans de vue : nul être n'est plus intéressé que lui à leur former le cœur de manière à les faire contribuer un jour à son propre bien-être. C'est sous les yeux de parens soigneux et tendres que les enfans contracteront cet attachement mêlé de crainte et de respect qui constitue la piété filiale. En éloignant d'eux leurs enfans pour les abandonner totalement à une autorité étrangère, les parens semblent renoncer à leurs droits les plus chers; ils deviennent, pour ainsi dire, des inconnus pour leur postérité. Qu'ils ne soient point étonnés s'ils ne retrouvent un jour dans des enfans ainsi abandonnés que des sujets rebelles, peu façonnés au joug qu'ils doivent porter sans cesse : durant leur exil de la maison paternelle, ils auront appris bien des choses qu'ils devraient ignorer; ils auront contracté des passions, des défauts, des habitudes que leurs parens voudront en vain combattre et déraciner; pour lors

ces enfans indociles ne verront dans les nouveaux maîtres, à l'autorité desquels ils ne sont pas accoutumés, que des usurpateurs, des censeurs, des tyrans, des ennemis. Tels sont les fruits que recueillent communément tant de pères qui n'ont pas eu le soin de semer et de cultiver la vertu dans les cœurs de leurs enfans : ceux-ci causent à leurs parens des chagrins aussi longs que la vie, et qui souvent les conduisent au tombeau (1).

Si l'éducation domestique ou particulière est souvent défectueuse et négligée, l'éducation publique fut jusqu'ici très-peu capable de procurer des avantages plus réels à la société. Elle est communément confiée à des hommes qui n'ont ni les lumières ni les qualités nécessaires pour faire ni des époux vertueux, ni des pères de famille, ni des hommes d'état, ni même de bons citoyens. Dans presque toutes les nations l'éducation n'est qu'un despotisme exercé par des pédans sans expérience du monde, sur une jeunesse qu'ils tourmentent sans fruit : leur projet semblerait être de faire perdre tristement le temps à des enfans dont les parens cherchent à se débarrasser. Ces instituteurs font communément débuter leurs élèves par l'étude abstraite d'une grammaire inintelligible, qui les mène à la connaissance de quelques langues mortes, que très-peu d'entre eux, au sortir de leurs études, possèdent passablement. Mais la routine, qui jamais ne raisonne, est la loi qui

---

(1) Bien des pères négligens pourraient s'approprier la sentence d'un Arabe, qui dit : *Tout ce que tu plantes dans ton jardin te sera de quelque utilité ; mais si tu plantes un homme, il te déracinera peut-être un jour*. Voyez *Sentent. Arab.*

gouverne ces maîtres ; ce serait pour eux un crime d'oser s'en écarter.

Les lettres, la poésie, l'éloquence, les écrits sublimes des anciens sont sans doute très-capables de remplir agréablement les momens de ceux qui de bonne heure ont goûté les charmes de l'étude ; mais ces plaisirs sont stériles, s'ils ne sont accompagnés d'utilité. Qu'un homme ait appris à sentir toutes les beautés d'Homère, de Virgile et d'Horace, quel bien en résulte-t-il pour la société, s'il n'a point en même temps appris à être bon père, bon ami, bon citoyen ? L'esprit le plus orné est inutile aux autres, s'il ne s'est habitué à la vertu, toujours inséparable de l'amour du genre humain. Une éducation qui ne fait que des savans ne peut pas être comparée à celle qui ferait des gens de bien, beaucoup plus nécessaires à la vie sociale que des érudits dont souvent les recherches ne mènent à rien, ou des beaux esprits, quelquefois très-étrangers aux devoirs de la société.

C'est par le cœur que l'éducation devrait toujours commencer ; l'utilité de l'homme est le vrai but de toutes les connaissances humaines ; c'est vers elles, comme vers un centre commun, que les sciences, les lettres et les arts devraient se rapporter. Rien de plus facile dans notre siècle que de procurer à la jeunesse une éducation qui la mette à portée de s'orner l'esprit à l'aide des chefs - d'œuvre de la Grèce et de Rome, et de se former le goût ; mais rien de plus difficile que de lui donner des mœurs honnêtes.

Le défaut le plus grand de l'éducation publique, c'est d'être banale, ou de n'être adaptée ni aux

caractères, ni aux dispositions naturelles, ni aux penchans des enfans qui la reçoivent, ni aux professions diverses auxquelles les parens les destinent. Le noble et le roturier, l'enfant du militaire et du magistrat, les fils des grands et des pauvres, les disciples pénétrans et stupides reçoivent les mêmes leçons que des élèves destinés à faire des cénobites, des théologiens et des prêtres. Ce sont en effet ces derniers qui sont chargés en tout pays de former des citoyens; et partout ils ne les forment que pour les connaissances dont ils ont besoin eux-mêmes dans leur profession.

Ceux qui ont le mieux profité de l'éducation publique possèdent du grec et du latin, ont parcouru l'antiquité, tant sacrée que profane; ils ont la mémoire chargée de mots; mais ils n'ont rien appris de ce qu'il faudrait savoir pour remplir les devoirs de l'état qu'ils auront dans le monde.

Que dirons-nous de cette science abstraite et ténébreuse qui, usurpant impudemment le nom de la philosophie, termine ordinairement l'éducation publique? On dirait que, bien loin d'instruire la jeunesse, cette prétendue philosophie ne se propose que de jeter l'esprit humain dans des piéges dont il ne puisse se tirer; par son moyen tout devient problème, obscurité; l'art de raisonner, enveloppé de termes barbares, ne semble fait que pour dégoûter les bons esprits de la raison et de la recherche de la vérité. Cette vaine logique, hérissée de subtilités, sert d'introduction à une métaphysique escarpée, aérienne, dans laquelle l'imagination, perpétuellement égarée, cherche à sonder péniblement des profondeurs

impénétrables, complétement étrangères au bien-être de la société.

Cette éducation nationale, toujours guidée par la routine qui lui paraît sacrée, ne donne à ses élèves que de faibles notions de la nature. La physique, entre ses mains, ne suit que rarement la marche de la raison, qui ne peut reconnaître que l'expérience pour son guide, et qui, mûrie par le temps, est faite pour s'élever au-dessus des vaines hypothèses que le préjugé et l'ignorance prennent pour la science.

Nous ne parlerons point ici de cette morale stoïque, monastique, antisociale, que l'éducation montre aux hommes comme le chemin de la perfection. Pour peu qu'on l'examine, on reconnaîtra que cette morale farouche, qui ne convient qu'à des anachorètes, n'est nullement faite pour des citoyens, et que, si elle était praticable, elle finirait par dissoudre la société, par séparer les hommes et peupler les déserts. C'est pourtant de cette morale que l'éducation publique repaît communément ses élèves, qui l'admirent comme merveilleuse, sans avoir jamais la force de la mettre en pratique.

Que peut penser un bon esprit de cette scolastique révérée qui ne semble s'être emparée de la morale que pour la rendre problématique, obscure, impossible à saisir (1)?

---

(1) Nous rapporterons ici le jugement qu'a porté de cette morale un écrivain célèbre et non suspect, qui, parlant des siècles d'ignorance, dont les institutions subsistent néanmoins aujourd'hui, nous dit : « On traitait la morale dans les écoles comme le reste de la » théologie, par raisonnement plus que par autorité, et problématiquement, mettant tout en question jusqu'aux vérités les plus

On dirait en général qu'en livrant leurs enfans à l'éducation publique, les parens ne veulent que s'en débarrasser et leur faire employer bien ou mal les années les plus précieuses, les plus importantes de la vie.

On dirait encore que, conformément aux vues politiques que nous avons reprochées aux anciens prêtres d'Égypte et d'Assyrie, ceux qui président chez les modernes à l'éducation publique se proposent d'environner toutes les sciences de ténèbres et d'obstacles pour retarder la marche de l'esprit humain. Tout homme qui cherche à s'éclairer est continuellement arrêté par les nuages dont des sophistes ont artistement entouré la vérité; il trouve à combattre et l'autorité des philosophes anciens, communément guidés par un vain enthousiasme, et les pré-

» claires : d'où sont venues avec le temps tant de décisions de ca- » suistes, éloignées non-seulement de la pureté de l'Evangile, mais » de la droite raison. Car où ne va-t-on point en ces matières, » quand on se donne toute liberté de raisonner? Or ces casuistes se » sont plus appliqués à faire connaître les péchés qu'à en montrer » les remèdes. Ils se sont principalement occupés à décider ce qui » est péché mortel, et à distinguer à quelle vertu est contraire chaque » péché, si c'est la justice, la prudence ou la tempérance : ils se » sont étudiés à mettre, pour ainsi dire, les péchés au rabais, et » à justifier plusieurs actions que les anciens, moins subtils, mais » plus sincères, jugeaient très-criminelles. » D'où l'on voit que les subtilités vaines et les arguties puériles de la philosophie sont encore la base de la morale inintelligible que l'on enseigne à ceux mêmes qui sont destinés à l'instruction des peuples. Voyez Fleury, 6[e] *discours sur l'histoire ecclésiastique*, § IX. Dans une grande partie de l'Europe, l'éducation de la jeunesse fut pendant plus de deux siècles presque exclusivement confiée à des jésuites, décriés par des principes aussi contraires à la politique qu'aux bonnes mœurs, et qui ont fait tous leurs efforts pour empêcher les lumières de la science de pénétrer dans les écoles dont ils avaient la direction.

jugés des modernes égarés par un respect aveugle pour l'antiquité, qui rarement dans ses recherches consulta l'expérience ou la raison, auxquelles on persiste encore à préférer l'autorité.

Quiconque veut découvrir la vérité, que l'éducation publique ainsi que d'autres causes s'efforcent à dérober de ses regards, est obligé de voler de ses propres ailes et de renoncer à des guides qui ne feraient que l'égarer. La morale, si nécessaire aux hommes, évidemment fondée sur leur nature, dont les principes sont si clairs pour tous ceux qui daigneront la consulter, est encore pour bien des gens au fond du puits de Démocrite, et ne peut être connue que de ceux qui oseront y descendre.

Pour peu que l'on ait fait attention aux principes établis dans cet ouvrage, et aux devoirs généraux et particuliers destinés à régler la conduite des citoyens dans chaque état, on reconnaîtra sans peine qu'une bonne éducation n'est dans le vrai et ne peut être que la morale rendue familière à la jeunesse, ou dont les principes lui sont inculqués de bonne heure, afin que par la suite ils lui servent dans tout le cours de la vie.

Qu'est-ce qu'élever un jeune prince? C'est lui inspirer de bonne heure les idées, les dispositions, les désirs, les volontés, les passions qu'il doit avoir pour bien gouverner un jour le peuple, à la prospérité duquel son propre bien-être sera lié par des nœuds indissolubles : c'est lui montrer l'intérêt qu'il a d'être juste, afin d'être aimé, défendu, obéi de bon cœur par une nation nombreuse et florissante, dont le bonheur influera nécessairement sur son chef : c'est faire naître, dans celui qui doit un jour

commander à des hommes, les sentimens capables de mériter leur attachement inviolable : c'est accoutumer ce jeune prince à trembler en voyant dans l'histoire les malheurs des nations, et les trônes renversés, soit par les passions, soit par la négligence et la faiblesse de tant de souverains qui n'ont pas connu l'art de gouverner. D'où l'on voit que l'éducation d'un prince consiste à lui inculquer d'être juste, afin de jouir d'un pouvoir assuré; de travailler au bonheur de ses sujets, afin d'être heureux lui-même; de craindre de les opprimer ou d'abuser du pouvoir suprême, afin de ne point s'attirer des malheurs inévitables. L'équité, la fermeté, l'amour de l'ordre, la vigilance, le goût du travail, la passion de la vraie gloire, des sentimens profonds d'humanité, voilà les dispositions que l'on devrait faire éclore et cultiver dans les cœurs de ceux qui régleront les destinées des empires.

Elever un jeune homme destiné à occuper un jour de grandes places, c'est lui inspirer de bonne heure l'ambition de plaire à ses concitoyens, de mériter leur reconnaissance et leurs applaudissemens par le bien qu'on leur fera, par les talens qu'on leur montrera : c'est enflammer son imagination par l'idée de la gloire ou de l'estime de tout un peuple : c'est lui apprendre à seconder les vues sages du souverain dont il doit quelque jour partager l'autorité : c'est lui faire sentir que, pour être flatteuse et durable, cette autorité doit être bienfaisante, équitable, éclairée : c'est lui montrer dans l'histoire et dans des ouvrages utiles les ressources des hommes de génie pour contribuer à la félicité des peuples : c'est enfin

lui faire envisager avec frayeur les chutes si fréquentes de tant d'indignes favoris qui, par l'abus qu'ils ont fait du pouvoir, se sont vus précipités du faîte de la grandeur dans l'abîme de l'opprobre et de la misère, et dont les jours ont été quelquefois terminés par une mort infamante.

L'éducation du noble ou de celui que l'on destine au métier de la guerre doit se proposer de lui donner une force, une fermeté d'âme qui l'accoutume dès l'âge le plus tendre à contempler sans crainte les dangers et la mort. Pour exciter en lui ce courage généreux, il faut semer dans son jeune cœur le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie, le désir d'acquérir des droits à l'estime de ses concitoyens, la crainte de la perdre par une conduite abjecte et lâche. Cette éducation doit s'appliquer à combattre ou plutôt à prévenir le sot orgueil de la naissance, qui persuaderait aux nobles que leur sang est plus pur que celui des citoyens qu'ils doivent un jour défendre pour en être justement considérés : cette éducation doit tempérer un courage qui dégénérerait peut-être un jour en férocité, par des sentimens d'humanité qui doivent accompagner le guerrier même dans les combats. Tout devrait inspirer à l'homme vraiment noble une noble fierté, l'horreur de la servitude, le véritable amour de la patrie, la crainte de la voir tomber sous la tyrannie, qui réduirait le guerrier lui-même à l'état méprisable d'un esclave déshonoré. Enfin l'éducation militaire devrait fournir à ses élèves l'expérience et les connaissances nécessaires pour remplir avec honneur les fonctions de leur état et pour diminuer les périls auxquels une valeur non

dirigée est souvent exposée. L'étude de l'histoire, de la géographie, de la tactique, etc., est indispensable à tout militaire qui veut faire son métier d'une façon distinguée, et non comme un sauvage farouche, ou comme un automate qui ne sait que se faire imprudemment égorger. Quel amas prodigieux de connaissances ne faut-il pas pour former un ingénieur, un homme de mer, un général qui ne veut pas livrer inutilement ses soldats à la mort !

Celui que l'on destine à devenir un jour l'organe des lois, le protecteur du citoyen, le ministre de l'équité, doit se pénétrer de bonne heure d'un saint respect pour la justice et pour la fonction auguste qu'il remplira dans la société ; il apprendra qu'il doit placer son honneur et sa gloire dans ses lumières et son intégrité ; il étudiera les lois, et surtout il méditera les règles constantes et sûres de l'équité naturelle ou de la vraie morale, qui guideront ses pas dans le dédale tortueux de la jurisprudence ténébreuse, dont on a souvent tant de peine à se dégager.

Le jeune homme qui doit jouir d'une grande fortune doit être remué fortement dans son enfance par des sentimens de bienfaisance, d'humanité, de pitié pour tous ceux que le sort n'a pas autant favorisés que lui : il doit apprendre de bonne heure que les richesses ne donnent des avantages réels à ceux qui les possèdent que par les moyens qu'elles leur fournissent de se rendre eux-mêmes heureux par le bonheur qu'ils répandent sur d'autres. L'éducation des enfans destinés à l'opulence devrait les prémunir contre les vices et

les vanités, qui ne sont propres qu'à les tourmenter, et à les conduire sans vrais plaisirs à la ruine : elle devrait encore leur orner l'esprit, afin d'échapper aux ennuis que produisent constamment la satiété et l'oisiveté.

L'éducation de celui qui se destine au sacerdoce consiste à lui inspirer les sentimens et à lui fournir les lumières convenables à son état. Les ministres de la religion, se trouvant, comme on a vu, presque partout en possession d'élever la jeunesse, devraient surtout s'occuper du soin d'étudier et de simplifier la morale, se la rendre familière, afin d'en semer les premiers germes dans les cœurs de leurs disciples, et pour la prêcher avec fruit aux nations dont l'instruction leur est confiée. Réservant pour ses membres des spéculations trop abstraites, des controverses obscures, des discussions épineuses, peu faites pour le commun des mortels, le clergé ne devrait annoncer aux peuples que des vérités relatives aux mœurs et vraiment nécessaires au bonheur de la vie. C'est de leurs méditations que les hommes sont en droit d'attendre un *catéchisme moral et social*, dont on pourrait espérer des fruits que ne produiront jamais des notions inaccessibles à la raison. Quelle reconnaissance le genre humain entier n'aurait-il pas pour des prêtres citoyens, qui emploîraient leurs études et leur temps à rendre la morale assez claire pour être également entendue et des grands et des petits, et des souverains et des sujets!

Quand on se propose de former des savans et des gens de lettres, on devrait profiter des dis-

positions naturelles de la jeunesse, pour tourner les esprits vers des objets vraiment avantageux pour la vie sociale. Si l'on consultait sagement les penchans des disciples, si l'on cultivait les talens auxquels on les verrait portés, les nations ne manqueraient pas de philosophes, de géomètres, de physiciens, d'astronomes, de chimistes, de botanistes et de médecins, qui, par des routes diverses, contribueraient aux progrès des connaissances utiles au genre humain. Une éducation plus morale et plus sociale détournerait l'imagination bouillante des jeunes gens de ces pénibles futilités auxquelles on les voit trop souvent se livrer. La poésie perdrait-elle donc ses charmes, si, laissant là ses fables et ses fictions surannées, elle s'occupait à nous montrer une nature plus vraie; si, au lieu de nous corrompre par les peintures du vice, elle nous rendait enfin les vertus plus aimables? L'éloquence en deviendrait-elle moins forte ou moins animée, si on ne l'employait qu'à porter dans les esprits des vérités intéressantes, et dans les cœurs des sentimens honnêtes? Démosthène et Cicéron sont-ils jamais plus grands que lorsqu'ils parlent à leurs concitoyens des objets vraiment dignes de les occuper (1)? Que la jeunesse étudie donc ces modèles; qu'elle puise dans les écrits immortels de l'antiquité l'amour de la patrie, de la liberté, de la

(1) Plutarque, dans la vie de Cicéron, en fait un grand éloge en disant : « C'est de tous les orateurs celui qui a le mieux montré » aux Romains quel charme et quel puissant attrait l'éloquence » ajoute à ce qui est beau et honnête, et combien ce qui est juste » est invincible quand il est bien dit. »

vertu, et non l'art futile d'orner des bagatelles, de prêter au vice des charmes, et d'inventer des fictions. Les nations, suffisamment amusées par les jouets de leur enfance, demandent enfin à être instruites, éclairées. La vérité n'est-elle pas assez riche pour fournir un champ vaste aux recherches de l'esprit? l'homme social et la nature ne sont-ils pas un fonds que l'on ne peut jamais épuiser?

Tout prouve donc que la morale devrait être la pierre angulaire de l'éducation sociale; elle doit se proposer de ramener tous les états de la vie à la raison, à l'utilité générale, à la vertu. Elle fera sentir à celui qui doit jouir de la grandeur, de l'opulence, de l'autorité, que ces avantages sont perdus pour ceux qui ne savent les employer au bonheur de la société. Cette éducation consolera le pauvre, et lui montrera dans mille travaux divers, dans l'industrie, dans la probité, des moyens sûrs de se soustraire à la misère et au crime, et de se procurer, soit une subsistance honnête, soit une aisance honorable.

Au lieu de remplir les enfans des grands d'une sotte vanité; au lieu d'entêter le fils du noble de sa vaine généalogie et du mérite très-douteux de ses pères; au lieu de repaître le magistrat futur des vaines prétentions de sa place; au lieu de gonfler le prêtre de l'orgueil de son ministère, une éducation vraiment sociale doit inspirer à tous une modestie, une justice, une humanité, en un mot, les vertus sans lesquelles nulle société ne peut être unie et fortunée.

Rien ne rend les hommes moins sociables que

leur vanité. Sans déplacer les rangs divers, une éducation nationale devrait donc combattre sans relâche les vanités, et détruire ces indignes préjugés qui rendent si souvent les hommes les plus élevés orgueilleux, injustes, haïssables pour leurs concitoyens : cette éducation devrait inculquer dès la jeunesse, non pas que tous les hommes sont égaux, mais que tous les hommes doivent être justes et bienfaisans ; elle ne doit pas enseigner que le fils d'un grand seigneur devrait se placer sur la même ligne que le fils d'un artisan, mais que le premier doit tendre une main secourable à l'indigent, et ne peut avoir jamais le droit de maltraiter ou de mépriser celui qu'il voit dans la misère. Les hommes ne sont égaux que par l'obligation d'être bons, utiles à leurs semblables, unis les uns aux autres, qui leur est à tous également imposée.

La vraie morale ne confond pas tous les ordres d'un état, elle prescrit aux citoyens de remplir fidèlement les devoirs attachés à leur sphère ; elle enjoint à tous d'être équitables, de s'unir d'intérêts, de se prêter des secours mutuels, de s'aimer comme des proches, dont les uns sont favorisés, et les autres disgraciés par l'aveugle fortune ; elle leur défend de se haïr ou de se mépriser, parce que la haine et le mépris anéantissent l'harmonie sociale. Toute société est un concert, dont le charme dépend de l'accord des parties qui le composent. L'instruction la plus importante pour les hommes, considérés soit comme individus, soit comme en masse ou en corps, serait de leur faire sentir que, séparés d'intérêts, ils ne peuvent point

travailler efficacement à l'ouvrage de leur félicité durable, qui ne peut être l'effet que des travaux réunis de tous les membres et de tous les corps de la société. Dans toute nation la justice impose à tous les hommes une chaîne de devoirs, qui lie ensemble le souverain et le dernier des sujets, et à laquelle personne ne peut se soustraire sans danger.

Ainsi l'éducation publique devrait jeter les fondemens de l'harmonie sociale, aussi nécessaire au bonheur de la vie privée qu'à celui de la vie publique. Les instituteurs de la jeunesse ne devraient donc pas négliger, comme ils font, d'enseigner à leurs élèves les devoirs auxquels les engageront quelque jour la société conjugale, l'état d'un père et d'une mère de famille, les liaisons du sang qui subsistent entre des proches, les nœuds faits pour unir des amis, enfin les devoirs de maîtres et de serviteurs, objets qui vont nous occuper dans le reste de cet ouvrage.

C'est ainsi que l'éducation pourrait remplir peu à peu l'esprit des citoyens de connaissances bien plus utiles, sans doute, que celles que l'on puise dans des études souvent stériles et pour le cœur et pour l'esprit. A quoi bon avoir appris tous les faits de l'histoire ancienne ou moderne, si l'on ne sait en tirer des instructions utiles pour la race présente? Quel fruit a-t-on recueilli de la lecture des philosophes et des sages de l'antiquité, si l'on n'applique leurs maximes et leurs leçons à sa propre conduite? Enfin à quoi peuvent servir les talens de l'esprit, s'ils ne contribuent ni à notre propre félicité, ni à celle des

autres? L'éducation publique chez les nations les plus éclairées fait assez de savans, de gens de lettres, de poëtes légers, d'hommes amusans; mais elle fait très-peu de bons citoyens; elle ne forme des hommes ni pour la patrie ni pour les familles, ni même des individus assez sages pour se conserver.

Si l'éducation publique laisse parmi nous la jeunesse dans une ignorance complète de ce qu'elle devrait savoir, elle ne la garantit pas de la connaissance des vices qu'elle devrait à jamais ignorer. Les colléges, ces sanctuaires destinés à conserver l'innocence et la pureté du jeune âge, servent communément à lui faire contracter des habitudes funestes et capables d'influer sur le bien-être de la vie : un sujet corrompu suffit quelquefois pour corrompre la masse entière de ses camarades. Rien de plus commun que de voir une jeunesse énervée déjà par la débauche, et confirmée dans le vice, même dans les asiles faits pour la mettre à l'abri de ces dangers.

Sans une réforme totale, que les gouvernemens seuls sont en état d'opérer, la jeunesse, dans les pays même les plus policés, sera long-temps privée d'une éducation conforme aux vrais intérêts de la société. Les pères de famille qui voudront conserver les mœurs de leurs enfans, les former à la sagesse, à la vraie science, à la probité, seront réduits à les soigner eux-mêmes, s'ils en sont capables, ou du moins à chercher des instituteurs dignes de leur confiance, de leur attachement et de leur reconnaissance.

Ceux-ci, pour répondre à leurs vues, se garderont bien de prendre avec les enfans qu'ils veulent attirer

à la science et à la vertu le ton impérieux de la pédanterie. Ils sauront que la tyrannie ne fait que des esclaves, que les châtimens arbitraires ne servent qu'à révolter, qu'il ne faut pas rendre les devoirs rebutans quand on veut les faire aimer. Ils verront que les fautes avouées méritent de l'indulgence, afin d'encourager la candeur et la franchise. Ils reconnaîtront que la raison, bien présentée, se fait entendre dès l'âge le plus tendre, et qu'elle est plus propre à convaincre que des ordres non motivés qui ne font des enfans que de pures machines. « Un homme » bien né, dit Cicéron, n'obéit qu'à ceux qui lui » donnent des préceptes utiles, qui l'instruisent de » ce qu'il doit apprendre, qui lui commandent en » vertu d'une autorité dont il reconnaît l'utilité pour » lui-même. »

Les bons instituteurs trouveront que l'enfance est sensible à l'estime et à la honte, et que ces mobiles peuvent être employés avec succès dans l'âge même le plus tendre. Ils s'apercevront facilement qu'une application trop longue et trop suivie est contraire à la santé, et ne sert qu'à rendre le travail odieux. Enfin tout les invitera à tempérer l'autorité. Est-il rien de plus lâche que cette pédanterie si commune, qui s'enorgueillit d'un pouvoir exercé sur un enfant, dans un âge surtout dont les fautes méritent plus de pitié que de colère? Les châtimens redoublés ne sont propres qu'à faire des âmes basses, des menteurs dépourvus des sentimens de l'honneur; ils perdent tout leur effet quand ils deviennent habituels; ils ne doivent être rigoureux que lorsqu'il s'agit d'étouffer

dans leurs germes des qualités qui annonceraient un mauvais cœur. La malice noire, la hauteur, le mensonge, l'injustice, l'ingratitude, la cruauté, doivent être soigneusement réprimés; les fautes qui ne sont dues qu'à l'étourderie, à la légèreté, doivent être facilement pardonnées.

Telles sont les routes que la raison propose aux instituteurs de la jeunesse : telle est en général la conduite qu'ils doivent tenir pour rendre leurs instructions efficaces : des maîtres de cette trempe sont faits pour être honorés, chéris, dignement récompensés; ils acquerront des droits assurés sur la reconnaissance éternelle des parens équitables, et sur celle des enfans; ceux-ci sentiront tôt ou tard ce qu'ils doivent à des hommes qui, sans se rebuter de leurs fautes, de leur indocilité, de leurs folies, de leur paresse, sont parvenus à force de soins et de travaux à les rendre des citoyens estimables et à leur faire aimer l'étude, dans laquelle ils trouveront pendant le reste de leur vie des ressources assurées contre l'ennui qui tourmente tous les hommes désœuvrés. Ils reconnaîtront qu'une bonne éducation est le plus grand des bienfaits, et que les soins de ceux de qui on l'a reçue ne peuvent être payés d'assez de reconnaissance.

Si l'éducation des hommes est souvent négligée, soit par des parens imprudens, soit par des gouvernemens peu sages, celle du sexe destiné à faire des épouses et des mères semble avoir été parfaitement oubliée dans presque toutes les nations. La danse, la musique, l'aiguille, voilà pour l'ordinaire toute la science que l'on enseigne à de jeunes personnes qui

gouverneront un jour des familles (1). Voilà les perfections et les talens que l'on demande à un sexe duquel dépend le bonheur du nôtre. Une mère se croit attentive parce qu'elle tourmente impitoyablement sa fille pour des minuties qu'elle devrait mépriser elle-même et lui apprendre à dédaigner. Ces bagatelles paraissent pourtant si graves aux yeux de la plupart des mères, qu'elles deviennent chaque jour pour elles une source intarissable d'humeur et de colère, et pour leurs filles une source de chagrins et de pleurs. Au lieu de former leurs cœurs à la vertu, au lieu de leur faire connaître les devoirs qu'elles auront à remplir un jour, au lieu d'orner l'esprit qu'elles ont reçu de la nature par des connaissances capables de les soustraire à l'ennui auquel, plus que les hommes encore, elles seront exposées dans le cours de la vie; l'éducation qu'elles reçoivent ne semble avoir pour but que de leur rétrécir la tête, de leur inspirer, dans les bras même de leurs nourrices, le goût de la parure et de la vanité, de leur faire attacher la plus grande importance à des misères, de ne les occuper que des grâces du corps, de leur faire entièrement négliger les ornemens intérieurs de l'esprit (2). On dirait que

(1) On ne peut se dispenser de rapporter ici la façon dont un moraliste moderne fait sentir le ridicule de l'éducation des filles. « Tenez-vous droite ; vous vous penchez d'un côté ; vous marchez » comme un Z. Votre bouche fait peur : ne touchez point à votre » visage ; levez donc votre tête ; où sont vos mains ? Tournez les » pieds en dehors ; effacez vos épaules, etc. Voilà pendant douze » ou quinze ans la morale du matin ; le soir on la répète. Aussi le » premier en date pour une éducation si distinguée est le maître à » danser. » CHAMPION.

(2) Il est évident que les femmes, que tout entretient dans une sorte d'enfance, ne sont pas la cause qui contribue le moins aux

cette éducation se propose d'en faire des idoles destinées à se repaître d'encens et à vivre dans une ignorance totale de ce qu'elles doivent à la patrie. Ainsi que les princes, les femmes sont gâtées et méconnaissent les devoirs de la vie sociale : la manière dont elles sont communément élevées ferait croire que l'on craint d'en faire des êtres raisonnables. On ne les occupe que d'ajustemens et de modes ; on ne leur parle que d'amusemens, de spectacles, de bals, d'assemblées ; on leur donne des leçons de coquetterie ; on les dispose d'avance à l'empire qu'elles doivent exercer un jour ; on leur suggère les moyens d'irriter les passions pour lesquelles on devrait leur inspirer de l'horreur.

Il ne faut pas s'étonner si des femmes nourries dans ces principes n'ont souvent aucune des qualités nécessaires pour contribuer au bonheur des autres, ou pour se rendre elles-mêmes solidement heureuses. Il ne faut pas être surpris de les voir si souvent tomber dans les piéges que leur tend la galanterie, et de les trouver incapables de fixer par les qualités de l'âme les adorateurs que leurs charmes ont séduits pour quelques instans. Une fille à qui son éducation ne montre rien de plus important que l'art de la séduction ne tarde pas à mettre ces leçons en pratique dès qu'elle en a la liberté : de là les intrigues et les déréglemens qui, comme on l'a

---

progrès du luxe et de la vanité nationale. On dit que dans un pays très-livré au luxe, où un homme *comme il faut* ne pouvait se présenter dans les compagnies *du bon ton* sans avoir des dentelles, une femme ivre de son opulence se plaignit hautement de son mari pour lui avoir présenté un ami qui n'avait à sa chemise que des manchettes brodées.

remarqué, mettent à jamais la discorde et le trouble entre les époux : de là ce désœuvrement des femmes, dont la fatigue les pousse vers des amusemens ruineux ou des plaisirs coupables : de là ce vide dans l'esprit qui, lorsque leurs charmes se sont flétris, les rend inutiles, chagrines, incommodes dans la société, et les oblige de chercher, soit dans l'esprit de cabale, soit dans une sombre dévotion, des remèdes contre l'ennui dont elles sont dévorées.

Indépendamment des leçons et des exemples dangereux que peut donner une mère coquette et déréglée, il n'est pas de situation plus douloureuse que celle de sa fille ; surtout si la nature l'a douée de quelques charmes : elle ne tarde pas alors à déplaire à cette mère ; chagrine de voir ses charmes éclipsés par des appas naissans, celle-ci ne regarde sa fille que comme une rivale, une ennemie nuisible à ses propres prétentions ; en conséquence elle la force d'essuyer à tout moment une mauvaise humeur continue et les effets souvent barbares de la vanité furieuse. Malheureuse par la dureté de sa mère, elle n'a rien de plus pressé que de suivre la première voie qui peut la délivrer de la tyrannie maternelle ; elle ne s'y soustrait souvent que pour tomber sous la tyrannie maritale qui durera pendant toute sa vie.

L'éducation publique que l'on donne aux jeunes filles n'est pas de nature à les garantir de ces inconvéniens. Pour se débarrasser d'elles, lorsqu'elles les gênent dans leurs plaisirs, des parens insensés les remettent entre les mains de quelques recluses, qui, totalement séparées du monde, n'en ont aucune idée. Des personnes vouées au célibat sont-elles donc faites

pour instruire une fille dans les devoirs de la vie conjugale? Des femmes dépourvues d'expérience pourront-elles les prémunir contre des séductions et des dangers qu'elles-mêmes ne doivent point connaître? Si elles leur donnent quelques leçons de morale, elles sont communément défigurées par des rêveries superstitieuses, et font pour l'ordinaire consister la vertu dans des pratiques minutieuses totalement étrangères aux intérêts de la société. Une pareille éducation ne sert qu'à remplir l'esprit de vains scrupules, de terreurs paniques, de petitesses capables d'inquiéter pendant toute la vie, sans mettre un frein réel aux passions que le monde fait éclore.

Élevée de cette manière, une fille sans expérience, sans talens, sans idées, est tout à coup tirée de sa prison pour passer dans les bras d'un inconnu, dont elle doit faire le bonheur ainsi que de la postérité à laquelle elle va donner le jour. Mais, dépourvue de principes, elle ne connaît aucun devoir; elle erre à l'aventure; et si elle ne trouve pas dans son mari, par un heureux hasard, des sentimens et des lumières propres à la guider, elle est bientôt entraînée dans tous les piéges et les travers dont une société corrompue est remplie.

C'est visiblement à l'éducation funeste que l'on donne aux femmes que l'on doit attribuer leurs faiblesses, leurs imprudences, leur frivolité, les désordres qu'elles produisent si souvent dans le monde, enfin les chagrins et les ennuis qui finissent par les punir un jour de leurs folies. Rien de plus triste que le sort d'une femme qui, survivant à ses attraits, dans l'abandon où le monde la laisse, ne

trouve en elle-même qu'un vide affreux pour remplacer les adorations, les amusemens bruyans et les plaisirs continuels dont elle s'était fait une habitude. C'est pourtant à ce sort si cruel que l'éducation semble les condamner. Des parens ignorans et sans vues négligent d'instruire ces êtres si sensibles, de les fortifier contre les dangers de leur propre cœur, de leur inspirer le courage de la vertu : on dirait qu'ils craignent que les ornemens de l'esprit et du cœur ne fassent tort aux agrémens du corps. Ne voit-on pas qu'un esprit cultivé prête à la beauté plus d'empire, et que la vertu rendra cette beauté plus estimable, et la remplacera lorsqu'elle n'existera plus ? Comme des fleurs passagères, les femmes ne se croient faites que pour plaire quelques instans. Ne devraient-elles pas se proposer de perpétuer les hommages qu'on leur rend? Combien la beauté a-t-elle de charmes, quand elle est accompagnée de pudeur, de talens, de raison, de vertus! Une femme belle et vertueuse est le spectacle le plus enchanteur que la nature puisse offrir à nos regards.

Que ce sexe charmant, fait pour répandre tant d'agrémens et de douceur dans la vie, ne craigne donc point de cultiver son esprit : des connaissances utiles ne nuiront point à ses grâces. Qu'il songe surtout à cultiver un cœur que la nature a rendu susceptible des vertus les plus sociables. Par là les femmes plairont toujours; elles exerceront un empire plus flatteur que ce pouvoir éphémère qui n'est dû qu'à des appas sujets à se flétrir ; elles fixeront des sentimens qu'elles auront pu légitimement exciter ; elles s'attireront des hommages plus sincères, plus con-

stans, plus désirables que ceux que leur prodiguent des trompeurs qui ne veulent qu'abuser de leur faiblesse et de leur crédulité; elles seront honorées et recherchées pendant toute leur vie; jusque dans la vieillesse et dans la solitude elles retrouveront en elles-mêmes les connaissances dont elles se seront ornées; elles jouiront et de l'estime publique et d'une sérénité préférable au tumulte des plaisirs et à ces vains amusemens qui ne font d'ordinaire qu'une diversion momentanée à des ennuis continuels.

L'on ne peut aucunement douter que la conduite des femmes n'influe de la façon la plus marquée sur les mœurs des hommes. Ainsi tout doit convaincre qu'une meilleure éducation donnée à la moitié la plus aimable du genre humain produirait un changement heureux dans l'autre. On dit avec raison que le commerce des femmes contribue à rendre les mœurs plus douces et plus sociables : mais chez des nations frivoles et corrompues, il est à craindre que ce qu'on qualifie de douceur dans les mœurs ne dégénère trop souvent en mollesse, en légèreté, en incurie, en oubli même de ses devoirs. Pour complaire à des femmes vaines et peu réfléchies, les hommes s'occupent de parures, d'équipages, de bagatelles; ils deviennent efféminés. La force d'âme, la fermeté, la vertu mâle, font place à l'indolence, au luxe, à la frivolité, à la galanterie. Dans les contrées où des femmes inconsidérées ont le droit de donner le ton et de régler les goûts, la société se remplit de soupirans oisifs, de complaisans, d'amusans; mais on n'y trouve guère d'hommes vertueux et raisonnables. L'éducation que l'on donne

aux femmes en fait des enfans gâtés, qu'il faut toujours amuser pour les tenir en belle humeur.

Nonobstant ces fâcheuses influences de la conduite des femmes sur les mœurs nationales, n'écoutons point les déclamations chagrines de quelques moralistes, soit anciens, soit modernes, qui voudraient faire croire que la raison, la solidité, le bon sens, ne sont point le partage de cette portion si précieuse de la société. Une éducation molle et complétement défectueuse est la vraie cause qui fait que tant de femmes possèdent dans des corps faibles des âmes plus faibles encore. Cette frivolité, cette espèce d'enfance continuée, l'inhabitude de réfléchir, les livrent sans défense à la flatterie, aux piéges du vice, aux vanités du luxe, à toutes les extravagances introduites, soit par la négligence des législateurs, soit par le faste et la corruption des cours que des êtres imprudens trouvent beau d'imiter.

Ce n'est pas la nature qui donne à tant de femmes cette mollesse, cette aversion du travail, cette faiblesse du corps, ces infirmités habituelles si communes parmi celles qui sont nées dans l'opulence et la grandeur; ces effets sont dus au défaut d'exercice, à une vie trop sensuelle, qui, dès l'âge le plus tendre, empêchent les corps de prendre la vigueur dont ils auraient besoin, et contribuent à augmenter leur débilité naturelle. La vie dissipée et les désordres que produit le luxe font que les femmes d'un certain ordre, plongées dans une langueur continuelle, n'ont ni la volonté ni le pouvoir d'allaiter leurs enfans elles-mêmes; elles sont forcées de violer le premier devoir que la nature impose aux mères. Cette

faiblesse n'est pourtant pas inhérente à tout le sexe ; les femmes du peuple nous prouvent qu'elles ont non-seulement la force de remplir les devoirs de mères, mais encore que l'habitude les rend capables de supporter les travaux les plus durs.

Quant à la force de l'esprit, les exemples des citoyennes de Lacédémone et de Rome suffisent pour nous convaincre que les femmes, dirigées par une éducation plus mâle et par une législation convenable, sont susceptibles de grandeur d'âme, de patriotisme, d'enthousiasme pour la gloire, de fermeté, de courage, en un mot, de passions généreuses, qui doivent faire rougir tant d'hommes amollis que l'on voit dans les contrées énervées par le luxe et le despotisme (1) : ces deux fléaux dégradent les âmes, et les détournent des objets vraiment utiles et nobles. Corrompue toujours elle-même, la tyrannie ne veut régner que sur des êtres sans activité, sans élévation, sans force et sans vertu.

C'est donc, on ne peut trop le répéter, d'un gouvernement attentif et bienfaisant que les nations peuvent attendre une éducation légale, plus favorable aux bonnes mœurs, plus conforme au bien de la société. Sans recourir à des impôts onéreux, les états policés trouveront des moyens abondans de procurer aux différentes classes des citoyens l'éducation qui leur convient, dans les amples revenus de tant de

(1) Cornélie, mère des Gracques, se contenta de montrer ses deux fils à une dame qui lui demandait à voir ses bijoux et ses parures. Selon Plutarque les femmes de Sparte étaient très-affligées quand, après une défaite, elles voyaient arriver leurs fils ; au lieu que celles dont les fils avaient été tués en allaient rendre grâces aux dieux et s'en félicitaient. Voyez PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*.

maisons déjà destinées à cet usage, et qui remplissent si mal l'attente du public. En attachant de la considération et des récompenses à la profession utile de former la jeunesse, les peuples ne manqueront ni de savans ni de gens de bien qui seconderont les vues des souverains. Les connaissances en tout genre se simplifient, se facilitent, se perfectionnent de jour en jour : les principes de la morale, comme tout doit en convaincre, sont si clairs, qu'on peut les mettre à la portée du peuple même; il n'est si grossier que parce qu'on néglige de l'instruire, et qu'on l'oblige à végéter dans une ignorance imbécile et sauvage. Les enfans des gens du peuple sont presqu'en tout pays totalement abandonnés à leurs propres fantaisies; on les voit dans les carrefours et dans les rues contracter, dès la plus tendre jeunesse, des habitudes et des vices qui les conduiront un jour au gibet.

Quoique, comme on l'a dit plus haut, tous les hommes ne soient pas susceptibles de la même éducation, quoiqu'il soit presque impossible de modifier deux individus précisément de la même manière, cependant il est et possible et facile de modifier les hommes en masse, de porter les esprits vers certains objets, de donner un ton uniforme aux passions d'un peuple. Il n'est pas dans une nation deux hommes parfaitement semblables, soit pour le corps, soit pour les facultés de l'esprit (1). On trouve néanmoins une ressemblance générale dans les traits et

---

(1) *Mille hominum species, et rerum discolor usus :*
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

PERS. sat. 5, vers. 52, 53.

dans les idées du plus grand nombre des individus. Quoiqu'il n'y ait pas deux Français qui se ressemblent parfaitement, néanmoins le caractère général de la nation française est la gaîté, l'activité, la politesse, la sociabilité, l'étourderie, la vanité, l'amour du luxe. Quoique deux Espagnols ne soient pas les mêmes, nous trouvons que la masse de leur nation est grave, taciturne, superstitieuse, ennemie du travail. Le caractère et les mœurs des nations dépendent en premier lieu de la nature du climat, qui influe sur le corps; et ensuite du gouvernement, de l'éducation, des opinions, des usages, qui influent sur les esprits et décident des mœurs nationales : ces mœurs ne sont jamais que les habitudes contractées par le plus grand nombre des hommes dont les nations sont composées.

Sans avoir les lumières que l'éducation procure aux personnes d'un ordre plus relevé, le peuple serait pourtant susceptible de recevoir facilement la dose d'instruction et de morale nécessaire à sa conduite, ou pour diminuer du moins les vices dont il est communément infecté. Par une négligence déplorable de presque tous les gouvernemens, l'enfance de l'homme du peuple, de l'artisan, du pauvre, est totalement abandonnée ; les premières années des indigens sont entièrement perdues. Des souverains plus vigilans parviendraient aisément à donner des mœurs plus raisonnables à ceux mêmes que le préjugé en fait croire le moins susceptibles. On nous dit que le gouvernement chinois est parvenu à rendre la politesse populaire; sans corriger les mœurs, il a corrigé les manières, tandis qu'avec aussi peu de peine il eût pu

rendre la vertu populaire. Des voyageurs nous apprennent que l'on voit dès l'âge le plus tendre la gravité s'établir sur le front des enfans arabes : on les trouve aussi posés dans l'enfance que les hommes faits sont ailleurs étourdis et pétulans pendant toute leur vie.

Indépendamment de la négligence du gouvernement, qui trop souvent ferme les yeux sur les mœurs du peuple, l'état d'avilissement où ce peuple est tenu, sa dépendance excessive, les oppressions et les dédains qu'il est forcé d'essuyer de la part de ses supérieurs contribuent encore à le corrompre. Tout homme qui se méprise lui-même ne craint plus le mépris des autres ; celui qui a perdu l'espoir d'être estimé s'abandonne au vice et ne rougit plus de rien. Voilà sans doute pourquoi l'on trouve tant de bassesse, tant de friponneries, tant de rapines, si peu de probité, de décence et de bonne foi dans les petits marchands, les artisans, les valets, en un mot, dans les dernières classes du peuple. Les personnes de cet ordre se permettent tout ce qui ne conduit pas directement au gibet.

En dégradant les hommes, on anéantit pour eux le sentiment de l'honneur, et ils perdent dès-lors toute idée de vertu. Le despotisme, qui ne fait que des esclaves oppresseurs et des esclaves opprimés, doit visiblement détruire l'honneur dans toutes les âmes. Le courtisan, avili par son maître, avilit à son tour ceux qui se trouvent placés au-dessous de lui ; ceux-ci finissent par se livrer à toutes sortes d'infamies. Il n'y a qu'une liberté légitime et honnête qui puisse faire naître le sentiment de l'honneur. Un

esclave n'aura jamais sincèrement une haute idée de lui-même; il sera fat, vain, impudent, impertinent, mais jamais il n'aura la fierté noble que la liberté et la sécurité peuvent seules donner.

Dans les nations où règne le luxe, tout contribue, comme on l'a souvent répété, à pervertir les mœurs du peuple : il lui faut des amusemens et des plaisirs analogues à ceux de ses supérieurs; il lui faut des spectacles, des tréteaux, des parades, des tavernes, des guinguettes, qui non-seulement lui font perdre son temps et son argent, mais encore qui lui font perdre ses mœurs, et le déterminent au crime. C'est dans le gouvernement une très-grande imprudence que d'accoutumer le peuple à des amusemens continuels; ceux qui s'imaginent par là le rendre plus tranquille, et détourner son attention de l'idée de sa misère, se trompent très-lourdement; ils ne font, en amusant des hommes indigens, que redoubler leurs infortunes, les inviter à la licence ainsi qu'à la révolte. Le peuple doit travailler; pour le rendre tranquille et bon, il faut l'instruire et le soulager.

Des écoles de mœurs, adaptées à la capacité des enfans les plus grossiers, mettraient une politique attentive au moins à portée d'essayer si l'on ne pourrait pas rendre les gens du peuple un peu meilleurs, un peu plus sociables qu'ils ne le sont communément. Des établissemens de cette espèce, convenablement encouragés, changeraient, peut-être en peu de temps, les mœurs d'un vaste empire. Mais les tentatives les plus faciles paraissent entourées de difficultés insurmontables à la paresse, ou déplaisent à la mauvaise volonté. Les souverains seront

toujours les maîtres des mœurs des peuples ; ils ont entre leurs mains tout ce qui peut remuer les volontés des hommes ; ils peuvent à leur gré les porter vers le vice ou la vertu. S'ils donnaient à la réforme de l'éducation publique la moitié des secours et des soins qu'ils donnent à l'appui d'une foule d'institutions inutiles, les peuples auraient bientôt l'instruction dont ils ont tant de besoin. Si les leçons de la morale étaient soutenues par des honneurs et des récompenses, les nations ne manqueraient pas d'hommes disposés à les instruire. Enfin si les bonnes mœurs conduisaient à des distinctions honorables et à la fortune, on ne peut pas douter qu'il ne se fît promptement une révolution désirable dans les mœurs des nations. Si des princes amis des arts les ont fait éclore en un instant dans leurs états, pourquoi douterait-on que des princes vertueux n'y fissent naître des vertus avec la même facilité ?

N'est-il pas bien étrange que dans de vastes royaumes il n'y ait aucune école propre à former des politiques, des négociateurs, des ministres, des hommes capables de soulager les souverains dans les soins divers de l'administration ? La faveur communément méritée par des bassesses et des intrigues, suffit-elle donc pour conférer les qualités que demandent les emplois importans desquels dépend le destin des empires ? Ne soyons donc pas surpris de voir le despotisme, perpétuellement dupe de ses propres folies, renverser les états, soit par sa maladresse, soit par l'incapacité des agens qu'il emploie.

Il ne faut pas non plus être étonné de voir la

ce et le crime régner sur des nations dont les gouvernemens sont tellement aveuglés qu'ils semblent ignorer qu'une bonne éducation, une saine morale, des bonnes lois appuyées par des récompenses et des châtimens empêcheraient les vices et les crimes d'éclore, et dispenseraient de recourir à tant de supplices cruels, et toujours inutiles tant qu'on ne portera pas le remède à la source du mal. *Occupe-toi*, dit Confucius, *du soin de prévenir les crimes, afin de t'épargner le soin de les punir.*

Pour peu qu'on réfléchisse, on sera forcé de reconnaître qu'il n'est, à proprement parler, qu'une seule science vraiment intéressante pour les habitans de ce monde, à laquelle toutes les connaissances humaines sont faites pour aboutir et contribuer; cette science, c'est la morale, qui embrasse toutes les actions et les devoirs de l'homme en société. Ce n'est donc, dans le vrai, que la morale appliquée ou adaptée aux différens états de la vie que l'éducation devrait enseigner à la jeunesse. Qu'est-ce en effet qu'élever un jeune homme? C'est lui communiquer de bonne heure les connaissances nécessaires à l'état qu'on veut lui faire embrasser; c'est l'habituer à tenir la conduite la plus propre à se faire estimer et chérir de ceux avec lesquels il aura des rapports; c'est lui indiquer les moyens d'être heureux en contribuant d'une façon quelconque à l'utilité, aux plaisirs, au contentement des autres. L'enfant, à qui sa nourrice enseigne à bégayer ses premières idées, peu à peu contracte l'habitude de converser avec les hommes, de leur communiquer des choses qui le feront estimer un jour en

raison de leur utilité ou de leur agrément. En apprenant à lire, cet enfant amasse peu à peu des faits, des connaissances, des exemples, des expériences, qui serviront par la suite à sa propre instruction et à celle des autres. La religion, que dès les plus tendres années l'on tâche d'inculquer aux enfans, ne doit avoir pour objet que de les rendre justes, humains, sociables, bienfaisans, par la crainte de déplaire à l'auteur de la nature, qu'on montre comme rempli de bienveillance pour notre espèce. l'histoire n'est utile que parce qu'elle nous fournit les preuves multipliées des effets redoutables qu'ont produits sur la terre les passions et les délires des hommes. L'érudition, la lecture des anciens, l'étude des langues mortes, seraient des occupations bien stériles, si elles ne nous mettaient pas à portée de profiter des préceptes de la sagesse antique, et d'appliquer la raison des siècles antérieurs à notre conduite présente. La jurisprudence est la connaissance des règles établies pour le maintien de la justice et de la paix dans la société. Ce qu'on appelle *le droit de la nature et des gens* n'est, comme on l'a fait voir, que la morale qui doit régler la conduite des nations entre elles. La politique est-elle donc autre chose que la connaissance des devoirs mutuels qui lient les souverains et les sujets, c'est-à-dire la morale des rois?

La morale devrait être le but unique de toutes les sciences qu'on enseigne à la jeunesse : toutes à leur manière doivent contribuer à rendre les hommes utiles; toutes doivent, par des moyens divers, concourir à procurer la félicité générale par le bien-être

des individus. En s'occupant utilement pour tous, le savant acquiert des droits très-légitimes à sa propre subsistance, à son salaire, à la gloire, à la reconnaissance du public. Le mérite de la physique, de la médecine, de la chimie, de la mécanique, de l'astronomie, etc., ne peut être fondé que sur le bien que ces sciences font aux hommes. Les arts, les manufactures, le commerce, l'agriculture, les différens métiers fournissent aux gens du peuple mille moyens de subsister, de faire une fortune honnête : en contribuant au bien-être social, ils travaillent à leur propre félicité. La morale, si honteusement négligée dans l'éducation, est évidemment le lien de la société ; elle oblige, à leur insu, des ingrats qui la dédaignent. Apprends à être utile afin de vivre heureux en ce monde, voilà ce que l'éducation, d'accord avec la vraie morale, doit inculquer à l'homme.

CHAPITRE IV.

Devoirs des proches ou des membres d'une même famille.

Toute famille est une société dont les membres peuvent être comparés à des rameaux partis d'une souche commune, et qui, pour leur intérêt, doivent contribuer à maintenir entre eux l'union nécessaire à la conservation et au bonheur du tout dont ils font partie. Les parens ou les proches sont des amis donnés par la nature, qui nous rappellent une origine commune avec nous, qui peignent à notre esprit des ancêtres dont la mémoire doit nous inspirer de la tendresse et du respect, qui nous font souvenir que c'est le même sang qui coule dans nos veines; enfin qui nous font sentir que notre bien-être exige que nous demeurions unis avec des êtres capables de contribuer à notre félicité, intéressés à notre prospérité, disposés à prendre part à nos plaisirs et à nos peines, à nous secourir dans l'adversité, à nous aider à parer les coups de la fortune. Toutes ces considérations suffisent pour nous faire connaître ce que les membres d'une même famille se doivent réciproquement.

Si la morale nous prescrit la pratique de la justice, de l'humanité, de la pitié, de la bienfaisance et de toutes les vertus sociales à l'égard de tous les hommes avec lesquels nous avons des rapports, on ne peut pas douter qu'elle ne nous fasse un devoir plus strict encore de montrer ces dispositions à ceux qui nous sont plus étroitement attachés par les liens du sang:

ainsi tout confirme les droits de la parenté; tout prouve que nous devons à nos proches l'affection, les bienfaits, la compassion et les secours que nous exigerions d'eux si nous en avions besoin nous-mêmes. Des parens sont des personnes auxquelles, indépendamment des nœuds de la consanguinité, nous tenons encore par les liens de l'habitude, de la familiarité, de la fréquentation; ils connaissent notre situation, ils sont dépositaires d'une partie de nos secrets, de nos vues, de nos intérêts, et par là sont plus capables de nous aider de leurs conseils, de favoriser les projets que nous pouvons former. Une famille bien unie, c'est-à-dire composée de personnes honnêtes, doit avoir une force que l'on ne peut rencontrer dans ces familles divisées dont les membres en discorde sont comme étrangers les uns aux autres.

Les parens que la fortune favorise deviennent naturellement les bienfaiteurs de ceux qu'elle oublie; ceux qui ont du crédit, du pouvoir, des places éminentes, s'attirent les regards des autres, et deviennent les protecteurs et les soutiens des plus faibles; ceux qui se distinguent par leurs lumières et leur prudence deviennent des conseillers dont on prend les avis; ils peuvent, en raison des avantages qu'ils procurent aux autres, exercer une sorte d'autorité qu'on est obligé de reconnaître. Dans les familles, ainsi que dans toute autre société, les hommes qui sont à portée de faire plus de bien doivent, pour l'intérêt de tous, jouir d'une supériorité légitime.

Malgré les grands avantages attachés à l'union des familles, rien de plus rare que de voir des parens

bien unis. Les frères mêmes nous donnent quelquefois des marques d'une discorde infiniment déshonorante (1). Faute de réfléchir, les hommes perdent continuellement de vue le but qu'ils devraient se proposer; des intérêts personnels les séparent de l'intérêt général, qui ne touche jamais d'une façon bien sensible les personnes dont l'esprit ne s'est pas habitué à raisonner. L'orgueil, la vanité, la colère et la brutalité, que la familiarité met souvent trop à l'aise, sont les causes fréquentes de la division des parens, qui se trouvent quelquefois plus éloignés les uns des autres que les indifférens.

En effet cette familiarité trop grande, qui semblerait au premier coup d'œil resserrer les nœuds des familles, contribue le plus souvent à les brouiller irrévocablement; elle met les parens à portée de s'incommoder par leur défauts mutuels, qui à la longue finissent par produire des divisions mortelles. De là viennent souvent ces haines invétérées qui remplacent l'harmonie nécessaire aux familles, et que l'on voit pourtant quelquefois s'allumer entre des frères, entre les parens les plus proches. *La familiarité*, dit-on, *engendre le mépris;* à quoi l'on peut ajouter que le mépris engendre la haine. Le mépris engendré par la familiarité ne vient que de ce qu'en rapprochant des hommes peu raisonnables,

(1) Plutarque rapporte que deux frères spartiates ayant eu querelle, les magistrats nommés *éphores* condamnèrent leur père à l'amende pour avoir manqué de leur inspirer dans leur enfance des sentimens plus convenables. Voyez PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*.

elle met leurs vices combinés en état de fermenter et de produire un venin dangereux.

Cela posé, des parens devraient non-seulement redoubler d'égards les uns pour les autres, mais encore s'armer d'une patience et d'une indulgence plus fortes, afin de prévenir les ruptures que la trop grande familiarité peut causer. La familiarité ne dispense pas les personnes qui se fréquentent le plus des égards qu'elles se doivent; elle les invite même à fuir avec plus de soin les occasions de se blesser. Il semble à bien des gens que la liaison fréquente et la familiarité doit leur donner le droit de manquer à ceux dont ils se croient les amis les plus intimes. Les parens, devant s'aimer, doivent craindre de se blesser, et de rompre par là la bonne intelligence faite pour régner entre eux.

Faute de faire des réflexions si simples, les parens se croient souvent autorisés à se fatiguer de leurs passions diverses. Les plus distingués par leur rang ou leurs richesses accablent les autres sous le poids de leur vanité, de leur supériorité; ils ne voient que des esclaves dans leurs parens moins fortunés. En général on trouve communément que des collatéraux usent avec hauteur des avantages dont ils jouissent. Rien de plus ordinaire que des oncles qui, par de longues souffrances, font acheter à leurs neveux des bienfaits toujours mêlés de reproches et de duretés; dans l'espérance qu'ils leur laissent entrevoir d'une succession opulente, ils se croient en droit de les traiter avec une tyrannie dont l'effet nécessaire est d'étouffer jusqu'aux germes de la reconnaissance. Rien de plus dur surtout que l'empire de ces nouveaux

parvenus que la fortune enivre, et qui se croient tout permis à l'égard des parens indigens qui vivent dans leur dépendance. *Ne soyez pas un oncle pour moi*, fut un proverbe dans Rome; il peut être adopté dans tout pays (1). Des parens de cette trempe ne doivent guère s'attendre que leurs cendres soient jamais arrosées de larmes bien sincères: leur mort est pour leurs collatéraux la fin d'un esclavage odieux. La reconnaissance est impossible quand elle est anéantie par une tyrannie continuelle. En bonne foi, est-ce donc être bienfaisant que de laisser à quelqu'un des biens que l'on ne peut emporter sous sa tombe? L'homme bienfaisant fait jouir, et jouit délicieusement lui-même du bien qu'il fait aux autres; voilà celui qui mérite une reconnaissance véritable, et qui peut se flatter que sa mémoire sera chère à ses collatéraux.

La vanité ferme souvent le cœur aux malheurs de ses parens. L'opulence, toujours hautaine, rougit de tenir à des indigens et à des infortunés; elle n'est flattée que d'appartenir à des parens illustres, dont elle croit sottement que la gloire rejaillit sur ceux qui l'environnent. Ainsi les parens les plus dignes de pitié sont précisément ceux à qui l'orgueil refuse d'en montrer! N'est-ce pas violer la loi la plus sacrée que la nature impose aux membres d'une famille que de refuser des secours et de l'appui à ceux qui en ont le plus pressant besoin?

Enfin un intérêt sordide est la cause la plus ordinaire des divisions fréquentes qui séparent des proches.

(1) *Ne sis patruus mihi.*

Des hommes avides ne connaissent rien au monde de comparable à l'argent; vous les voyez lui sacrifier à tout moment et l'union des familles et les égards qu'ils doivent à leur propre sang. Sous prétexte de la justice de leurs droits, vous les trouvez inflexibles au point de ne plus entendre le cri de l'humanité. On verra quelquefois un parent opulent se prévaloir de la loi pour dépouiller sans remords des parens qui languissent dans l'indigence et dans la misère.

Quoi qu'il en soit des raisons ou des prétextes qui divisent des proches, ils sont toujours plus ou moins blâmables et déshonorans. Une famille bien unie annonce des âmes sensibles, honnêtes, généreuses, dégagées d'un vil intérêt: une famille divisée montre des âmes intéressées, insociables, injustes et sans pitié. Une famille composée de gens de cette trempe ne prévient nullement le public en sa faveur. Des chicaneurs acharnés, toujours en procès les uns avec les autres, annoncent des âmes ignobles et dignes de mépris. Enfin une famille dont les membres sont perpétuellement en guerre ne peut jouir des fruits de la parenté; elle est privée des secours mutuels que devraient se prêter des personnes attachées par les liens du même sang.

En réfléchissant, sur la nature humaine on trouvera, indépendamment des causes que nous avons rapportées, la source des divisions et des inimitiés que l'on voit trop souvent régner entre parens, et qui font que souvent ils se refusent les secours qu'ils accordent quelquefois plus volontiers même à des étrangers. L'homme veut être libre dans ses actions; ses proches ne sont pas des êtres de son choix; les services qu'il

leur rend sont des dettes à ses propres yeux ainsi qu'aux leurs; il n'y satisfait qu'à regret, soit parce qu'il croit sa liberté gênée, soit parce qu'il s'imagine que ses bienfaits ne seront pas reconnus. Mais la justice et la bonté du cœur doivent anéantir ces calculs; et la grandeur d'âme nous porte à faire du bien même aux ingrats.

CHAPITRE V.

Devoirs des amis.

L'AMITIÉ est une association formée entre des personnes qui éprouvent les unes pour les autres une affection plus particulière que pour le reste des hommes. Quoique la morale nous excite à la bienveillance pour tous les membres de la société, quoique l'humanité nous fasse un devoir de montrer de l'affection à tous les êtres de notre espèce, cependant nous éprouvons pour quelques personnes les sentimens d'une prédilection plus forte, fondée sur l'idée du bien-être que nous espérions trouver dans un commerce intime avec elles. L'affection qui lie des amis entre eux ne peut avoir pour base qu'une conformité dans les penchans, les goûts et les caractères, qui les rend nécessaires à leur bonheur réciproque. Aimer quelqu'un, c'est en avoir besoin, c'est le trouver capable de contribuer à notre félicité.

L'amitié sincère est un des plus grands avantages dont l'homme puisse jouir dans la vie (1). Rien de plus malheureux que ces cœurs avides qui, concentrés en eux-mêmes, ne s'attachent à personne. « Il » n'y a point, dit Bacon, de solitude plus désolante » que celle d'un homme privé d'amis, sans lesquels » le monde n'est qu'un vaste désert : celui qui est

(1) *Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

HORAT. sat. 5, lib. 1, vers. 44.

» incapable d'amitié tient plus de la bête que de » l'homme. »

Par l'amitié l'homme double, pour ainsi dire, son être : elle suppose, en effet, un pacte en vertu duquel les amis s'engagent à se témoigner une confiance réciproque, à se donner en toute occasion des consolations, des conseils, des secours; à mettre leurs intérêts en commun, à partager leurs plaisirs et leurs peines. Est-il rien de plus doux que de trouver quelqu'un dans le sein de qui l'on puisse déposer sans crainte ses pensées les plus secrètes, ses sentimens les plus cachés, et dans le cœur duquel on soit toujours sûr de rencontrer une volonté permanente de s'intéresser à nous, de soulager nos douleurs, d'essuyer nos larmes, de calmer nos inquiétudes, de faire cesser nos chagrins, de nous aider à supporter les orages de la vie? Par l'amitié, notre sort, notre bonheur, notre être, deviennent ceux de notre ami; nous nous identifions avec lui, il devient un autre nous-mêmes; sa raison, sa prudence, sa sagesse, sa fortune, sa personne, sont à nous; nos affections et nos joies se confondent (1); fortifiés l'un par l'autre, nous

(1) « L'amitié, dit un moraliste moderne, est un mariage spiri- » tuel, qui établit entre deux âmes un commerce général et une » correspondance parfaite. » Voyez un livre intitulé LES MŒURS, » partie 3, chap. 2. Dacier va encore plus loin : *Tel est*, dit-il, *l'effet de la véritable amitié, que l'on se trouve dans son ami plus que dans soi-même ; et l'on peut dire de l'amitié ce qu'un poëte a dit de l'amour :*

Et mira prorsùm res foret,
Ut ad me fierem mortuus,
Ad puerum ut intùs viverem.

Voyez ses notes sur la sat. 6 d'Horace, liv. 2.

marchons avec plus d'assurance dans les routes incertaines de ce monde. *Un ami*, dit Aristote, *est une âme qui vit dans deux corps.*

Tels sont les engagemens contenus dans l'amitié, qui n'est que le pacte fait pour lier deux cœurs réunis par les mêmes besoins ou les mêmes intérêts. D'où l'on voit que l'amitié n'est point désintéressée; elle a visiblement pour objet le bien-être réciproque de ceux qui forment ses doux nœuds. L'intérêt qui lie entre eux des amis est louable, quand il se propose la jouissance des agrémens qu'ils peuvent se procurer par leurs qualités personnelles, qui seules peuvent donner de la solidité aux attachemens des hommes. Il n'y a qu'une amitié fondée sur les dispositions habituelles du cœur qui puisse être permanente; celle qui n'aurait pour fondement et pour but que le désir de partager avec un ami les avantages de sa fortune serait un sentiment abject, un intérêt sordide et digne d'être blâmé. *Quelle est*, dit Plutarque, *la monnaie de l'amitié? c'est la bienveillance et le plaisir joints avec la vertu. L'amitié parfaite et véritable exige trois choses: la vertu, comme honnête; la conversation comme agréable; et l'utilité, comme nécessaire.* (1)

Il suffit d'avoir énoncé les engagemens du pacte qui lie deux amis pour connaître tous les devoirs que l'amitié leur impose, et les moyens d'entretenir une association si douce, si nécessaire à leur félicité: ces devoirs consistent évidemment dans une confiance mutuelle, dans des attentions réciproques,

(1) Voyez PLUTARQUE, *de la pluralité des amis.*

dans une constance que rien ne puisse ébranler, dans une disposition invariable de contribuer au bien-être de celui qu'on a choisi pour ami.

La confiance ne peut être fondée que sur des qualités dont on ait lieu de présumer la durée; il n'y a que les dispositions cimentées par l'habitude sur qui l'on puisse compter; ces dispositions doivent être utiles à l'association que l'on forme, et par conséquent vertueuses : d'où il suit que la vertu seule peut donner à l'amitié une base inébranlable, ou faire les vrais amis. L'homme de bien est seul en droit de compter sur le cœur de l'homme qui lui ressemble. « Les méchans, dit un illustre moderne, n'ont que » des complices; les voluptueux ont des compagnons » de débauche; les gens intéressés ont des associés; » les politiques assemblent des factieux; les princes » ont des courtisans; les hommes vertueux sont les » seuls qui aient des amis (1). »

De tout temps l'on s'est plaint de la rareté des amis; et, par la même raison, de tout temps l'on s'est plaint de la rareté de la vertu. Dans des sociétés frivoles et corrompues, l'amitié véritable doit être presque entièrement ignorée : elle n'est pas faite pour des hommes pervers toujours prêts à la sacrifier aux intérêts de leurs vices ou de leurs passions : elle n'est pas faite pour les princes dont le cœur isolé n'a besoin de s'attacher à personne : elle n'est point faite pour les grands, presque toujours divisés entre eux par leur ambition : elle n'est pas faite pour les riches qui ne demandent

---

(1) Voyez Voltaire, *Dictionnaire philosophique, article* Amitié. *Hoc primum sentio*, dit Cicéron, *nisi in bonis amicitiam esse non posse*. De Amicitiâ, cap. 5.

que des parasites, des flatteurs, des complaisans: elle n'est point faite pour des êtres légers accoutumés à ne s'arrêter jamais sur les objets : elle est presque totalement bannie du commerce des femmes, chez lesquelles l'amitié n'est d'ordinaire qu'un engouement passager que l'intérêt le plus léger fait promptement disparaître.

Rien de plus commun en effet que de prendre l'engoûment pour de l'amitié; il en a très-souvent les symptômes; mais sa vivacité le décèle, et semble annoncer qu'il n'est pas fait pour durer. Plutarque, parlant des nouvelles connaissances, dit : *Elles nous font faire plusieurs commencemens d'amitié et de familiarité, qui jamais ne viennent à perfection. Il faut*, dit-il ailleurs, *avoir mangé un minot de sel avec celui qu'on veut aimer* (1). Mais séduits par quelques qualités, soit de l'esprit, soit même du corps, bien des gens au premier coup d'œil croient avoir trouvé un ami; bientôt l'illusion cesse, et l'on ne voit dans cet ami prétendu qu'un homme qui n'a rien de ce qui peut constituer l'amitié véritable. Un ami, pour la plupart des hommes, est un complaisant qui les amuse, qui se prête à leurs goûts, à leurs caprices, qui partage habituellement leurs plaisirs, qui les admire, qui veut bien les aider à dissiper leur fortune. Faut-il être surpris de voir disparaître des amis de cette trempe dès que la fortune est disparue (2)?

---

(1) *Au Traité de la pluralité des amis;* traduction d'Amyot.

(2) « Ceux, dit Plutarque, qui croient avoir beaucoup d'amis, » se croient bien heureux, bien qu'ils voient encore plus grand » nombre de mouches en leur cuisine; mais ni elles n'y demeurent » point, si la viande y défaut, ni eux, s'ils n'y sentent du profit. » Voyez PLUTARQUE, *de la pluralité des amis*. Il dit encore: « L'amitié

Tout le monde veut des amis, et très-peu de gens ont le discernement nécessaire pour les choisir, ou les qualités propres à les fixer. O hommes! qui vous plaignez sans cesse de la rareté des amis, avez-vous donc bien réfléchi sur la force d'un titre que vous prodiguez à tous ceux qui flattent votre vanité? avez-vous bien songé aux dispositions sur lesquelles l'amitié doit se fonder? avez-vous sérieusement pesé les engagemens renfermés dans ce contrat des cœurs honnêtes? Vous prétendez inspirer à ces hommes qui vous entourent, des sentimens vifs et permanens, montrez-leur donc des qualités qu'ils puissent toujours aimer. Riches et grands! vous ne leur montrez que de la hauteur, du faste, de la vanité; eh bien, vous aurez autour de vous des âmes basses et rampantes, mais vous n'aurez point d'amis. Si vous voulez des Pylades, soyez donc des Orestes. Vous voulez des amis qui se sacrifient pour vous dans des occasions périlleuses, songez que l'enthousiasme de l'amitié est très-rare, et que des milliers d'années n'en offrent que peu d'exemples.

L'enthousiasme, qui toujours porte les choses à l'extrême, est visiblement cause que bien des moralistes ont fait de l'amitié véritable une chimère, un être de raison, une vertu si sublime, que sa perfection merveilleuse n'est propre qu'à décourager la fai-

» est bien, par manière de dire, bête de compagnie, mais non » pas de troupe. » Aristote s'écriait souvent : *O mes amis, il n'est point d'amis!*

Ovide a dit avec assez de raison :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

blesse des mortels. On croit lire des romans ou des rêves quand on voit dans Platon, dans Cicéron, dans Lucien, les effets miraculeux qu'ils attribuent à l'amitié. Notre imagination, flattée par ces riantes peintures, les réalise pour nous; et par là nous nous formons une fausse mesure et des principes exagérés sur l'amitié. Pour nous en faire des idées véritables, souvenons-nous toujours que nous ne sommes que des hommes, c'est-à-dire des êtres remplis d'imperfections, de faiblesses; sujets à varier dans nos penchans et nos goûts, nous sommes quelquefois très-promptement fatigués des qualités qui d'abord nous promettaient les plaisirs les plus durables. Les amitiés les plus vives sont communément de très-courte durée; elles partent d'un enthousiasme qui s'exhale avec rapidité. Très-peu d'hommes ont une quantité suffisante de la chaleur d'âme nécessaire pour alimenter toujours un sentiment si violent. Au bout de quelques années on balance quelquefois à faire à l'amitié des sacrifices qu'on lui eût faits sans hésiter dans ses premiers instans. D'ailleurs dans un monde corrompu, frivole et dissipé, il est très-peu d'âmes *aimantes*, et encore moins d'esprits solides. Rien de plus rare que la chaleur continue de l'âme combinée avec la solidité, qui toujours suppose du sang-froid. C'est entre les hommes honnêtes et de sang-froid que l'on rencontre l'amitié la moins sujette à varier.

L'amitié véritable est sans doute en droit d'exiger des sacrifices; ce ne serait point aimer quelqu'un que de ne vouloir lui rien sacrifier : mais, comme on l'a dit ailleurs, sacrifier quelque chose à un objet,

c'est préférer cet objet à la chose qu'on lui sacrifie, ou dont on se prive pour lui. Jusqu'où doit-on pousser les sacrifices dans l'amitié ? Il n'y a que la force de l'amitié qui puisse fixer la mesure de ces sacrifices. Des exemples nous prouvent que des amis ont poussé l'héroïsme jusqu'à s'immoler l'un pour l'autre; nous devons en conclure que l'amitié était en eux si forte, qu'elle était pour eux un besoin aussi grand, un intérêt aussi puissant que l'amour de la patrie et de la gloire l'a été pour quelques citoyens illustres, ou que l'amour d'une maîtresse l'est pour un amant bien épris. Toute passion forte fait que l'homme qui en est remué s'oublie lui-même, pour ne voir que l'objet dont son âme est occupée. Sacrifier sa fortune à son ami, c'est préférer l'indigence à la perte de cet ami.

Toujours épris d'eux-mêmes, les hommes, pour la plupart, sont peu disposés à se rendre justice; ils se croient des objets tellement faits pour intéresser le monde, qu'ils s'imaginent qu'il n'est rien qu'on ne doive leur sacrifier. En amitié on veut des enthousiastes sans avoir aucune des qualités nécessaires pour allumer cet enthousiasme dans les cœurs; on exige l'attachement le plus sincère de la part d'une foule de flatteurs, de sycophantes, de complaisans dont souvent on a fait les jouets de sa vanité ; et l'on veut que des hommes de ce caractère soient des amis assez fidèles pour s'immoler à l'amitié !

D'un autre côté, un grand nombre de moralistes, séduits par les exemples sublimes et rares d'une amitié héroïque, n'en ont parlé qu'avec une sorte d'enthousiasme ; ils ont supposé que ce sentiment, pour être véritable, ne devait jamais mettre de bornes

à ses sacrifices : ils n'ont sans doute pas vu que très-peu d'hommes sur la terre sont des héros, que très-peu d'âmes sont assez exaltées pour se sacrifier elles-mêmes à l'amitié, qui pour l'ordinaire est un sentiment plus tranquille et plus réfléchi que l'amour, et qui par conséquent permet des retours plus fréquens sur lui-même. Enfin ces moralistes n'ont pas vu qu'il y avait des degrés dans l'amitié, et qu'il était possible d'aimer quelqu'un sans porter l'affection jusqu'au dernier terme de l'enthousiasme. La morale, pour être vraie, doit voir les hommes tels qu'ils sont ; une morale enthousiaste n'est faite que pour des hommes extraordinaires, et ne fait souvent que des hypocrites, qui feignent des sentimens généreux dont ils se font honneur. Chacun veut se faire passer pour un ami à toute épreuve, chacun exige de l'enthousiasme dans ses amis, tandis que tout le monde convient que rien n'est plus rare sur la terre que cette amitié sublime que l'on prétend avoir et qu'on voudrait rencontrer dans les autres.

Soyons justes, et disons que, pour mériter des amis fidèles, il faut être fidèle soi-même aux devoirs de l'amitié. Avez-vous soigneusement rempli tous ces devoirs? avez-vous partagé les plaisirs et les peines de votre ami ? l'avez-vous consolé dans ses afflictions ? lui avez-vous prêté dans son infortune le secours qu'il était en droit d'attendre de votre attachement ? avez-vous défendu avec chaleur les intérêts de sa réputation quand elle était attaquée? avez-vous été au-devant de ses besoins quand il était dans la détresse? avez-vous dans vos bienfaits ménagé la délicatesse de son cœur? eh bien, vous avez acquis

le droit d'attendre de sa part un attachement inviolable ; vous avez celui de vous plaindre dès qu'il a la bassesse de vous abandonner.

S'il se trouve si peu d'amis constans, c'est qu'il est très-peu d'hommes qui connaissent les engagemens de l'amitié : celle-ci communément paraît engager à peu de chose, à des égards, des complaisances, des procédés auxquels le cœur n'a souvent point de part. Dans le langage du monde, des amis sont des hommes associés par le plaisir, que la conformité de quelques goûts, de quelques intérêts momentanés, et quelquefois de quelques vices (1), rassemble, met dans l'habitude de se voir plus souvent et de vivre dans une intimité plus grande qu'avec les autres; les amis de cette espèce sont utiles ou nécessaires à leurs amusemens réciproques : tels sont les amis de table, les amis de jeu, les amis de débauche, et la plupart des amis de société, dont l'objet pour l'ordinaire est de se rassembler pour jouir en commun des avantages qu'elle procure, et qui ne tardent point à s'éclipser dès que les motifs qui les portaient à se fréquenter viennent à disparaître. Vainement attendrait-on des prodiges d'attachement, de constance, de fidélité de ces sortes d'amis; ils ne sont constans que dans leur attachement au plaisir; ils ne sont les amis que de ceux qu'ils croient en état de leur fournir un passe-temps agréable; l'indifférence remplace l'amitié dès qu'ils ne trouvent plus les moyens de s'amuser.

---

(1) *Magna inter molles concordia.*

JUVÉNAL, sat. 2, vers 47.

C'est ainsi que, par un honteux abus des mots, on donne vulgairement le nom d'*ami* à des personnes qui n'ont rien de ce qu'il faut pour prétendre à ce titre respectable. Pour avoir périodiquement et pendant long-tems fréquenté une maison, pour avoir pris régulièrement part aux amusemens qu'elle procure, pour avoir joui de la société qu'elle réunit, des hommes se qualifient d'*amis intimes*, et semblent exiger rigoureusement tous les droits attachés à cette qualité si auguste et si rare. Un illustre moderne a dit avec raison « qu'en ouvrant » l'entrée de toutes les maisons, le luxe, et ce » qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une » infinité de gens au besoin de l'amitié (1). »

Au milieu du tumulte qu'on voit régner dans les sociétés où le luxe et la vanité ont fixé leur séjour, il est presque impossible de connaître les hommes même que l'on a fréquentés le plus longtemps : ils se perdent à tout moment dans la foule; ils n'ont jamais le tems de se connaître eux-mêmes. Le tourbillon du monde éloigne et rapproche sans cesse des êtres qui s'unissent et se séparent avec la plus grande facilité. Ceux que l'on nomme des *connaissances* sont communément des êtres parfaitement inconnus : les *liaisons* sont des attachemens passagers qui ne lient personne, et ce qu'on appelle ses amis, sont des gens que l'on voit très-souvent,

---

(1) Voyez le *livre de l'Esprit*, discours 3, chap. 14, pag. 356, édit. in-4°. Plutarque dit : « qu'il n'est pas possible ni d'aimer ni » d'être aimé de plusieurs. . . . . . l'affection, étant départie à » plusieurs, s'en affaiblit et revient presqu'au néant. » Voyez PLUTARQUE, *de la pluralité des amis*.

mais dont on est rarement en état de démêler les dispositions véritables.

Ne soyons donc pas étonnés de la légèreté singulière avec laquelle l'amitié se traite dans la société. Contens de se montrer extérieurement quelques égards, les amis vulgaires, dont le monde est rempli, non-seulement n'ont les uns pour les autres aucun attachement véritable, mais encore sont souvent les premiers à médire de leurs prétendus amis, à dévoiler leurs défauts, à s'en amuser avec d'autres, et même avec des indifférens : pour des personnes de ce caractère l'amitié est un lien si faible, qu'elles ne s'imaginent pas même devoir à ceux qu'elles appellent leurs amis l'indulgence et l'équité que l'on doit à tous les hommes. On dirait que la plupart des gens du monde ne se lient que pour s'immoler les uns les autres.

Il faut se connaître pour s'aimer (1); l'amitié est un sentiment sérieux, réfléchi, fondé sur les besoins du cœur. Des esprits agités par une dissipation continuelle n'ont nul besoin d'amis; ils ne veulent qu'être amusés. L'amitié vraie, toujours produite par l'estime, veut trouver des qualités propres à la fixer; il lui faut des vertus auxquelles elle puisse s'attacher avec constance; elle ne s'engage point

(1) « La première règle en fait d'amitié, dit l'auteur du livre sur » *les Mœurs*, c'est de ne point aimer sans connaître : une autre, » qui n'est pas moins importante, c'est de ne choisir des amis que » dans la classe des gens de bien. — Les plantes les plus vivaces » ne sont pas celles qui croissent le plus vite. L'amitié n'est de » même, pour l'ordinaire, ferme et durable, que quand elle s'est » formée lentement. Aimer précipitamment, c'est s'exposer à des » ruptures. » Voyez partie 3, chap. 2.

à la légère, parce qu'elle connaît l'étendue de ses engagemens; elle ne trouve point à se placer dans ces âmes évaporées qui se font un jeu des liens les plus sacrés; elle craint la dissipation; la frivolité l'importune. Les vrais amis se suffisent; pour être complétement heureux, ils n'ont besoin que d'être ensemble; le tourbillon du monde les empêcherait de goûter les charmes des épanchemens du cœur, de la confiance, des consolations, des conseils, qui font la douceur de l'amitié. L'ami sincère aime à se reposer dans le sein de son ami; il jouit avec lui d'une liberté, d'un repos que le tumulte troublerait. L'amitié, ainsi que l'amour heureux, est une passion solitaire qui, pour jouir en paix, fuit les regards des hommes; comme l'amour, elle est jalouse; comme lui, elle aime les ombres du mystère. L'indiscrétion, la vanité, la légèreté, l'étourderie, lui déplaisent; elle veut de la constance, de la gravité, de la solidité.

L'amitié sincère, étant un besoin du cœur qui doit souvent renaître, veut être alimentée par la présence de son objet. Les attachemens les plus vifs s'affaiblissent par l'absence ainsi que par les distractions fréquentes. L'amitié est peu forte lorsqu'elle peut long-temps se priver sans douleur de celui qui l'a fait naître. C'est une maxime très-sage que celle qui dit : *Ne laisse point croître l'herbe sur le sentier qui conduit chez ton ami.* Qu'est-ce en effet qu'un ami qui ne se sent aucunement pressé de voir celui qui le chérit, qui le console, et dont la vue seule, lors même qu'il se tait, est propre à réjouir son cœur ? *La vue d'un ami,* dit un Arabe, *rafraîchit comme la rosée du matin.*

Une maxime ancienne (1) conseille aux amis de *s'aimer comme pouvant un jour se haïr.* Elle serait odieuse dans l'amitié sincère, qui ne peut admettre la défiance après avoir bien connu l'objet de son attachement ; mais cette maxime est très-bien placée dans les liaisons futiles que l'on qualifie très-faussement du nom d'amitié ; elle est très-prudente dans ces amitiés qui n'ont pour fondement que le vice et la débauche ; elle devrait être sans cesse devant les yeux de ces prétendus amis qui ne se lient que pour des cabales méprisables, des intrigues criminelles, des intérêts sujets à mettre la discorde entre les associés : l'indiscrétion, le vertige, la trahison, la noirceur, accompagnent si souvent des liaisons de ce genre, que l'on ne peut trop conseiller à ceux qui s'y livrent de prévoir les suites de leurs engagemens dangereux.

Ne point croire à l'amitié serait une extrémité plus malheureuse que de s'y fier aveuglément, ou que de s'en faire des idées romanesques ou trop sublimes. S'il existe dans le monde des âmes arides et peu capables d'aimer, si l'on y trouve une multitude d'êtres frivoles et légers sur lesquels il serait fort imprudent de compter, on y rencontre des cœurs honnêtes, sensibles, solides, auxquels l'homme de bien s'attachera par sympathie, parce qu'il y trouvera des sentimens conformes à ceux dont il est animé. L'univers ne serait pour nous qu'une affreuse solitude, si une défiance continuelle nous empêchait d'y rien aimer. D'un autre côté, nous passerions toute la vie à cher-

---

(1) Cicéron l'attribue à Bias. Vid. *de amicitiâ*, cap. 16.

cher sans succès, si nous ne voulions nous attacher qu'à des hommes parfaits.

Les maximes peu favorables à l'amitié, ou capables de la rendre suspecte, sont dues à des penseurs qui vivaient à la cour ou sous des gouvernemens despotiques, d'où il est très-naturel que la confiance et l'amitié soient bannies. Ces auteurs n'ont pas décrié l'amitié; ils ont voulu faire entendre qu'elle n'existait pas dans les pays qu'ils habitaient (1): ce n'est pas dans ces pays que l'on trouve des amis bien sincères, ni de quoi peindre l'espèce humaine sous ses traits les plus beaux.

Il n'y a, je le répète, que la vertu qui puisse donner la confiance nécessaire dans l'amitié; il n'y a que l'homme de bien qui soit un sûr dépositaire des secrets qu'on lui confie; il n'y a que l'homme vertueux dont les intérêts ne changent pas, et sur la discrétion duquel on puisse compter en sûreté. Le vice est imprudent lorsqu'il se confie au vice, dont les intérêts variables changent à tout moment. C'est être aveugle que de confier un secret important à l'homme faible, vain et léger, qui ne pourra le garder; un tel homme n'est pas fait pour l'amitié. Trahir son ami par faiblesse ou par légèreté peut avoir des suites aussi fâcheuses que le trahir par la méchanceté la plus noire.

« La première loi de l'amitié, dit Cicéron, veut » que les amis n'exigent pas des choses déshonnêtes,

(1) Voyez les *poésies de Saadi;* le *livre de l'Esprit;* les *Maximes de La Rochefoucauld.*

» et que l'on refuse de s'y prêter. Car, dit-il ailleur
» si l'on était obligé de faire tout ce que des am
» peuvent demander, une telle amitié devrait êt
» regardée comme une conjuration (1). » Enfin
grand orateur nous apprend que « la nature a don
» l'amitié pour prêter ses secours aux vertus, et n
» pour être la compagne du vice (2). » Si la ver
seule peut consolider les liens de l'amitié sincèr
cette amitié doit disparaître dès que le crime se mo
tre. Un ami véritable ne peut exiger de son ami d
complaisances injustes et déshonorantes. Il n'y a q
des hommes sans vertu, de faux amis, des compl
sans avilis qui puissent se prêter au crime. L'a
vertueux, en trouvant son ami criminel, gémit
reconnaît qu'il s'est trompé. Rutilius ayant refusé
commettre une injustice pour obliger son ami, cel
ci, très-mécontent, lui dit : *A quoi donc me s
ton amitié? Mais à quoi me servira la tienne
elle me rend injuste?* lui répliqua Rutilius (3). Ph
cion disait au roi Antipater : *Vous ne pouvez m
voir en même temps pour flatteur et pour a*
Telle est la conduite que la morale propose à l'amit
qui, comme tout concourt à le prouver, ne peut ê
sûre et constante que lorsqu'elle unit des êtres réf
chis, raisonnables, vertueux. *Le meilleur des an*

---

(1) *Hæc igitur prima lex in amicitiâ sanciatur, ut neque ro mus res turpes, nec faciamus rogati.* Cicer. *de amicitiâ*, cap. *Nam si omnia facienda sint, quæ amici velint, non amicitiæ ta sed conjurationes putandæ sunt.* Voyez *de offic.* lib. 3, cap. 1

(2) *Virtutum amicitia adjutrix à naturâ data est, non vitio comes.* Voyez Cicer. *de amicitiâ.*

(3) Voyez Valère Maxime, *Memorabil.* lib.

dit un sage d'Orient, *c'est celui qui avertit son ami quand il s'égare, et qui le remet dans son chemin* (1).

Néanmoins plus la corruption est grande, plus les gens de bien ont besoin des consolations de l'amitié; elle est faite pour les dédommager des rigueurs de la tyrannie, de l'injustice des hommes, de la dépravation des mœurs; elle leur fait trouver dans son sein une félicité particulière et secrète, qu'ils préfèrent à celle qu'ils chercheraient vainement dans le tumulte des plaisirs ou dans les désordres de la société. *L'amitié*, dit Démophile, *est le port de la vie.*

L'homme est-il soumis à des devoirs envers ses ennemis? Oui, sans doute; on leur doit la justice et l'humanité. Rien n'annonce plus l'équité que de reconnaître le mérite dans ceux mêmes desquels on a sujet de se plaindre. Rien ne montre plus de vraie grandeur dans l'âme que d'oublier les injures et de faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal. C'est, comme on l'a dit ailleurs, le moyen le plus sûr de désarmer la colère, l'envie, l'inimitié. Diogène disait *que l'on pouvait se venger de ses ennemis en se rendant soi-même homme de bien et vertueux. Nous devons*, dit-il encore, *tâcher d'avoir de bons amis pour nous apprendre à faire le bien, et de méchans ennemis pour nous empêcher de mal faire.* Xénophon dit que *l'homme sage sait tirer un grand profit de ses ennemis. Un ennemi sensé*, dit un poëte d'Orient, *vaut mieux qu'un sot ami.* Un flatteur ayant exhorté Philippe, roi de Macédoine, à se venger des

(1) Voyez *Sentent. Arab.*

discours insolens que Nicanor avait tenus sur son compte : *Ne vaudrait-il pas mieux*, lui répondit ce prince, *examiner si je n'y aurais pas donné lieu* (1)? Le même prince disait que les harangueurs d'Athènes, en parlant mal de lui, lui fournissaient le moyen de se corriger de ses fautes.

Nous pouvons donc tirer des fruits utiles du sein même de nos ennemis, à l'égard desquels rien ne nous doit dispenser d'être humains et justes. Disons avec Théognis : *Je ne mépriserai aucun de mes ennemis, s'il est bon ; je ne louerai aucun de mes amis, s'il est pervers* (2).

---

(1) Voyez Plutarque, *Dits notables des princes ;* et dans le Traité *de l'utilité des ennemis*.

(2) Voyez *Poetæ græci minores*.

CHAPITRE VI.

Devoirs des maîtres et des serviteurs.

Les riches, comme on a vu, mettent les pauvres dans leur dépendance, et, par les avantages qu'ils leur font obtenir, exercent sur eux une autorité légitime, c'est-à-dire, avouée, consentie par ceux-ci, lorsqu'elle les met à portée de jouir d'un bien-être qu'ils ne pourraient pas se procurer par eux-mêmes. Tel est le fondement naturel de l'autorité que les maîtres exercent sur leurs domestiques. Cette autorité, comme toutes les autres, devient une usurpation tyrannique lorsqu'elle s'exerce d'une façon injuste et cruelle; nul homme, comme on ne peut trop souvent le répéter, ne peut acquérir le droit de commander à d'autres pour les rendre malheureux; les mauvais traitemens d'un maître dépourvu de justice et d'humanité sont des violences manifestes que les lois devraient réprimer.

Chez les Romains, dont les lois étaient aussi féroces qu'eux, les esclaves n'étaient point réputés des hommes; il semblait à ces brigands que la captivité les eût dénaturés; leurs maîtres ont pu long-temps disposer de leur vie même, et les traitaient comme un bétail destiné à servir de jouet à leurs caprices les plus barbares. Mais, par la suite, des lois plus humaines arrachèrent aux maîtres la faculté d'exercer une tyrannie si détestable; elles voulurent que les esclaves fussent traités comme des hommes. Enfin l'esclavage fut aboli en Europe; les chefs des familles furent servis

par des hommes libres, qui, sous de certaines conditions, consentirent à leur rendre les services qu'ils pouvaient désirer, ou à les exempter des travaux qui leur paraissaient trop pénibles.

Ainsi la raison humaine, se développant avec le temps, guérit peu à peu les nations de leur barbarie, et les ramène à des usages plus équitables, plus conformes à la morale, à l'intérêt du genre humain. Cette morale crie à tous les habitans du monde que, riches ou pauvres, puissans ou faibles, heureux ou malheureux, ils sont de la même espèce, qu'ils ont des droits égaux à l'équité, à la bienfaisance, à la pitié de leurs semblables.

Mais sa voix ne se fait point entendre à ces mêmes Européans, quand leur avidité les a transplantés dans un nouveau monde : vous les voyez dans ces climats commander en vrais tyrans à des nègres malheureux, qu'un commerce odieux achète comme de vils animaux pour les revendre à des maîtres impitoyables, qui leur font éprouver les cruautés et les caprices dont l'insolence, l'impunité, l'avarice, peuvent rendre capable. Ce trafic abominable est pourtant autorisé par les lois de nations qui se disent humaines et policées, tandis qu'un intérêt sordide leur fait évidemment méconnaître les droits les plus saints de l'humanité! Elle devrait leur faire sentir que des hommes noirs sont des hommes sur la liberté desquels des hommes blancs n'ont pas le droit d'attenter, ou du moins qu'ils devraient traiter avec bonté lorsque le destin les soumet à leur puissance (1).

(1) Les papiers anglais ont récemment dénoncé à l'exécration publique l'insolente cruauté d'un habitant de la Jamaïque qui s'est

Les hommes n'obéissent volontairement à d'autres que lorsque l'obéissance leur est utile. Les maîtres forment avec leurs domestiques une société dont les conditions portent que les premiers s'engagent de leur donner des soins, de leur fournir un bien-être et des moyens de subsister qu'ils ne seraient pas en état de se procurer eux-mêmes : en échange, les serviteurs s'engagent à servir leurs maîtres, c'est-à-dire, à travailler pour eux, à recevoir leurs ordres, à les accomplir fidèlement, à veiller sur leurs intérêts : d'où l'on voit clairement que la justice veut que les conditions de ce contrat soient de part et d'autre fidèlement exécutées, vu que nul homme ne peut obliger les autres par des conventions qu'il se permettrait de violer.

Mais, comme une malheureuse expérience ne le prouve que trop souvent, la grandeur, la puissance, les richesses font communément oublier l'équité.

---

mis dans l'usage de faire traîner sa voiture, qu'il conduit lui-même par six nègres auxquels, pendant la plus grande chaleur, il fait parcourir une lieue et demie par heure à grands coups de fouet. Une relation précédente de la même contrée assure qu'un habitant eut un jour la cruauté de faire mettre à la broche un de ses nègres. De pareilles horreurs prouvent à quel excès d'insolence et de barbarie l'opulence peut porter, quand elle n'est pas réprimée par l'éducation et les lois. Comment le peuple anglais, si jaloux de sa propre liberté, abandonne-t-il des Africains malheureux aux caprices furieux des colons américains? Mais l'intérêt sordide du commerce étouffe dans des marchands le cri de l'humanité. Le sensible marquis de Beccaria, dans son traité célèbre *des délits et des peines*, dit que *dans toutes les sociétés humaines il subsiste un effort continuel qui tend à conférer le pouvoir et le bonheur à une portion des associés, et à réduire l'autre portion dans la faiblesse et la misère : les bonnes lois sont faites pour s'opposer à cet effort*, etc. Mais les lois, faites par des oppresseurs et des maîtres, se sont rarement occupées des intérêts du malheureux.

Les personnes qui jouissent de ces avantages se persuadent pour l'ordinaire qu'elles ne doivent rien à ceux qui s'en trouvent privés : ces malheureux, loin d'exciter la compassion ou la bienveillance dans les cœurs des heureux, semblent n'y faire naître qu'un orgueil insultant, et leur faire croire que celui qu'ils voient abattu à leurs pieds est un être d'une espèce différente de la leur. Contens de se faire craindre, les hommes, pour la plupart, ne s'embarrassent aucunement de se faire aimer.

Une disposition si contraire à l'humanité doit être soigneusement combattue et déracinée dans l'enfance. Rien de plus impérieux qu'un enfant que les moindres contradictions jettent souvent dans des colères convulsives : si l'éducation néglige de réprimer à temps ces premiers mouvemens, ils se changent en habitude, et ne peuvent plus se détruire. La hauteur, la dureté, la colère habituelle d'un maître envers ses domestiques annonce toujours une éducation négligée. « Accoutumez-vous, dit madame » de Lambert, à montrer de la bonté pour vos do» mestiques. Un ancien (Sénèque) dit qu'il faut les » regarder *comme des amis malheureux*. Songez » que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence » qu'il y a de vous à eux. Ne leur faites point sentir » leur état; n'appesantissez point leurs peines; rien » n'est si bas que d'être haut à qui nous est soumis.

» Aimez l'ordre et tempérez le sérieux, qui vous » convient comme maître, par la douceur et l'affa» bilité envers ceux qui vous servent; souvenez-vous » toujours que, comme hommes, ils sont vos égaux, » et qu'il n'y a point de proportion entre le salaire,

» même le plus fort, et la dure nécessité dans laquelle » se trouve celui qui rend à son semblable les offices » de serviteur. »

On ne peut rien ajouter à des conseils si humains et si sages. Ce n'est aucunement par une conduite hautaine et dure que l'on pourra se faire servir avec zèle ; la colère du maître trouble le serviteur, l'irrite intérieurement, et l'empêche de bien faire ce qu'on lui commande : si cette colère est habituelle, il s'y fait, la méprise, et porte continuellement dans son cœur une haine comprimée, qui peut souvent éclater d'une façon très-funeste. Bien des maîtres, par leur conduite insensée, ressemblent à ces gardiens de bêtes dont ils excitent la férocité, au risque d'en être tôt ou tard dévorés : ils doivent regarder leurs domestiques comme des ennemis, puisqu'ils prennent soin d'étouffer dans leurs âmes tout sentiment d'affection et d'honneur. Presque toujours les mauvais maîtres font les mauvais serviteurs. « Sommes- » nous en droit, dit la même personne, de vou- » loir nos domestiques sans défauts, nous qui leur » en montrons tous les jours ? Il faut en souffrir. » Quand vous leur montrez de l'humeur ou de la » colère, quel spectacle n'offrez-vous point à leurs » yeux ? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les » reprendre ? »

Un maître prudent doit se sentir intéressé à veiller sur la conduite et les mœurs de ses gens ; sa sûreté, sa vie, dépendent de leur fidélité. A quels dangers n'est point journellement exposé un maître dont le valet est ivrogne, joueur, livré à la crapule, à la débauche ! Ces vices dans des êtres sans raison, et

sans principes surtout, peuvent avoir les plus terribles conséquences.

Si des maîtres ont eu le bonheur d'avoir une éducation plus raisonnable que les infortunés dont ils reçoivent les services, ils doivent au moins le leur prouver par leur conduite. « Donnez, dit la même dame, un
» bon exemple à vos domestiques, et pensez bien,
» mon fils, qu'un maître s'humilie de la façon
» la plus honteuse, et se met au-dessous de ses
» domestiques quand ils sont les témoins ou les
» ministres de ses crimes, et qu'ils ne trouvent pas
» en lui les qualités qui seules rendent un maître
» digne de respect, et qui lui attachent le cœur de
» ses gens. »

Un maître débauché, dissolu, obéré, qui par des escroqueries cherche à fournir à ses folies, est-il un homme bien respectable aux yeux de son valet? Une maîtresse qui a rendu ses femmes confidentes de ses intrigues criminelles est-elle en droit d'exiger leur estime et leur soumission? N'a-t-elle pas tout lieu de craindre à tout moment qu'elles ne publient les honteux secrets dont elles sont dépositaires?

Pour être aimé, il faut qu'un maître fasse éprouver à ses serviteurs des sentimens de bonté; pour être respecté, il faut qu'il ne leur laisse apercevoir qu'une conduite décente, dont il ne puisse rougir quand elle serait divulguée. La bonté du maître ne consiste pas dans une familiarité souvent capable d'attirer le mépris; elle consiste à leur montrer de la bienveillance, à les secourir dans leurs infirmités, à les aider dans leurs entreprises honnêtes, à reconnaître leur bonne conduite, à les récompenser de leur attachement et

de leur zèle. Une familiarité trop grande diminue le respect et la vigilance des domestiques; rien de plus monstrueux qu'une maison où les valets sont les maîtres ; ceux qui sont faits pour commander y deviennent des esclaves, et le désordre est la suite de cette démocratie. Combien de familles divisées et ruinées par la facilité que des maîtres ont de prêter l'oreille aux discours de leurs gens ! Les femmes sont surtout sujettes à cette faiblesse, de laquelle il résulte souvent des brouilleries entre les époux, les parens, les enfans, les amis. Quand même ces tracasseries ne feraient que diviser les domestiques entre eux, elles nuiraient toujours à l'harmonie nécessaire dans toute maison bien ordonnée. Les valets sont pour l'ordinaire trop sujets à leurs passions pour être écoutés par des maîtres prudens; leurs querelles cessent très-promptement dès qu'on refuse de les écouter; ces procès deviennent interminables quand des maîtres ont la faiblesse de vouloir les juger.

L'état heureux ou malheureux d'une maison annonce le caractère de ceux qui la gouvernent. Une maison bien réglée, une famille bien unie, des domestiques soumis et tranquilles annoncent un maître sage et respectable : une maison au contraire dépourvue de règle, désunie, remplie de valets mutins, annonce dans son chef une conduite désordonnée, des vices, ou du moins une indolence digne d'être blâmée. Rien de moins commun qu'une maison bien réglée, parce que rien n'est plus rare que des maîtres capables d'établir chez eux l'ordre et de l'y maintenir. Le maître honnête et vigilant ne veut être servi que par des serviteurs honnêtes; il les rend tels par sa

propre conduite; les fripons, s'y trouvant déplacés, ne tardent pas à s'éloigner.

Des valets insolens annoncent pour l'ordinaire des maîtres gonflés d'un sot orgueil. Rien de plus révoltant dans la société que l'impertinence si commune aux valets des riches et des grands (1). La manière arrogante dont ces esclaves hautains reçoivent si fréquemment le mérite timide et l'infortune tremblante est un des malheurs les plus cuisans pour la vertu réduite à solliciter. Un maître, s'il a des sentimens, doit punir sévèrement ses gens quand ils s'oublient; la haine que produit leur insolence retomberait sur lui-même. Est-il rien de plus bas que la vanité de ces hommes altiers qui croient leur grandeur intéressée à soutenir l'impertinence de leurs valets ?

L'impunité honteuse dont les grands et les riches jouissent dans bien des nations s'étend communément à leurs valets, et devient une source de maux cruels pour le pauvre dénué de protection. Dans des capitales immenses et très-peuplées, rien de plus fréquent que de voir des personnes écrasées ou blessées, soit par l'imprudence, la méchanceté des cochers, soit par la négligence et la vanité des maîtres. Quelles sottes idées de gloire doivent avoir des *petits-maîtres* qui, de même que leurs valets, se font un plaisir d'inspirer la terreur aux passans! Quels cœurs doivent posséder des furieux qui se font un jeu de la vie de leurs concitoyens! Un artisan, un père,

---

(1) *Maxima quæque domus servis est plena superbis.*

JUVÉNAL, sat. 5, vers 66.

une mère estropiés réduisent souvent une famille nombreuse à la misère ; et de pareils accidens sont des amusemens pour l'opulence insolente et pour ses valets ! Des lois sévères devraient réprimer l'impétuosité de ces riches désœuvrés, dont l'objet le plus pressant n'est souvent que de promener rapidement leur ennui et leur oisiveté. Une police exacte et rigoureuse devrait châtier exemplairement ces valets qui, protégés par des maîtres puissans, se croient en droit d'insulter ou de blesser des gens honnêtes qu'ils devraient respecter. Les âmes basses sont arrogantes et cruelles quand elles se sentent appuyées. D'ailleurs ceux qui font les lois, ainsi que ceux qui les font observer, étant eux-mêmes à couvert des dangers dont le pauvre est entouré, ne songent guère à les écarter, et montrent une indulgence funeste à la grandeur ou à l'opulence. Rien dans la société ne devrait être plus sacré que la vie du moindre citoyen, souvent plus utile à l'état que le riche qui l'écrase. Il n'est pas d'affaires assez pressées pour disculper un téméraire qui, dans sa course inconsidérée, blesse ou fait périr son semblable. Faut-il que la vie d'un homme ne soit comptée pour rien dans des états policés !

Dans un pays où règne le luxe, les grands, par une sotte vanité, semblent inviter leurs domestiques à s'oublier. En habillant trop richement ces hommes grossiers, ils s'imaginent valoir mieux que des citoyens modestes auxquels ils devraient des égards et du respect. Trop souvent le vulgaire imbécile ne juge les personnes que par leurs habits ; l'homme de mérite est souvent exposé aux mépris d'un valet, qui

se croit au-dessus de lui parce qu'il se voit mieux vêtu. Un domestique doit être habillé d'une façon conforme à son état; mais les lois devraient réprimer un faste qui tend à confondre les rangs divers dans lesquels les citoyens doivent être partagés. On voit quelquefois les valets d'un traitant ou d'un grand plus richement vêtus qu'un guerrier sans fortune, qui a long-temps exposé sa vie pour le service du prince. Le citoyen peu riche, et qui a besoin de protection, est obligé de faire souvent une dépense qui surpasse ses facultés pour n'être point rebuté par des valets impertinens.

Un maître est responsable au public de la conduite de ses gens ; c'est à lui qu'il appartient de réprimer en eux les vices incommodes à la société : si nous la voyons infectée de tant de valets arrogans, corrompus, libertins, nous pouvons en conclure que les exemples de leurs maîtres contribuent à faire naître en eux les vices qu'on y trouve. Des maîtres sans mœurs font de leurs valets les confidens et les ministres de leurs débauches; leurs âmes avilies par cet indigne métier deviennent étrangères à tout sentiment d'honneur; bientôt le serviteur veut imiter son maître, et, pour y parvenir, il a recours au larcin, à la rapine. C'est ainsi que des maîtres pervers corrompent leurs serviteurs, et souvent sont assez injustes pour se plaindre de leur bassesse et de leur rapacité, dont ils sont les premières causes ; c'est ainsi qu'en leur apprenant par leur exemple à mépriser les mœurs, ils les conduisent au crime.

D'un autre côté, le luxe, en multipliant les domestiques dans les villes, remplit la société de fainéans

que tout invite au désordre pour remplir le vide d'un temps qu'ils ne savent point employer. Le désœuvrement des valets est pour eux, ainsi que pour les autres, une source féconde de déréglemens. Une politique prévoyante devrait remédier aux inconvéniens de ce luxe, qui prive les campagnes de leurs cultivateurs, qui fait refluer dans les cités une foule de paresseux sans principes et sans mœurs, dont la principale occupation n'est souvent que de propager la corruption jusque dans les dernières classes du peuple.

L'enfant d'un laboureur, utile à la campagne, devient nuisible à la ville. Il y fait souvent du mal, lors même qu'il a des mœurs. S'il se marie pour les conserver, il peuple la société d'enfans qu'il ne peut guère élever et soutenir sans recourir à des voies préjudiciables à son maître; d'un autre côté, ses enfans, devenus grands, sont souvent obligés de chercher dans la débauche, et même dans le crime, des moyens de se tirer de l'indigence où ils sont nés (1). C'est évidemment dans les mariages des valets qu'on peut trouver la source de tant de prostituées, de filous, de fainéans, de malfaiteurs de toute espèce dont les nations opulentes sont inondées. A la campagne les pauvres se livrent au travail; mais à la ville ils se livrent, soit au crime, soit à la mendicité, moyens presque également pernicieux à la société.

Si la multiplicité des domestiques paraît flatteuse à la vanité de quelques maîtres, elle n'est pas moins

---

(1) « Personne, selon Bayle, ne fait des enfans de meilleur cœur » que les pauvres, sachant bien qu'ils ne les nourriront pas. »

contraire à leurs intérêts qu'à ceux du public ; ils en seront moins bien servis en remplissant leurs maisons d'une foule de fainéans dont ils ne peuvent employer utilement les bras. Une maison trop nombreuse devient une machine trop compliquée pour pouvoir en diriger les mouvemens avec facilité. La multiplicité des valets fait naître dans les maisons opulentes des abus, des rapines, des vols d'usage, déguisés sous le nom de *droits*, auxquels des maîtres faciles ont la faiblesse de conniver. Mais cette facilité ne fait que des ingrats, et cette prétendue générosité ou bonté ne fait que des fripons qui se croient autorisés à voler toutes les fois qu'ils s'imaginent pouvoir le faire sans danger.

Tout nous prouve qu'un nombreux domestique, par les désordres qu'il entraîne, est une des principale causes de la ruine des grandes maisons et du peu d'aisance que l'on trouve assez souvent chez les grands : faute d'avoir le temps ou la capacité de s'occuper de leurs propres affaires, ils s'en rapportent communément à quelques mercenaires qui, profitant de leurs désordres et de leur négligence, ne font qu'accélérer leur destruction. *L'œil du maître* est un mot que chacun a dans la bouche, mais dont la dissipation, la frivolité et le vice font à tout moment négliger la pratique.

Il n'y a qu'une vanité bien puérile qui ait pu persuader à des grands qu'il était au-dessous d'eux d'être au fait de leurs affaires, de s'en occuper eux-mêmes, et que la grandeur consistait à n'y rien entendre, à se laisser dévorer par une troupe de valets inutiles, à souffrir le désordre chez eux, à se laisser accabler de dettes,

à se faire sans cesse importuner par des créanciers. Une façon de penser si étrange ne peut être qu'une suite des préjugés gothiques de la noblesse, qui lui faisaient croire qu'excepté le métier de la guerre, il lui était honorable d'ignorer tout le reste. Aux yeux de la raison rien n'est plus déshonorant qu'une négligence et une impéritie dont l'effet est d'être sans cesse dupé par des fripons. Rien de plus ignoble que de se réduire par son incurie dans une sorte de misère. Quelle différence y a-t-il entre un indigent et un riche malaisé? Est-il rien de plus injuste et de plus bas que de se mettre, par sa faute et ses folies, dans le cas de frustrer ses créanciers de ce qui leur est dû, et d'accumuler des dettes sans dessein de les payer? Si la grandeur consistait dans une pareille conduite, les grands devraient être regardés comme les plus fous et les plus méprisables des hommes. *Il est*, dit Plutarque, *honnête et convenable de veiller sur son bien, afin de s'abstenir du bien des autres* (1).

Tout chef de famille se doit à lui-même et à sa postérité de veiller à ses affaires; sa vigilance est un devoir, et sa négligence serait un vice impardonnable. Un maître sensé doit trouver une occupation agréable dans les soins qu'il donne à ses propres affaires : il ne dédaignera point une sage économie, qui seule fera régner l'abondance chez lui; il veut être le maître de sa félicité; il sait que le désordre et l'indigence plongent les grands dans la dépendance et le

(1) Voyez PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*. Xénophon fait dire à Socrate qu'il convient à tout homme sensé et à tout bon citoyen d'améliorer son bien.

mépris, et que l'insensé qui s'est ruiné est forcé de recourir à des expédiens indignes de toute âme honnête et noble. Les bassesses et les infamies, qui souvent déshonorent les grands, sont évidemment dues au défaut d'économie, aux dépenses énormes dans lesquelles leur vanité, leur paresse, leurs déréglemens les entraînent. Il faut ramper quand on veut réparer une fortune dérangée par l'extravagance.

Est-il une position plus heureuse que celle d'un chef de famille vertueux et sagement occupé de ses devoirs? Les soins qu'il se donne sont récompensés à tout moment par les sentimens qu'il éprouve de la part de tous ceux qu'il voit autour de lui. Il jouit de ses biens, dont les grands savent si rarement jouir; il fait sortir l'abondance des terrains même les plus stériles; il encourage l'industrie de ses fermiers; il a le plaisir de créer, de commander à la nature, de la forcer d'obéir à ses volontés. Sous ses yeux tout prospère; ses vassaux travaillent et s'enrichissent; ses domestiques secondent ses vues, et partagent avec leur maître les avantages de l'opulence, qui le met à portée de récompenser et de faire des heureux.

Tel est le but que devraient se proposer pour leur propre intérêt les seigneurs, les grands, les possesseurs de terres : une vie ainsi occupée ne serait-elle pas préférable à cette vie inquiète et fastidieuse qu'ils mènent dans les cours ou dans les villes, où, à force d'amusemens et de plaisirs, on finit communément par ne plus jouir de rien? C'est en répandant le bien-être sur un grand nombre d'hommes que l'on peut vraiment montrer sa grandeur et sa puissance : c'est en occupant les hommes qu'on peut les enrichir et

se procurer à soi-même une opulence légitime: c'est en s'occupant utilement que l'on se dérobe à l'ennui, au désordre, et que l'on prévient les déréglemens des serviteurs: c'est en les rendant heureux par des bienfaits réels que l'on fait naître entr'eux le respect, la soumission, la fidélité, l'amour de leurs devoirs.

Le serviteur doit respecter dans son maître celui de qui dépend sa propre félicité. Son intérêt l'invite donc à lui montrer invariablement la déférence que son état lui impose: il doit craindre de lui déplaire par des manières arrogantes ou par des murmures indiscrets: il doit s'armer de patience, parce que la patience est la vertu de son état qui le destine à souffrir les variations auxquelles sont sujets les hommes même du meilleur caractère; il se promettra par là de désarmer la colère. Tout lui prouve en effet que la fureur la plus enflammée s'éteint par la douceur: il obéira donc sans réplique aux ordres qu'on lui donne. Un maître juste n'ordonne rien que de juste; un maître injuste doit être abandonné. Le serviteur remplira soigneusement la tâche qui lui sera prescrite, et cherchera le moyen de s'en acquitter de son mieux. Il évitera la maladresse, qui n'est due pour l'ordinaire qu'à la précipitation, au défaut d'attention; il en apportera même dans les petites choses, afin de s'épargner des reproches toujours humilians; il sera exact et ponctuel, afin de ne point s'attirer la mauvaise humeur de celui dont il doit rechercher la bienveillance à tout moment.

Il observera surtout les règles de la plus exacte fidélité. Il se souviendra qu'en entrant au service de

son maître, il s'est engagé non-seulement à respecter sa propriété, mais encore à la défendre contre les autres, et à confondre ses intérêts avec les siens. Par un abus contraire à toute justice, les domestiques s'accoutument souvent à retirer des rétributions de ceux qui fournissent des denrées ou des marchandises à la maison de leurs maîtres; mais un serviteur fidèle reconnaîtra sans peine que ces prétendus *profits* ou *droits*, quoique autorisés par l'usage des valets corrompus ou des maîtres négligens, ne peuvent être réputés légitimes, et ne sont dans le fait que des vols déguisés.

Enfin le serviteur honnête craindra l'oisiveté, comme pouvant devenir le chemin du vice et du crime. Il cherchera donc à remplir par quelque travail utile les intervalles que lui laissera le service de son maître : par là il emploiera d'une façon avantageuse pour lui-même des momens que des valets paresseux donnent au jeu, à l'intempérance, à la débauche. En tenant cette conduite, un domestique aura droit de prétendre à l'amitié, à la tendresse de tout maître en qui la vanité n'aura pas étouffé tout sentiment de gratitude et de justice. Mépriser un serviteur de ce caractère, ce serait se montrer dépourvu de raison et d'équité. Un serviteur attaché est un ami bien plus sûr que la plupart de ceux que l'on rencontre dans le monde. Un maître qui n'aurait pas pour lui des égards et de la reconnaissance serait ennemi de lui-même et se rendrait digne de mépris. Combien d'esclaves que l'opinion et le préjugé dédaignent ont fait éclater pour leurs maîtres un zèle, une générosité si nobles, qu'ils méritent d'être

célébrés à bien plus juste titre que tant de héros que l'univers admire (1)!

Que des hommes superbes cessent donc de mépriser et de traiter avec dureté des serviteurs nécessaires à leur propre félicité, sans lesquels ils seraient obligés de se servir eux-mêmes : qu'un maître respecte dans celui qui le sert l'humanité malheureuse; qu'il ne l'outrage jamais; qu'il voie toujours en lui et son semblable et l'homme utile à son propre bonheur. Quand il aura éprouvé son attachement, ses soins assidus, sa fidélité, qu'il le chérisse u'il le traite comme un ami sincère; qu'il se souvienne que le salaire qu'il lui donne ne dispense pas de la reconnaissance, et qu'il est toujours fort au-dessous de ce

(1) Valère Maxime rapporte plusieurs exemples d'esclaves qui ont généreusement sacrifié leur vie pour sauver celle de leurs maîtres. Tacite cite l'esclave de Pison. Celui-ci étant proscrit, son valet prit son nom et se laissa tuer en sa place. Sous Caligula, une femme esclave endura courageusement la torture la plus cruelle sans vouloir rien avouer qui pût faire tort à son maître. L'illustre Catinat, disgracié et dépourvu d'argent, trouva dans son valet de chambre un ami généreux qui lui remit avec joie toute sa petite fortune. Combien d'officiers et de généraux dans les combats ont été redevables de la vie au courage de leurs domestiques, qui se sont exposés aux plus grands dangers pour eux! Tels sont pourtant les gens que des maîtres hautains daignent à peine regarder comme des êtres de leur espèce! Il est des maîtres qui prennent leurs domestiques pour des bêtes de somme; ils leur permettent à peine de manger, de dormir, d'être fatigués ou malades, d'être sensibles à la douleur, de s'apercevoir des outrages et des duretés qu'on leur fait éprouver. Des sybarites amollis, des femmes pour qui le moindre mouvement est insupportable, oubliant leur propre misère, leur ineptie, leur faiblesse, exigent une force, une promptitude, une adresse inconcevables dans les infortunés qui les servent. En Amérique et en Asie, où la chaleur du climat redouble l'indolence et la paresse, une femme trop délicate pour ramasser un mouchoir fait impitoyablement fustiger une esclave pour les fautes les plus légères.

qu'il lui doit. Est-il rien de plus honteux que de voir tant de maîtres regarder comme des dettes les services les plus pénibles d'un domestique, que souvent ils ne paient que par des hauteurs et par la plus noire ingratitude? Des gages, souvent très-modiques, pourraient-ils donc les acquitter pleinement, envers un serviteur attentif et fidèle, des soins assidus et dégoûtans qu'exigent de longues maladies, des travaux que demandent des voyages fatigans, enfin du renoncement total et continuel à ses propres volontés, qui rend la servitude si fâcheuse? Des hommes qui se dévouent ainsi pour leurs maîtres acquièrent sur leur tendresse des droits si justes, qu'il n'y a que la dureté et l'orgueil le plus détestable qui puissent les méconnaître.

C'est évidemment l'injustice et la fierté de tant de

On peut en général remarquer qu'il n'y a point de service plus dur que celui des parvenus, des gens de rien enrichis; étonnés d'un pouvoir qui n'était pas fait pour eux, ils exercent un empire cruel sur leurs malheureux serviteurs. *Il n'y a*, dit Claudien, *rien de plus dur qu'un homme de rien qui s'est élevé bien haut : asperius nihil est humili qui surgit in altum*. La hauteur et la dureté envers ses domestiques annoncent l'injustice, l'ingratitude, le mauvais cœur, et surtout une très-grande lâcheté. Est-il rien de plus lâche que d'exercer un pouvoir cruel sur des malheureux qu'on voit enchaînés sans défense à ses pieds? Cependant ces hommes dédaignés, dont on fait les jouets des caprices les plus barbares, ont montré quelquefois des sentimens d'honneur et d'héroïsme dont leurs indignes maîtres seraient totalement incapables. Dans un établissement européan du Nouveau-Monde on manquait d'un bourreau pour faire mourir des nègres fugitifs que l'on avait repris : pour suppléer à ce défaut, un créole ordonne à l'un de ses esclaves de pendre ces infortunés; celui-ci disparaît à l'instant; mais il revient bientôt avec une hache dont il s'était servi pour se couper une main : offrant alors son bras sanglant et tronqué à son maître, *force-moi donc à présent*, lui dit-il, *de devenir le bourreau de mes frères*.

naîtres inhumains qui sont cause que leurs valets
ont communément leurs plus grands ennemis;
n dirait, à voir leur conduite, qu'ils regardent leurs
omestiques comme des bêtes, ou plutôt comme
es automates dépourvus de toute sensibilité, contre
squels ils peuvent librement exercer leurs passions,
urs caprices, leur humeur la plus bizarre : après
la l'on reproche à des malheureux, perpétuel-
ment aigris et rebutés, d'être très-indifférens pour
urs maîtres, de les servir machinalement, et sur-
ut de n'être animés que par l'intérêt. Ainsi l'on
availle continuellement à repousser les cœurs de
s domestiques, on les dégrade par une hauteur
sultante; on les récompense très-mal, et l'on se
aint ensuite de les trouver peu attachés, vils,
itéressés! Que les maîtres apprennent donc et
u'ils n'oublient jamais que la bonté seule attire
s cœurs; que c'est en traitant leurs serviteurs avec
s égards dus à des hommes qu'on peut leur
spirer des sentimens d'honneur ; que c'est en
s récompensant convenablement qu'on leur ap-
rendra à penser avec plus de noblesse : enfin tout
ur prouvera que les bons maîtres sont seuls en
at de former des domestiques fidèles, et que
eux-ci, malgré leur servitude, sont dignes d'être
stimés.

Si la servitude était un titre pour mépriser les
ommes, de quel œil devrait-on regarder la servi-
ude volontaire de tant de courtisans, d'autant plus
umiliante, que ceux qui s'y soumettent n'y sont
as forcés par la nécessité de subsister, et devraient
ar état avoir le cœur trop haut pour s'abaisser?

Cependant, poussés souvent par le plus vil intérêt, vous les voyez ramper servilement aux pieds d crédit et du pouvoir, s'empresser de rendre à l puissance les services les plus bas, souffrir sans s rebuter des outrages et des avanies que souvent u valet ne pourrait pas supporter.

Plaignons donc les hommes quand ils sont mal-heureux; mais ne méprisons que ceux qui, par le conduite avilissante, se rendent méprisables.

CHAPITRE VII.

la conduite dans le monde; de la politesse, de la décence, de l'esprit, de la gaîté, du goût.

Après avoir considéré les devoirs que chaque at impose aux hommes dans les différentes posi-ons où ils peuvent se trouver, il nous reste encore examiner ce qu'ils se doivent les uns aux autres ans la vie commune du mônde, c'est-à-dire, la onduite qu'ils sont obligés de suivre pour rendre commerce de la vie agréable et tranquille, les ualités qu'ils doivent acquérir ou posséder pour ériter et conserver l'estime et l'affection des êtres vec lesquels ils peuvent avoir des rapports perma-ens ou passagers.

Le commerce de la vie nous apprend plus ou oins promptement les moyens que nous devons mployer pour mériter la bienveillance des per-onnes avec qui nous vivons habituellement, ou ue le mouvement de la société nous présente; n réfléchissant sur ce que nous exigeons des autres our en être contens, nous découvrons bientôt ce ue nous devons faire pour qu'ils soient contens e nous. Voilà l'origine naturelle de la *politesse*, ui, comme on l'a déjà fait entrevoir ci-dessus, st l'habitude de montrer aux personnes avec qui ous vivons les sentimens et les égards que nous leur evons.

L'homme ne naît pas poli, il le devient par 'éducation, par les préceptes, par l'exemple, par

sa propre expérience, par ses réflexions sur les caractères des hommes, en un mot, par *l'usage du monde :* tout lui prouve que pour être heureux il faut plaire; il s'aperçoit bientôt que, pour y parvenir, il faut se conformer aux idées, aux conventions de ceux avec qui l'on vit, ménager leur amour propre ou leur vanité toujours active, leur montrer de l'estime, ou du moins des égards. Tout homme s'aimant et s'estimant lui-même veut voir ses sentimens adoptés par les autres; c'est sur ces prétentions, bien ou mal fondées, qu'il juge des êtres avec lesquels il a des rapports.

La politesse a été très-bien définie par un moraliste moderne « l'expression ou l'imitation des vertus » sociales. C'en est, dit-il, l'expression, si elle est » vraie, et l'imitation, si elle est fausse. Les vertus » sociales sont celles qui nous rendent utiles et » agréables à ceux avec qui nous avons à vivre; » un homme qui les posséderait toutes aurait né- » cessairement la politesse au souverain degré (1). »

Quelques penseurs chagrins confondent la politesse vraie avec la fausse; ou bien, la faisant uniquement consister dans des formalités incommodes et minutieuses, dans des signes d'attachement ou d'estime équivoques et peu sincères, dans des expressions hyperboliques introduites par l'usage, ils l'ont proscrite injustement, et lui ont préféré une rudesse grossière et sauvage, qu'ils ont qualifiée de *franchise :* mais, dans la vie sociale, la politesse est une qualité nécessaire, puisqu'elle sert à rappeler

(1) Voyez les *Considérations sur les mœurs*, par Duclos.

aux hommes les sentimens qu'ils se doivent, les ménagemens avec lesquels, pour leurs intérêts mutuels, sont obligés de se traiter des êtres qui ont un besoin continuel de converser ensemble.

Gardons-nous donc de blâmer imprudemment des usages, des formules, des conventions, des signes toujours utiles, dès qu'ils retracent à notre mémoire ce que nous devons à nos semblables et ce qui peut nous concilier leur bienveillance : conformons-nous à ces coutumes lorsqu'elles ne choquent point la probité : soumettons-nous à des pratiques que l'on ne peut violer sans indécence, et dont l'omission nous ferait accuser de vanité, de rusticité, de singularité, et nous rendrait déplaisans ou ridicules.

Le mépris des règles de la politesse et des usages du monde annonce en effet un sot orgueil, toujours fait pour blesser. Le refus de se soumettre à des coutumes adoptées par la société est une révolte impertinente et digne d'être blâmée. Chaque homme est en droit de penser comme il voudra; mais il ne peut, sans manquer à ses associés, s'exempter des règles imposées par tous, et se soustraire à l'autorité publique, quand elle ne prescrit rien de contraire aux bonnes mœurs. Respectons le public, suivons ses usages, craignons de lui déplaire en négligeant les signes extérieurs auxquels on est convenu d'attacher les idées de bienveillance, d'attachement, d'estime, de respect, ou, si l'on veut, d'indulgence et d'humanité, que nous devons même aux faiblesses de nos semblables.

Si nous devons des égards à tous les êtres de notre espèce, la politesse n'est qu'un acte de justice et

d'humanité. L'inconnu, l'étranger est en droit d'attendre de nous des marques de la bienveillance universelle qui est due à tous les hommes, puisque, si le hasard nous transportait à notre tour dans un pays inconnu, nous souhaiterions de trouver dans ses habitans des signes de bienveillance, d'hospitalité, d'humanité. Cependant bien des personnes, qui passent même pour polies et bien élevées, semblent oublier ou méconnaître ces principes; les inconnus leur paraissent n'avoir aucun droit à leurs égards. Dans les spectacles, les promenades, les fêtes, les lieux publics, on voit bien des gens se conduire avec une rudesse, une impolitesse, une grossièreté très déplaisantes, et dont on a souvent lieu de se repentir par les querelles et les conséquences quelquefois très funestes qu'elles entraînent. On ne doit ni négliger ni mépriser les signes dont les hommes sont convenus pour marquer la bienveillance et les attentions qui sont dues à tout le monde; si ces sortes de signes ne sont pas toujours sincères, ils prouvent au moins qu'il existe dans toutes les nations civilisées des idées de ce que les êtres de la même espèce se doivent les uns aux autres, même lorsqu'ils ne sont pas intimement liés.

La politesse franche et vraie est celle qui part des sentimens d'attachement, de considération, de respect, qu'excitent en nous les qualités éminentes que nous trouvons dans les personnes à qui nous les marquons. Nous ne pouvons, il est vrai, éprouver ces sentimens pour tout le monde, mais nous devons à tout le monde de la bienveillance, de la bonté, de l'humanité. Nous sommes quelquefois forcés de

montrer du respect même à la méchanceté puissante, parce que notre conservation veut que nous évitions de blesser ceux qui pourraient nous nuire; alors les égards que nous leur montrons sont des effets de la crainte, et celle-ci exclut l'amour.

L'estime est un sentiment favorable fondé sur des qualités que nous jugeons utiles et louables; et d'après lesquelles nous attachons du prix à ceux qui les possèdent; c'est une disposition à les aimer, à nous lier avec eux. Le mépris est un sentiment d'aversion fondé sur des qualités inutiles et peu louables. Le mépris est insupportable à ceux qui s'en trouvent les objets, parce qu'il semble en quelque sorte les exclure de la société comme inutiles. On peut être estimé sans être aimé; mais on ne peut être aimé solidement sans être estimé. Les attachemens les plus durables sont ceux dont l'estime est la base.

La considération est un sentiment d'estime mêlé de respect, excité par des qualités peu communes, par des actions grandes et nobles, par des talens rares et sublimes : considérer quelqu'un, c'est lui témoigner une attention marquée en faveur des qualités qui le distinguent des autres. D'où l'on voit que la considération n'est due qu'à la grandeur d'âme, aux grands talens, à la vertu.

Il y a, nous dit-on, de la fausseté à marquer de la politesse, de l'estime, de la considération à des hommes à qui ces sentimens ne sont point dus. Mais nous devons des ménagemens et des égards à tous ceux que la société s'accorde à respecter; nous ne sommes point leurs juges : il serait imprudent de montrer du mépris à la méchanceté, quand elle a le

pouvoir de nuire; il faut éviter autant qu'on peut les méchans; mais quand le hasard ou la nécessité nous les présente, il ne faut point les provoquer par sa conduite, il faut les craindre; et lorsque nous plions devant eux, notre conduite n'est que l'expression de notre crainte. Il n'y a que l'homme de bien qui ait droit de prétendre aux hommages du cœur, à l'affection sincère, à l'estime et à la considération véritable; les méchans en pouvoir doivent se contenter d'en recevoir les signes extérieurs. Le mépris est insupportable aux hommes les plus méprisables. Plus les méchans ont la conscience du mépris qu'ils méritent, plus ils sont irrités de celui qu'on leur montre.

Les signes du respect sont dus à la puissance; les égards que la crainte, ou les conventions de la société, ou notre devoir, nous obligent d'avoir pour nos supérieurs ou pour les personnes qui exercent sur nous une autorité bien ou mal fondée, se nomment *respect*. Un fils doit respecter son père, même lorsqu'il est injuste. Un citoyen respecte les princes, les grands, les gens en place, lors même qu'ils sont méchans, parce qu'il s'exposerait par une sotte vanité aux effets de leurs ressentimens. Le respect, étant mêlé de crainte, coûte toujours beaucoup à l'amour propre des hommes, communément blessés ou gênés par la supériorité des autres. Si les signes du respect sont flatteurs pour celui qui les reçoit, parce qu'ils lui rappellent sa puissance et sa grandeur, ils déplaisent à celui qui les donne, parce qu'ils lui rappellent sa faiblesse et son infériorité. Voilà pourquoi rien de plus rare que des inférieurs sincèrement attachés à leurs supérieurs; ceux-ci font communément sentir à

leurs protégés toute la distance que mettent entre eux le rang et la puissance.

Les égards que nous montrons à nos égaux se nomment *politesse, bons procédés*, lors même que nous n'éprouvons pas pour eux les sentimens d'un attachement véritable; c'est une monnaie courante que chacun donne et reçoit pour ce qu'elle vaut. La vie sociale demande que l'on ait de bons procédés pour les indifférens; et d'ailleurs nous en exigeons même des personnes avec lesquelles nous sommes peu liés : d'où l'on voit que cette conduite est fondée en justice.

Les signes de considération sont dus au mérite, aux talens rares et utiles, aux vertus. Les signes de la tendresse sont dus à l'amitié. Les égards que nous avons pour nos inférieurs s'appellent *bonté, affabilité.* Nous devons leur en donner des marques, parce que c'est le moyen de nous concilier leur affection, qui jamais ne peut être indifférente à l'homme de bien; il rougirait de ne devoir qu'à la crainte les respects et les hommages qu'il veut obtenir du cœur. Les signes de la bienveillance universelle sont dus à tous les hommes, parce qu'ils sont nos semblables. Enfin pour un cœur sensible il n'est rien de plus digne de ménagement et de respect que la misère; c'est une sorte de consolation que nous devons aux malheureux.

En saluant un inférieur, un homme du peuple, un malheureux, les riches ou les grands lui annoncent qu'ils ont de l'humanité, qu'ils ne le dédaignent pas, qu'ils le comptent pour quelque chose, qu'ils lui veulent du bien. Rien ne serait plus conforme à la saine morale que d'apprendre aux enfans nés dans

l'opulence à ne jamais montrer du mépris à leurs inférieurs ; ils se rendraient par là plus dignes de leur amour ; ils affaibliraient la haine ou l'envie que l'indigence doit naturellement concevoir contre les heureux : sentimens que l'orgueil ne peut qu'envenimer. N'est-ce donc pas assez que des hommes soient misérables, sans encore le leur faire sentir à tout moment ?

L'éducation devrait encore garantir les grands de cette politesse hautaine et dédaigneuse qui, bien loin d'inspirer de l'amour et de la confiance à ceux qui l'essuient, semble les écarter, les repousser, leur annoncer la distance à laquelle l'orgueil veut les tenir : la politesse de ce genre est souvent plus révoltante qu'une insulte avérée. « Les grands, dit un moderne, » qui écartent les hommes à force de politesse sans » bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes » à force de respect sans attachement.... La politesse » des grands doit être l'humanité ; celle des inférieurs, de la reconnaissance, si les grands le méritent ; celle des égaux, de l'estime et des services » mutuels (1). »

Les habitans de la cour sont d'ordinaire les plus polis des hommes, parce qu'ils sont accoutumés à craindre de blesser l'amour propre de tous ceux qui peuvent les servir ou les desservir dans leurs projets divers : ils savent que quelquefois l'homme le plus abject peut mettre des obstacles à leurs désirs. D'un autre côté les grands sont communément très-polis, afin d'être eux-mêmes plus respectés, ou pour

(1) Voyez les *Considérations sur les mœurs.*

avertir leurs inférieurs de la soumission qu'ils en attendent.

Le désir d'obliger doit être mis au rang des qualités les plus propres à nous concilier l'affection dans la vie sociale. Cette disposition est visiblement émanée de la bienveillance et des secours que nous devons aux êtres de notre espèce. Rendre service à quelqu'un, c'est exercer envers lui la bienfaisance. Ainsi l'homme obligeant acquiert des droits sur l'affection des autres et sur sa propre estime. Celui qui se sert de son crédit pour faire sortir de l'oubli le mérite ignoré, pour réparer les injustices du sort, pour fournir des secours à la vertu, est un vrai bienfaiteur digne de la reconnaissance de tout bon citoyen. Sans produire toujours des effets si marqués, le désir d'obliger est toujours agréable dans le commerce de la vie; il part de la complaisance et de la politesse, qui nous portent à nous prêter gaiement aux vœux de ceux à qui nous voulons plaire. Ainsi que la bienfaisance, l'humeur obligeante ne doit jamais s'exercer aux dépens de la vertu. C'est nuire à la société, et souvent à soi-même, que d'obliger les méchans. C'est faire du mal aux vicieux que de les servir dans leurs déréglemens. C'est se rendre coupable que de prêter ses secours à l'iniquité. On est un lâche, un flatteur, quand on a la faiblesse de servir ou d'obliger des gens inutiles ou nuisibles. Une politesse excessive, une complaisance banale, un désir aveugle d'obliger produisent souvent autant de maux dans la vie de ce monde que l'impolitesse et la brutalité.

Dans quelque familiarité que les hommes vivent

entre eux, la politesse ne devrait jamais être totalement bannie : l'amour propre est si prompt à s'alarmer, la vanité est si facile à irriter, que l'on devrait toujours craindre de les réveiller. Nos amis nous dispensent volontiers des formalités incommodes et banales de la politesse et de l'étiquette; mais nos amis ne peuvent jamais consentir à se voir méprisés. Rien de plus cruel que le mépris de la part de ceux que l'on aime et dont on voudrait être aimé. Ainsi l'amitié, en bannissant les complimens ou les signes extérieurs de la politesse, ne peut cesser d'exiger les sentimens réels dont ces marques sont les annonces. Les railleries piquantes, les discours peu mesurés, que la familiarité semble souvent autoriser, sont les causes les plus communes des ruptures et des brouilleries qu'on voit dans la société.

L'amour propre, qui toujours flatte, et l'étourderie, qui ne voit guère les choses telles qu'elles sont, font que bien des gens présument trop de l'amitié des personnes qu'ils fréquentent, et ne savent pas mesurer jusqu'où l'on peut aller avec elles. On suppose assez souvent que l'on peut tout se permettre avec ceux que l'on croit ses *intimes amis*, tandis que très-souvent ces prétendus *amis intimes* n'ont pour nous que les sentimens très-faibles d'une bienveillance générale, que l'on ne doit pas confondre avec la véritable amitié. Le monde est rempli de maladroits présomptueux qui se rendent désagréables à ceux dont ils n'ont pas suffisamment approfondi les dispositions. *Je ne savais pas être si fort de vos amis*, disait un homme à un indiscret qui présumait trop de son attachement. *Faites un peu de façon*,

disait un autre à quelqu'un qui en usait avec lui d'une façon trop familière. Un peu de réflexion ne devrait-il pas nous montrer qu'il est des positions où l'ami le plus cher peut devenir incommode à son ami?

L'union conjugale même, pour être maintenue dans toute sa force, ne dispense pas les époux de ces attentions qui annoncent l'estime et le désir de plaire. En public des époux raisonnables respecteront leur amour propre, ou ne négligeront pas les égards mutuels faits pour annoncer qu'ils ont les sentimens convenables à des êtres qui s'aiment. Il est des gens assez mal avisés pour refuser tout signe de bienveillance et d'attachement aux personnes dont ils ont le plus d'intérêt d'entretenir l'affection. La société est remplie d'époux qui ne se distinguent que par leurs mauvaises manières, de pères qui traitent leurs enfans sans aucun ménagement, d'amis qui croient que tout leur est permis avec leurs amis, enfin de maîtres qui ne peuvent parler avec bonté ou de sang froid à leurs domestiques. C'est ainsi que les hommes qui vivent le plus familièrement finissent très-souvent par se détester.

Les égards et les bonnes manières ne sont jamais ni déplacés ni perdus; les différentes facons de les exprimer par sa conduite et ses discours servent à nourrir dans les cœurs des hommes les dispositions nécessaires à leur contentement réciproque. Jamais nous ne sommes contens de ceux qui nous montrent qu'ils n'ont pas pour nous les sentimens que nous en exigeons.

Nous devons certains égards même aux personnes qui nous sont totalement inconnues. Un être vrai-

ment sociable doit s'abstenir d'offenser ceux mêmes qu'un pur hasard vient offrir à sa vue. Cet inconnu peut être un homme d'un mérite rare ou d'un rang distingué; l'on peut se repentir de ne lui avoir pas montré les sentimens qu'il a droit d'exiger. Il n'est personne qui ne rougisse d'avoir traité d'une façon trop légère ou peu respectueuse un inconnu, lorsqu'on vient à découvrir par la suite que ce même inconnu est un personnage considérable. D'ailleurs l'homme de bien, toujours animé du sentiment de la bienveillance universelle, désire de la témoigner même à ceux qu'il ne voit qu'en passant.

Ainsi les égards dus à la société nous prescrivent des ménagemens et de la politesse pour les personnes mêmes avec lesquelles nous n'avons point eu ou nous n'aurons jamais de liaison particulière. Rien de plus impoli ni de plus impertinent que ces regards curieux, effrontés, embarrassans, que des hommes, qui se croient bien élevés, jettent souvent sur des femmes dans les promenades ou dans les lieux où se rend le public. Une bonne éducation, ainsi que la bienséance, devraient sans doute nous apprendre que nos regards sont faits pour ménager la délicatesse et la pudeur d'un sexe que le nôtre doit respecter, ou du moins ne point obliger de rougir.

En général l'homme bien né contractera l'habitude de ne blesser personne. Faute de faire attention à cette règle si simple, à combien d'inconvéniens fâcheux une foule d'imprudens ne se trouve-t-elle pas à tout moment exposée! En voyant la façon dont bien des gens se comportent en public avec ceux que le sort leur présente, on croirait que tout inconnu

est pour eux un ennemi avec lequel ils veulent entrer en guerre. De là naissent mille rencontres imprévues dont les suites sont souvent très-sérieuses entre des personnes peu disposées à souffrir, soit les regards insultans, soit les manières peu mesurées de ceux qui se trouvent sur leur chemin. Eh quoi! tous les hommes, tous les habitans d'une même ville ne devraient-ils pas se donner des signes de bienveillance? A-t-on à rougir des égards que l'on montre à ses concitoyens?

Le moyen le plus sûr de bien vivre avec les hommes est de leur témoigner, autant qu'il est possible, que nous avons pour eux les sentimens et l'opinion qu'ils veulent trouver en nous: nous ne sommes point blâmables de leur sacrifier souvent une portion de notre amour propre; il vaut mieux en général pécher par le trop que par le trop peu dans les égards que nous leur témoignons. Mais la vanité de l'homme est si chétive et si pauvre, qu'elle craint de se priver elle-même de tout ce qu'elle accorde aux autres; sous prétexte d'éviter la bassesse et la flatterie, on se refuse souvent à des condescendances innocentes pour les faiblesses humaines auxquelles une grandeur d'âme véritable se prêterait sans répugnance. On n'est point bas pour montrer de l'indulgence; elle est au contraire une marque de grandeur, quand il ne résulte aucun mal de sa facilité. Il y a de la raison à céder à la force (1); il y a de la générosité à faire plier son

(1) Les Lacédémoniens, qui n'étaient pas des hommes bas, nous ont donné un bel exemple de l'indulgence qu'on peut avoir pour la folie des grands. Alexandre le grand, ayant eu la petitesse de se faire passer pour le fils de Jupiter et pour un dieu, voulut être reconnu

amour propre sous celui d'un homme de mérite d'ailleurs, sous celui d'un ami qui peut avoir de légers défauts compensés par un grand nombre de qualités louables. Si dans le commerce de la vie on s'obstinait à ne mettre jamais les hommes qu'à leur vraie place, on se verrait bientôt brouillé avec tout le monde.

Bien des gens se font un point d'honneur de mettre dans le commerce de la vie une roideur qui les rend désagréables sans les faire estimer. Ils disent qu'ils sont francs, qu'ils ne sont point flatteurs, tandis que dans le fond ils ne sont que vains, grossiers, remplis de petitesse, de malice et d'envie. *La vertu*, dit Horace, *tient le milieu entre ces deux vices opposés, et en est également éloignée* (1). En effet, une âme vraiment noble et généreuse ne craint pas de s'avilir par sa facilité ; elle ne rougit même pas de rendre aux autres plus qu'ils n'ont droit d'exiger. Il n'y a qu'une vanité inquiète sur ses propres prétentions, souvent suspectes pour elle-même, qui fasse tenir sans cesse la balance pour peser à toute rigueur ce qu'elle veut accorder ou refuser. Tout sacrifice de l'amour propre coûte infiniment aux petits esprits ; ils n'attachent de l'importance qu'à des bagatelles ; par la crainte d'être trop polis, ils se rendent impertinens.

De là ce conflit perpétuel des vanités que nous voyons à tout moment en guerre dans la société. Des

---

tel par tous les états de la Grèce; sur quoi les Lacédémoniens rendirent ce décret vraiment laconique : *Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu.*

(1) *Virtus est medium vitiorum, et utrimque reductum.*
HORAT. epist. 18, lib. 1, vers. 9.

ommes vains craignent toujours d'en trop faire et e se dégrader par l'indulgence qu'ils montreraient ux autres. Les grands affectent du mépris pour le avant ou l'homme de lettres dont ils veulent bien 'amuser, sans jamais consentir que leurs talens divers es mettent trop à leur niveau ; l'homme de qualité rétend que l'homme de mérite sans naissance *se ienne toujours à sa place.* Le commerce qui s'étalit assez souvent entre la noblesse indigente et la ourgeoisie opulente n'est ordinairement qu'un comat de deux vanités également ridicules. Le financier, ainsi que l'homme de lettres, ont quelquefois a vanité de fréquenter les grands qui les méprisent : ls pensent s'illustrer par une liaison qui les dégrade ; et ces grands, dont ils ont la folie de se croire les amis, ne les regardent que comme des protégés, des inférieurs qu'ils daignent honorer par leur condescendance. *Les grands*, disait Diogène, *sont comme le feu, dont il ne faut ni trop s'éloigner, ni s'approcher de trop près.*

Rien de plus sensé ni de plus avantageux dans la vie que de rester dans sa sphère. Un Arabe a dit très-sagement : *Ne va point au marché pour n'y vendre qu'à perte.* Le commerce des grands ne peut être que désavantageux aux petits. Tous les talens de l'esprit et du cœur ne sont rien aux yeux d'un homme de qualité qui ne connaît rien de comparable à la naissance : la vertu paraît très-inutile au courtisan, qui ne fait cas que de ce qui mène à la fortune : le mérite perd tout son prix auprès de ceux qui n'en ont pas : l'homme de génie n'est qu'un sot auprès d'un sot titré : l'homme à talens doit être bas, s'il

veut plaire à la grandeur. La fréquentation des grands ôte communément à l'esprit cette noble fierté, ce courage, cette liberté qui le rendraient capable de faire des choses utiles et grandes (1).

L'homme dont la fortune est médiocre ne gagne dans la fréquentation de l'opulence que le désir de s'enrichir, le goût du luxe, l'amour de la dépense, la tentation de se ruiner pour ne le point céder à celui dont le faste l'éblouit : l'homme sage ne devrait point sortir de son état ; c'est le moyen d'éviter les dégoûts que produiraient en lui les hauteurs, les prétentions, la vanité des autres. La manie des grands est une source de ruine pour les indigens ou les personnes dont la fortune est bornée. Il serait plus prudent de rester plutôt en-deçà que de vouloir aller au-delà de ses facultés.

En général il ne peut y avoir d'agrémens réciproques et durables dans les *mésalliances* de société, ou dans les liaisons entre des personnes qui diffèrent

(1) La vanité a communément plus de part que le goût ou que l'amour des sciences aux faveurs que les princes montrent aux savans et aux gens de lettres. Les *Mémoires de Brandebourg* nous parlent d'un souverain fastueux qui eut une académie, qu'il jugea nécessaire à sa gloire comme d'avoir une *ménagerie*. Denys le jeune, tyran de Syracuse, s'expliquait assez franchement à cet égard ; il disait qu'il entretenait à sa cour des philosophes et des gens de lettres, non qu'il les estimât, mais parce qu'il voulait être estimé à cause de la faveur qu'il leur montrait. Voyez PLUTARQ. *Dits notables*, Plusieurs tyrans et despotes ont favorisé les lettres dans les mêmes vues que Denys ; par là ils se sont assuré des panégyristes, et quelquefois des apologistes de leurs actions les plus blâmables. Des princes ont honoré et distingué des astronomes, des géomètres, des antiquaires, et surtout des poëtes ; mais on n'en voit guère qui aient aimé des philosophes véridiques et sincères. Les bienfaits des despotes furent même souvent un obstacle aux vrais progrès de l'esprit humain.

trop, soit par le rang, l'état, la fortune, soit par les talens, l'esprit et le caractère. Ceux qui sentent leur supériorité, en quelque genre que ce soit, ne tardent pas communément à s'en prévaloir contre leurs inférieurs, de là naissent des discordes et des haines, fruits nécessaires des hauteurs, des mépris, des railleries que l'on fait communément éprouver à ceux qu'on voit au-dessous de soi. Les petits n'ont à gagner que des mépris avec les grands; les personnes d'un esprit médiocre sont bientôt dédaignées par ceux qui ont quelque avantage de ce côté.

On trouve des gens qui, par une sotte ambition, veulent primer dans les sociétés qu'ils fréquentent: pour y réussir, vous les verrez quelquefois préférer le commerce de leurs inférieurs à celui de leurs égaux, qui ne leur laisseraient pas prendre les mêmes avantages. C'est ainsi que des gens d'esprit ont quelquefois la faiblesse de fuir leurs pareils, et de se plaire avec des sots qu'ils peuvent impunément dominer : pouvoir peu glorieux, sans doute, que celui qu'on exerce sur des hommes faibles et méprisables! Il n'y a qu'une vanité bien puérile qui puisse être flattée des hommages de ceux mêmes qu'elle méprise.

Quels qu'en soient les motifs, il y a de la bassesse, de la lâcheté, de la sottise à fréquenter ceux qu'on ne peut ni aimer ni estimer. Rien n'est plus vil que la conduite de ces grands qui vont *piquer* la table d'un parvenu pour avoir l'occasion de rire à ses dépens. L'homme dont le cœur est bien placé s'abstient de voir familièrement des personnes dépourvues de qualités aimables. Il n'ira point chez

l'homme vain, parce qu'il aurait à souffrir de sa vanité; personne n'est en effet plus sujet à s'oublier qu'un sot qui s'est enrichi. Rien de plus insolent que lui lorsqu'il se voit entouré de ses flatteurs et parasites. L'homme de bien ne fréquentera point le prodigue, parce qu'il rougirait de contribuer à sa ruine ou de tirer parti de sa folie. Enfin il ne fréquentera point des personnes décriées ou dignes de mépris, parce qu'il se respecte lui-même et craint de se déshonorer aux yeux des autres.

Le monde est plein de gens que l'on ne peut fréquenter sans apologie, ou sans se croire obligé d'expliquer les motifs des liaisons qu'on forme avec eux. Il ne faut, autant qu'on peut, se lier qu'avec des personnes estimables dont on n'ait point à rougir; et pour lors il n'y aura ni apologie à faire, ni explications à donner. Le hasard, les circonstances, nos besoins peuvent nous forcer de rencontrer quelquefois des personnes peu dignes de notre attachement vrai, de notre estime sincère; mais il y a de la bassesse et de la fausseté à vivre dans l'intimité avec des gens pour qui l'on ne peut éprouver aucun sentiment favorable. Le bas flatteur est le seul qui puisse se soumettre à une pareille contrainte; l'homme vil peut seul consentir à vivre long-temps sous le masque.

Quelque parti que l'on suive, celui qui veut vivre dans le monde doit se prêter autant qu'il peut à l'amour-propre bien ou mal fondé de ceux qu'il fréquente; s'il n'en a pas le courage, qu'il s'abstienne d'un commerce qui ne lui convient pas. Le misanthrope est toujours un orgueilleux,

ou bien un envieux dont la vanité et l'envie sont irritées de tout. Vivre avec des hommes, c'est vivre avec des êtres remplis d'amour propre et de préjugés, auxquels il faut souscrire, ou se condamner à vivre en solitaire. Notre amour propre doit nous apprendre que nous devons fermer les yeux sur celui des autres; l'homme prudent et sociable est toujours occupé à réprimer le sien. Il y a de la force, de la grandeur, de la noblesse à vaincre ses propres faiblesses et à supporter celles des autres. Le grand art de vivre est d'exiger fort peu et d'accorder beaucoup. Pour être content de tout le monde il faut rendre les personnes avec qui nous vivons contentes et d'elles-mêmes et de nous; cet objet mérite assurément qu'on lui sacrifie quelque chose.

Pour le bien de la paix il est bon de consentir quelquefois à être dupe, et de ne point tirer parti de sa propre supériorité. Les hommes sont perpétuellement en guerre, non parce qu'ils ont de la grandeur d'âme, mais parce qu'ils n'ont pas le courage de céder. Les corps, comme les individus, se haïssent ou se méprisent parce qu'ils n'ont pas les mêmes passions, les mêmes goûts, les mêmes façons de voir, les mêmes préjugés. Un courtisan ambitieux, un prince, un conquérant, regardent avec mépris les spéculations d'un philosophe, qui contrarient leurs goûts et leurs préjugés : de son côté le sage regarde leurs folies en pitié, et trouve qu'un esprit élevé ne voit rien de grand sur la terre que la vertu : les cèdres ne paraissent que des herbes à l'aigle qui plane au haut des airs.

Mais, pour vivre avec les hommes, il faut se prêter

à leurs opinions, sous peine d'en être détesté; ivre de son amour propre et de ses propres idées, chacun oublie l'amour propre des autres, et refuse de se conformer à l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes; telle est la source d'où l'on voit perpétuellement découler tous les désagrémens de la vie. Le monde est une assemblée dans laquelle chacun se montre à son avantage: pour bien jouer son rôle, il est utile de laisser chacun jouer le sien. Le rôle de l'homme de bien est d'être patient, indulgent, généreux, et de contenir au fond de son cœur les mouvemens de colère qui, sans corriger personne, ne feraient que le rendre malheureux. L'humeur noire ne ferait que porter le trouble au-dedans de nous-mêmes, et nous faire haïr de ceux avec qui nous sommes destinés à vivre en paix.

Il n'y a point dans les folies des hommes de quoi se brouiller sans retour avec l'espèce humaine. Le sage en rit intérieurement, mais il se prête quelquefois aux jeux enfantins de ces êtres en qui la raison ne s'est pas encore montrée : il sait qu'une censure amère ne peut rien contre le torrent de la mode et des préjugés. Soumis aux conventions honnêtes de la société, dont nous ne sommes ni les arbitres ni les réformateurs, en attendant que l'esprit humain se développe et se dégage des bandelettes du préjugé, laissons à chacun le rang que l'opinion lui décerne; pleins d'égards pour nos semblables, ne les affligeons point par une conduite arrogante qui rendrait inutiles les leçons de la sagesse. Que le philosophe, sincère dans ses écrits, présente la vérité sans nuages, parce qu'elle est utile à la société; mais s'il vit dans

le monde, qu'il épargne la faiblesse des individus; indulgent pour ses concitoyens, qu'il n'entre point en guerre avec leurs prétentions; poli avec ses égaux, respectueux pour ses supérieurs, affable pour ceux qu'il voit au-dessous de lui, qu'il ne s'arroge pas le droit de choquer les personnes que le hasard lui fait rencontrer; qu'il fréquente le monde, et n'attache aucun mérite à le fuir; qu'il ne vive dans l'intimité qu'avec des personnes choisies, dont les dispositions, les idées et les mœurs sont à l'unisson des siennes: c'est là qu'il peut ouvrir son cœur et se plaindre des travers et des tristes folies dont sa patrie est souvent la victime, qu'il déplore avec eux les opinions insensées auxquelles tant de gens attachent follement leur bien-être: mais il sait que le cynisme, la misanthropie, l'humeur, la singularité, ne sont aucunement propres à détromper les hommes.

Ne frappez pas, dit Pythagore, *indifféremment dans la main de tout le monde* (1). Ce précepte si sage paraît totalement ignoré dans les assemblages bigarrés que l'on rencontre partout. Quoique l'homme sociable ne se croie pas en droit de jouer dans la société le rôle d'improbateur, il évitera néanmoins le commerce des méchans parmi lesquels il serait totalement déplacé. Un des inconvéniens les plus fâcheux des villes opulentes et peuplées vient du mélange des compagnies: l'on y trouve à tout moment

(1) C'est le onzième des symboles de ce philosophe dans la traduction de Dacier, page 183, tome 1, édition de Paris 1706. On le trouve aussi dans le traité de Plutarque, *de la pluralité des amis*; au tome 1 de ses œuvres morales de la version d'Amyot, page 265, verso, édit. de Vascosan, in-8°.

les personnes les plus estimables indignement confondues avec les hommes les plus décriés et les plus méprisables. Que dis-je? ceux-ci sont quelquefois non-seulement tolérés, mais encore recherchés pour des qualités amusantes ou des talens aimables, que trop souvent on préfère aux qualités du cœur. Au défaut d'une censure publique, qui devrait flétrir tous les pervers, les honnêtes gens feraient très-bien de se liguer pour exclure de leurs cercles ces hommes notés, qui, parce que les lois ont oublié de les punir, se présentent effrontément dans la bonne compagnie.

Rien de plus étrange, et même de plus dangereux que la facilité avec laquelle des personnages méprisables, des joueurs, des aventuriers, des fripons, des escrocs trouvent souvent le moyen de pénétrer dans ce qu'on appelle la bonne compagnie; elle se trouve fréquemment forcée de rougir des membres dont elle s'est composée. On y voit quelquefois admettre des hommes les plus décriés. Les gens du monde, peu difficiles dans leurs liaisons, perpétuellement ennuyés, ne cherchant qu'à passer le temps, semblent dire de la plupart de ceux qui les fréquentent: « Ce sont des fripons, de malhonnêtes » gens, on le sait, mais il faut bien s'amuser. »

En général on pardonne très-aisément aux méchans le mal qu'ils font aux autres; dans le tumulte du monde on ne craint point assez les gens sans mœurs et sans vertu. On écoute avec plaisir celui qui dit des méchancetés, des calomnies, des médisances sur le compte des autres, pourvu qu'il ait le soin de les débiter avec esprit et gaîté. C'est ainsi que l'homme du plus mauvais cœur passe quelquefois pour *charmant*.

L'amour propre des auditeurs leur persuade que le méchant qui les amuse changera pour eux de ton, de caractère, et n'osera jamais les traiter eux-mêmes comme il traite les autres. C'est néanmoins ce qui arrive assez souvent; et pour lors l'homme *charmant* devient un monstre abominable.

Chacun connaît le danger des liaisons en théorie, et l'oublie dans la pratique. Rien de moins agréable et de moins sûr que les maisons ouvertes, pour ainsi dire, à tous ceux qui s'y présentent. Tant de gens, dont la vanité se repaît de l'idée de recevoir beaucoup de monde, devraient naturellement s'attendre à voir souvent chez eux des personnes suspectes et dangereuses. Quand on ne reçoit un homme que sur son nom, son titre, son esprit, son état, ses talens agréables, et quelquefois son habit, on risque de se repentir un jour de l'avoir admis chez soi. Ce sont les qualités du cœur et le caractère d'un homme qu'il faudrait s'efforcer de connaître avant de se lier avec lui. Mais on dirait que les gens du monde s'embarrassent fort peu des honnêtes gens, qui souvent les ennuient : assez semblables aux enfans, ils se soucient fort peu du commerce des personnes sensées, qu'ils ne croient propres qu'à les troubler dans leurs vains amusemens.

C'est un inconvénient assez commun dans le monde que la légèreté avec laquelle les hommes se présentent les uns les autres dans les sociétés. Les personnes sensées ne veulent pas admettre indifféremment tout le monde; et tout homme qui pense devrait se défendre de présenter, même à ses amis intimes, des personnes qu'il ne connaît que faiblement,

ou qui n'ont rien de conforme aux goûts, au caractère, aux mœurs de ceux à qui il les présente. On se trompe très-fréquemment en ce genre; chacun s'imagine que l'homme qui lui plaît a les qualités requises pour plaire à tout le monde, tandis que fort souvent les endroits mêmes par lesquels un homme nous plaît le rendent désagréable pour d'autres. Le talent d'assortir les hommes est très-rare, comme nous le verrons bientôt: cependant il contribue beaucoup à l'agrément de la société, et répandrait bien plus de plaisir sur le commerce de la vie.

La vie sociale demande que, sans blesser la justice, tout homme sensé se conforme aux lois de la décence, qui n'est que la conformité de sa conduite avec ce que la société où l'on vit a jugé convenable. Conséquemment la décence prescrit de ne point heurter de front les coutumes, les manières généralement adoptées, lorsqu'elles n'ont rien de contraire à la vertu, c'est-à-dire à la décence naturelle, toujours faite pour l'emporter sur la décence de convention.

La raison condamne donc la conduite impudente et révoltante du cynisme antique, qui se faisait un mérite de braver toute décence dans les mœurs. Elle blâme cette philosophie qui ne se plaît qu'à contrarier avec chagrin les usages les plus innocens, et qui se fait remarquer par sa singularité. On a loué Pythagore de s'être sagement accommodé à tout le monde; sa maxime était de *ne point sortir du grand chemin*. Tout homme qui affecte la singularité annonce une tête occupée de minuties, auxquelles elle attache la plus grande importance. Ce tour d'esprit, par sa nouveauté, semble d'abord intéresser;

mais, revenu de sa surprise, le public punit communément par le mépris l'homme singulier dans lequel il ne découvre bientôt qu'une sotte vanité. *Il me semble*, dit Montaigne, *que toutes façons écartées et particulières partent plutôt de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraie raison.*

Il n'est juste et permis de s'écarter des usages prescrits par les conventions que lorsqu'ils sont évidemment contraires à la droite raison, à l'équité naturelle, et par là même au bien de la société. Caton fit très-sagement de sortir d'un spectacle où l'on allait exposer une femme nue aux regards impudiques d'un peuple corrompu.

L'on peut et l'on doit être décent au milieu d'une société dont les mœurs sont criminelles et vicieuses: tout homme honnête doit refuser de prendre part à la dissolution générale, parce qu'il sait qu'elle est essentiellement nuisible; il ne paraît alors singulier ou ridicule qu'à des hommes dont il est fait pour mépriser les jugemens.

La décence naturelle est fondée sur les convenances nécessaires des êtres vivant en société, sur l'intérêt constant des hommes, sur la vertu: cette décence nous interdit les actions approuvées du public, quand elles sont évidemment opposées aux bonnes mœurs; ces lois doivent être en tout temps préférées à des coutumes, des opinions, des conventions arbitraires, autorisées par la déraison des peuples, qui souvent ont des idées très-fausses de la décence. Il y a, dit-on, des nations sauvages où les femmes sont dans l'usage de se prostituer aux étrangers, et se croient outragées par ceux qui se refusent à leurs faveurs. L'Anglais

qui, se rappelant qu'il avait une femme en son pays, ne voulut pas se conformer à cette coutume impudique, put bien paraître ridicule ou singulier à ces femmes sans pudeur, mais il n'en fut pas moins estimable aux yeux de tous les êtres raisonnables.

Les nations les plus corrompues rendent souvent hommage à la décence, et montrent de l'indignation quand on cesse de la respecter. Cette sorte d'hypocrisie nous prouve que les hommes les plus vicieux sont forcés de rougir de leurs désordres, et ne peuvent consentir à se voir tels qu'ils sont. Une femme déréglée se trouve elle-même à la gêne lorsqu'elle voit en public un spectacle licencieux, ou quand on lui fait entendre des discours obscènes (1).

La bienséance est la convenance de notre conduite avec les temps, les lieux, les mœurs, les circonstances, les personnes avec qui nous vivons; elle consiste à mettre les hommes et les choses en leur place, à rendre à chacun ce que nous lui devons;

(1) Chez des nations policées et sans mœurs il est presque impossible de mettre sur la scène les vices et les désordres qui règnent le plus dans le monde; le public alors crierait à l'indécence, et les personnes les plus coupables ne seraient pas les dernières à se plaindre qu'on leur manque. La stérilité des bons sujets de comédies, et l'uniformité des pièces de théâtre, viennent de la délicatesse hypocrite des spectateurs; ils ne veulent que des indécences *gazées*, afin de n'avoir pas l'air de pécher grossièrement contre la décence qu'ils prétendent respecter. Un grand nombre de pièces de Molière, applaudies dans le siècle passé, seraient aujourd'hui rejetées avec indignation. Cela prouve-t-il que le public actuel a plus de mœurs et de vertus qu'autrefois? Non, sans doute; cela prouve que ce public est moins grossier ou moins franc, et qu'il sait mieux qu'autrefois qu'il est honteux d'approuver des choses contraires à la décence.

d'où l'on voit qu'elle est fondée sur l'équité, qui jamais ne peut approuver des choses injustes et déshonnêtes. Manquer aux bienséances, c'est donc manquer à la justice. L'éducation, l'exemple, l'usage du monde, nous donnent des idées vraies ou fausses de la bienséance ; c'est à la raison éclairée qu'il appartient d'en juger en dernier ressort.

La bienséance nous défend de choquer par nos actions ou nos discours les personnes avec lesquelles nous vivons : conséquemment elle nous fait un devoir d'éviter tout ce qui peut exciter dans les autres des idées peu favorables de nous-mêmes, ou peindre à leur imagination des objets capables de leur déplaire. Est-il rien de plus contraire à la bienséance que les paroles déshonnêtes et les propos contraires à la pudeur dont souvent les conversations sont remplies ? Quoique l'usage semble autoriser, du moins parmi les hommes, les conversations de ce genre, elles paraîtront toujours très-peu séantes à ceux qui ont pour les mœurs le respect qui leur est dû.

Si les personnes bien élevées contractent l'habitude de la propreté extérieure, qui est fondée sur la crainte d'offrir aux yeux des objets capables de causer du dégoût, elles doivent avoir pour les oreilles les mêmes ménagemens. L'on ne peut donc s'empêcher de blâmer et de proscrire de la conversation ces détails dégoûtans de maladies et d'infirmités que se permettent des personnes que leur éducation semblerait avoir accoutumées à se montrer plus réservées. Nous nous contenterons de leur représenter que les discours ne doivent tracer dans l'esprit des

auditeurs que des images sur lesquelles ils puissent s'arrêter avec plaisir.

Les manières sont les façons extérieures de se comporter dans le monde, introduites par l'usage et les conventions de la société; elles consistent dans le maintien, dans les mouvemens du corps, dans la façon de se présenter, etc. L'éducation et l'exemple nous en font contracter l'habitude; indifférentes en elles-mêmes, nous sommes obligés de nous y conformer, sous peine d'être regardés comme impolis et mal élevés. Il faut dans les manières éviter l'affectation, qui rend toujours les hommes ridicules.

Pour se rendre agréable dans le monde, il ne suffit pas de posséder de la science, des talens, des vertus, il faut encore savoir les produire d'une façon qui plaise. L'homme de bien ne doit point dédaigner le titre d'homme aimable. Il y a de la négligence, de la sottise ou de la présomption, et non pas du mérite, à rejeter les moyens propres à concilier la bonne opinion du public: des façons ridicules, des manières inusitées, un extérieur maussade, un ton brusque et grossier, une franchise déplacée, une ignorance rustique des usages reçus, sont faits pour indisposer ou pour exciter la risée. Il y a tout autant d'impertinence que de stupidité à mépriser ou ignorer les manières consacrées par la convention. Les bonnes manières sont le vernis du mérite. La vertu se ferait tort si elle refusait des ornemens propres à la rendre plus attrayante. Le sage n'a point à rougir de sacrifier aux grâces.

Faute de faire ces réflexions, l'on voit bien des gens de mérite paraître ridicules et déplacés dans le

monde. Ce monde, souvent pervers, serait en droit de mépriser la science et la vertu quand il les trouve destituées des agrémens auxquels il attache communément une très-haute idée. D'un autre côté le monde ne peut pour l'ordinaire juger que sur l'extérieur; ses jugemens superficiels ne sont sans doute rien moins qu'infaillibles; cependant ils ne laissent pas d'avoir quelques fondemens. L'ignorance des bonnes manières annonce une éducation négligée, une absence de réflexion, une incurie blâmable. Un extérieur délabré semble indiquer un défaut d'ordre dans l'esprit. De même qu'une heureuse physionomie prévient favorablement dès le premier abord, des manières décentes, faciles, naturelles, engageantes, découvrent des dispositions louables, telles que le désir d'être aimé, la crainte de blesser, l'habitude de traiter avec les hommes, la connaissance des égards qu'on doit à la société, une attention constante à ne point la choquer.

Le véritable *savoir-vivre* n'est que la connaissance et la pratique des manières propres à nous concilier l'estime et l'amitié des personnes avec qui nous vivons. Ces manières sont bonnes dès qu'elles n'ont rien de contraire à la vertu qu'elles ne servent qu'à rendre plus agréable et plus insinuante. Quoique rien ne soit plus sujet à tromper que les signes extérieurs, il n'en est pas moins sûr qu'un extérieur prévenant, simple, décent, annonce communément un intérieur bien réglé. Les bonnes manières sont l'expression d'une belle âme. La vertu même peut rebuter lorsqu'elle se présente sous une forme agreste et sauvage.

Quand nous parlons des manières que la morale prescrit au sage d'adopter, nous ne lui disons pas de se conformer à ces façons impertinentes, à ces modes variables, à ce jargon éphémère, à de vaines grimaces, dans lesquelles des fats et des femmes frivoles font souvent consister *le bon ton*. Les manières de cette espèce sont des effets d'une sotte vanité, faite pour déplaire aux personnes sensées, les seules dont l'homme sensé doit rechercher les suffrages. Ainsi distinguons ce qu'un monde futile appelle de *belles manières* de ce qu'on peut justement appeler de *bonnes manières :* celles-ci partent d'une affection sociale, du respect que nous devons à la société. Est-il rien de plus insultant pour elle que les airs insolemment aisés du *petit-maître*, que les étourderies affectées de la coquette, que la négligence étudiée d'un tas d'êtres importans qui, croyant se faire estimer par des façons impertinentes, ne font que se rendre odieux ou méprisables? Si des façons abjectes et grossières sont capables de nuire au mérite, les manières affectées de la fatuité ne lui font pas moins de tort. L'homme de bien ne doit jamais se couvrir des livrées de la folie ; il doit chercher à plaire à des personnes raisonnables, et non à une troupe sans cervelle qu'il devrait éviter. Une lâche complaisance pour les travers accrédités dégraderait un homme sage et le ferait mépriser ; c'est d'un monde estimable, et non d'un monde frivole qu'il doit ambitionner l'estime et l'amitié. Des airs légers, étourdis, évaporés, ne conviennent point à l'homme sociable, qui doit toujours par son maintien montrer qu'il s'occupe du soin de plaire à ses associés.

Des airs arrogans et suffisans ne vont point à celui qui veut mériter la bienveillance des autres ; ce n'est qu'aux sots qu'il appartient de se donner bien de la peine pour se rendre insupportables ou ridicules. Un fat avantageux, par toutes ses belles manières, ne fait que s'éloigner de la considération dont il se croit assuré.

Pour nous faire aimer, nos manières doivent annoncer aux autres la modestie, la complaisance, la douceur, l'envie de plaire, la déférence, la politesse, la bonne éducation, la crainte de manquer aux égards. Les manières usitées dans le monde ne sont le plus souvent que des grimaces peu sincères, parce que les hommes, peu difficiles sur leurs liaisons, ne fréquentent pas toujours des personnes à qui ces sentimens sont dus : la politesse et les manières vraies ne peuvent se trouver qu'entre ceux qui s'aiment et s'estiment sincèrement.

En un mot, le commerce de la vie demande que nous contractions l'habitude de ne faire que ce qui peut plaire, et d'éviter avec soin tout ce qui peut aliéner ceux avec lesquels notre destin nous unit. L'homme vraiment sociable doit s'observer même dans les petites choses ; les fautes souvent réitérées ne laissent pas à la longue de choquer ceux avec qui nous vivons. L'attention et l'exactitude sont des qualités louables dans la société ; elles cessent d'être gênantes pour ceux à qui l'habitude les a rendues familières.

Néanmoins, aux yeux de bien des gens, *l'exactitude est la vertu des sots :* mais ce qui contribue à nous concilier la bienveillance ne doit jamais être traité de sottise ; nous ne devons aucunement mépriser une

qualité dont l'absence nous rend souvent désagréables même à nos amis les plus intimes. L'inexactitude annonce communément légèreté ou vanité. L'attention scrupuleuse à ne point blesser les autres est une disposition estimable, puisqu'elle prouve la crainte de leur déplaire. Toute la vie sociale ne doit-elle pas avoir pour but de chercher à se faire aimer ? L'exactitude ne peut donc être dédaignée que dans des sociétés frivoles, où l'homme, perpétuellement distrait et tiraillé en sens contraires par des plaisirs passagers ou des fantaisies inopinées, ne suit jamais dans sa marche aucune direction constante (1).

Si l'incurie, l'inadvertance, la légèreté, l'étourderie, l'indifférence sur ce qu'on doit aux personnes avec lesquelles on vit, sont des dispositions capables d'altérer à la longue ou même d'anéantir leur bienveillance, il est bon de ne pas négliger dans le commerce de la vie les attentions par lesquelles nous prouvons aux autres que nous nous occupons d'eux, que nous ne les oublions pas, que nous ne perdons point de vue ce que nous leur devons. L'homme attentif est assuré de plaire; on lui sait gré de ses soins; chacun éprouve pour lui le sentiment de la reconnaissance. Les attentions délicates sont celles qui préviennent les désirs; elles supposent qu'on a pris la peine d'étudier nos penchans et de nous éviter celle de les manifester; elles annoncent un tact fin, une pénétration qui fait deviner la pensée des per-

(1) Un homme d'esprit conseillait à un ami de ne jamais se faire attendre, de peur que celui qui l'attendrait n'eût le temps de faire l'énumération de ses défauts. *Aspettare, e non venire*, est, suivant les Italiens, la source d'une impatience mortelle.

nnes que l'on veut obliger, une adresse qui leur ave l'embarras du bienfait.

En général, il faut de l'attention quand on veut archer avec agrément et sûreté dans le sentier étroit raboteux de la vie. Il en faut dans le physique omme dans le moral : l'adresse est le fruit de l'attention; la maladresse déplaît et nuit, parce qu'elle ous rend souvent inutiles à nous-mêmes et aux itres. La gaucherie nous expose à la risée. L'homme ui veut plaire dans le monde doit se garantir du riicule, dont le propre est toujours de diminuer l'estme. Avec de l'attention sur soi-même on se corrige eu à peu; et l'habitude nous rend facile ce qui 'abord nous paraissait difficile ou même impossible. n fat, un présomptueux, un sot, sont incapables e se corriger.

Ces détails, qui paraîtront peut-être minutieux bien des gens, ne doivent pourtant pas être totaleent négligés quand on veut vivre agréablement ns le monde. Tout ce qui contribue à resserrer les ns de l'affection entre les hommes n'est nullement dédaigner. Il y a de l'arrogance, de la hauteur, de sottise à se croire dispensé de faire ce qui peut atrer la bienveillance générale, au-dessus de laquelle ul homme ne doit se mettre, quelque idée qu'il se sse de ses propres talens ou de sa supériorité.

Parmi les qualités qui distinguent les hommes dans commerce de la vie, ou qui les font désirer, on oit placer les talens de l'esprit, l'enjouement, la ité, la science, les connaissances utiles et agréables, goût, etc.

L'esprit nous plaît par son activité; ses saillies

subites nous surprennent, nous remuent, nous offrent des idées neuves, présentent à notre imagination des tableaux capables de l'amuser : on peut le définir la facilité de saisir les rapports des choses et de les présenter avec grâce. L'esprit juste est celui qui saisit avec précision la vérité. Le bon esprit est celui qui saisit les rapports, les convenances de la conduite; celui qui le possède est l'homme de bien éclairé.

La plus grande gloire de l'esprit est de connaître la vérité : il ne peut mériter l'estime qu'autant qu'il est utile; c'est une arme cruelle dans la main d'un méchant. L'esprit d'un être sociable doit être sociable, c'est-à-dire contenu par l'équité, l'humanité, la modestie, la crainte de blesser; l'esprit qui se fait haïr est dès lors une sottise; la crainte fut toujours incompatible avec l'amour; et l'estime est l'amour des qualités de l'homme.

L'esprit qui ne sait briller qu'aux dépens des autres est un esprit dangereux, propre à troubler la douceur de la vie. La plupart des sociétés ressemblent à ces sacrifices barbares dans lesquels on immolait des victimes humaines.

Faute de faire attention à ces vérités, les gens d'esprit portent souvent l'alarme dans la société. La vanité que leur donne l'idée d'être craints leur persuade que tout leur est permis, qu'ils peuvent impunément abuser de leurs talens, et faire sentir aux autres toute leur supériorité; assurés des suffrages de quelques admirateurs peu délicats, ils s'embarrassent très-peu de l'inimitié de ceux qu'ils blessent par leurs sarcasmes : applaudis par des envieux et des méchans dont l'univers abonde, les gens d'esprit ont souvent

a folie de préférer leurs suffrages à ceux des gens de bien. Enfin, par un étrange renversement des idées, e mot *esprit* devient souvent un synonyme de noirceur, de pétulance, de malignité, de folie.

Rien ne produit plus de ravages et de désagrémens que la médisance, la critique impitoyable, l'esprit improbateur, talens funestes par lesquels bien des gens prétendent se distinguer! L'envie, la jalousie, et surtout la vanité, sont, comme on l'a fait remarquer, les vraies causes de cette conduite. On critique les autres, on expose leurs défauts, on les relève, afin de faire parade de sa pénétration, de son goût; et, pour se procurer un plaisir si futile, on risque de se faire un grand nombre d'ennemis; les propos indiscrets font éclore à tout moment des haines immortelles, dont tout homme raisonnable doit craindre de se rendre l'objet. Simonide disait qu'*on se repent souvent d'avoir parlé, et jamais de s'être tu.* Un homme se rend bien plus aimable en fermant les yeux sur les défauts des autres qu'il ne se rend estimable par sa promptitude à les pénétrer. *Taisez-vous*, disait Pythagore, *ou dites quelque chose qui vaille mieux que le silence.*

L'esprit ne peut être aimable s'il n'est assaisonné de bonté; l'honnête homme, avec un esprit ordinaire, est préférable dans le commerce de la vie au génie le plus sublime empoisonné par la méchanceté. Les grands talens sont rares; la société n'en a pas un besoin continuel : mais elle ne peut se passer de vertus sociales. La douce *bonhomie* est préférable à l'esprit et au génie, qu'elle rend bien plus aimables quand elle les accompagne. Lisons avec plaisir les

ouvrages de l'homme d'esprit et du savant qui nous procurent soit du délassement, soit de l'instruction; mais vivons avec l'homme honnête et sensible, sur la bonté duquel nous pouvons toujours compter. Choisissons pour ami l'homme de bien, qui craint de nous déplaire et qui nous aime; préférons-le à ces esprits redoutables qui sacrifient l'amitié même à leurs bons mots. Mais, par un aveuglement très-commun, l'on est bien plus jaloux de passer pour homme d'esprit que pour homme sensible et vertueux; on aime mieux se faire craindre que de se faire aimer dans des sociétés où tout le monde est en guerre.

Nul homme, s'il n'est bon, n'est long-temps agréable dans le commerce de la vie. L'homme de génie, s'il est vain ou méchant, efface le plaisir qu'il a fait par ses écrits, et dispense le public de la reconnaissance. Un génie malfaisant ne fait du bien qu'aux envieux; il porte la désolation dans les cœurs qu'il immole, et l'indignation dans les âmes honnêtes. Il n'est pas de monstre plus à craindre que celui qui réunit un mauvais cœur et de très-grands talens.

C'est, comme on a dit ailleurs, sur l'utilité seule que peuvent se fonder légitimement le mérite et la gloire attachés aux talens divers de l'esprit, aux lettres, aux sciences, aux arts, dont le but doit être de tirer des objets divers dont ils s'occupent des moyens d'augmenter la somme du bien-être social, et de mériter par là l'estime et la reconnaissance du public. La gloire n'est que l'estime universelle, méritée par des talens qui plaisent et qui sont utiles: c'est ternir cette gloire, c'est la rendre équivoque, que de nuire à ses semblables, dont l'homme, quel-

que supérieur qu'il soit, doit toujours ambitionner l'affection.

Nonobstant les préceptes affligeans d'une morale austère et sauvage, qui semble vouloir insinuer qu'une vie bien réglée doit être triste et mélancolique, nous dirons que l'enjouement, la gaîté, la belle humeur, sont des qualités louables et faites pour plaire dans le monde: elles ne peuvent choquer que des misanthropes envieux et jaloux du contentement des autres. Mais cette gaîté devient blâmable quand elle s'exerce d'une façon inhumaine aux dépens du bien-être des citoyens. Quelle étrange gaîté que celle qui consiste dans des railleries piquantes, des sarcasmes offensans, des satires désolantes! Est-ce donc être sociable ou gai que d'aller dans un repas immoler une partie des convives à la risée de l'autre? La méchanceté, toujours inquiète et soupçonneuse, peut-elle être compatible avec la gaîté véritable, qui ne part jamais que d'une imagination riante, de la sécurité de l'âme, de la bonté du caractère?

La vertu seule donne à l'esprit une sérénité constante; la vraie gaîté ne peut être le partage que de l'homme de bien : pour être franche et pure, elle doit être soutenue par une bonne conscience, qui seule peut procurer la paix, le contentement intérieur, la joie que rien ne trouble. La gaîté est toujours plus vive dans la compagnie des personnes que l'on sait favorablement disposées. La présence d'un inconnu, ou d'un homme qui déplaît, suffit souvent pour dérouter l'enjouement, et pour convertir en tristesse les parties dans lesquelles on se promettait

le plus de joie. On n'est point gai quand on est obligé d'user de circonspection, d'avoir de la défiance; ces dispositions sont propres à priver l'esprit de la liberté de s'épanouir. Epicure disait qu'*il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange que ceux avec qui l'on mange*. Connaître les hommes avec qui l'on vit, et bien assortir les personnes que l'on rassemble, est un art trop négligé (1).

L'ennui, la satiété, l'oisiveté, qui communément tourmentent les gens du monde, font que, pour se procurer quelque activité, ils ont besoin d'un grand mouvement, d'un changement de scènes perpétuel: bientôt, fatigué des personnes qu'on a vues souvent, on espère trouver dans des connaissances nouvelles des plaisirs nouveaux : toujours trompé dans son attente, on voit beaucoup de monde, et l'on ne s'attache à personne; au milieu d'un tourbillon continuel on ignore les douceurs de l'amitié, de l'intimité, de la confiance; par un abus ridicule, la sociabilité dégénère en cohue; et l'on dirait que les personnes les plus favorisées de la fortune ne se servent de leur opulence que pour s'étourdir elles-mêmes : vous les voyez toujours en mouvement, sans jamais jouir de rien : l'inquiétude les poursuit jusqu'au sein des plaisirs; elles pensent incessamment à s'en procurer d'autres. Voilà sans doute pourquoi la gaîté franche et

(1) Plutarque loue le philosophe Chilon de n'avoir pas voulu promettre de se trouver au festin de Périandre avant d'avoir su les noms de tous les autres convives. Il ajoute que se mêler indifféremment avec toutes sortes de gens dans un banquet, c'est agir en homme dépourvu de jugement. Voyez PLUTARQUE, *Banquet des sept sages*.

vraie se rencontre si peu à la table des riches et des grands; uniquement occupés du soin d'étaler leur faste, ils ne rassemblent que des convives dont les mœurs, les idées, les caractères, les états, sont très-peu compatibles. L'ennui préside à tant de soupers brillans et fastidieux, parce que les compagnies les plus illustres ne sont communément composées que de combattans sous les armes, toujours prêts à faire la guerre aux prétentions des autres. Le jeu est le lien ordinaire de ces assemblées de gens qui n'ont rien d'utile ou d'agréable à se dire.

D'un autre côté, comme les grands et les riches, par une fausse idée de grandeur, tiennent, pour ainsi dire, *maison ouverte*, ils ne se rendent aucunement difficiles; ils s'embarrassent fort peu de connaître ceux dont ils composent leur société. Des gens qui vivent dans une dissipation continuelle n'ont pas le temps d'approfondir les caractères; pour peu qu'un homme ait un nom, des titres, des manières, l'art d'amuser, le jargon insipide du grand monde, il a toutes les qualités requises pour être reçu dans les meilleures compagnies; voilà pourquoi nous les voyons si souvent composées de gens qui ne s'aiment ni ne s'estiment lorsqu'ils se connaissent, ou qui le plus souvent ne se connaissent point du tout. Rien de moins amusant que ces sociétés banales où tout homme prudent est obligé de vivre avec une réserve continuelle.

La confiance, dit le duc de La Rochefoucault, *fournit plus à la conversation que l'esprit.* La vraie gaîté suppose de l'affection, de l'amitié, une exemption totale de soupçons et de craintes. En vain

chercherait-on ces dispositions dans des cercles et des banquets où chacun représente, où chacun, occupé des intérêts de son amour propre, épie celui des autres, les mesure des yeux, est bien plus disposé à prendre de l'humeur ou à nuire qu'à communiquer du plaisir ou contribuer de bonne foi à l'amusement de tous. La vanité n'est point gaie; toujours inquiète et soupçonneuse, concentrée en elle-même, elle craint de s'échapper. La gaîté n'est communément le partage que des personnes simples et droites qui se trouvent en liberté, qui vivent avec cordialité, qui se communiquent réciproquement le plaisir d'être ensemble. Nulle société agréable entre les hommes, sans l'assurance de trouver dans leurs associés des égards, de la politesse, de la bienveillance, de la sincérité, de l'indulgence, de l'amitié.

Le contentement vrai ne semble aucunement fait pour les cours des princes; l'orgueil de l'étiquette doit l'en bannir absolument pour faire place à la réserve et à l'ennui majestueux. Il est exclu des assemblées des grands, toujours trop occupés de leurs menées et de leurs intérêts cachés. Il n'assiste pas aux festins de l'opulence, qui ne connaît de plaisir que dans son luxe et son faste. On le rencontre peu dans les compagnies mêlées et dans les cabales littéraires. Enfin on le chercherait vainement dans la plupart des sociétés brillantes, qui sont les théâtres où de fiers champions viennent se livrer des combats continuels, et où les différens acteurs sont toujours sous le masque. Quiconque veut être gai doit, en entrant dans une

compagnie, oublier lui-même, et faire oublier aux autres son amour propre, ses petitesses, ses titres, ses prétentions.

Rien de moins sociable et de moins gai que la société dédaigneuse et hautaine qui s'arroge exclusivement le titre de *bonne compagnie* par excellence : les personnes dont elle est composée sont des courtisans par état, ennemis les uns des autres, qui sous les dehors d'une politesse affectée couvrent des âmes ulcérées : ce sont des nobles entêtés de leurs prérogatives, toujours prêts à faire sentir aux autres la hauteur de leurs prétentions; ce sont des femmes occupées d'intrigues, de cabales, de galanteries criminelles, perpétuellement jalouses les unes des autres.

Des protées sans esprit et sans caractère, qui n'ont que l'art de se prêter aux fantaisies et au jargon de la frivolité, passent pour des gens du *bon ton*. Aux yeux de l'homme de bien la *bonne compagnie* est celle qui est composée de personnes honnêtes, vertueuses et bien unies. Le *bon ton* est celui qui maintient l'harmonie sociale.

Par une juste compensation, les indigens, le peuple, les jeunes gens, les personnes d'une fortune médiocre, en un mot, ceux que la grandeur dédaigneuse et le bel esprit appellent *gens du mauvais ton*, trouvent le secret de s'amuser et de rire de meilleur cœur que tant d'êtres superbes, qui rarement savent jouir de la vie. Tout plaisir est neuf pour la jeunesse et pour l'homme laborieux; la joie franche se livre, s'abandonne sans contrainte; l'artisan a d'ailleurs acheté par du travail le droit de

se délasser, tandis que l'homme désœuvré a communément épuisé tous les amusemens. Enfin des hommes simples vivent bonnement entre eux, et sont bien disposés à l'égard de leurs égaux; au lieu que les personnes d'un ordre plus relevé n'apportent le plus souvent dans leurs parties que les sentimens tristes et cachés de l'envie, de la haine, de la contrainte et de l'ennui. Ce qu'on appelle *le grand monde* est ordinairement composé de gens qui s'ennuient réciproquement, qui souvent se détestent, et qui pourtant ne peuvent se passer les uns des autres.

La gaîté vraie ne peut être l'effet que de la bonté du cœur, de la complaisance mutuelle, du contentement intérieur répandu sur les autres : on ne doit pas la confondre avec la joie bruyante de l'intempérance, ni avec la dissipation tumultueuse et les orgies de la débauche. L'homme de bien est un homme de goût, qui met du choix, de la décence, de la retenue dans ses plaisirs; il ne trouve rien de piquant dans ceux qui ne sont pas assaisonnés par la raison.

Le goût est l'habitude de juger promptement les beautés et les défauts des productions de l'esprit ou des arts. L'homme de goût plaît dans la société, parce qu'il présente à l'esprit des autres des idées choisies, capables de flatter leur imagination. Dans la poésie notre imagination est remuée par un heureux choix d'images, de similitudes, de circonstances capables de fixer agréablement l'attention. Dans la peinture le goût nous plaît, parce qu'il

rassemble les situations les plus propres à nous faire une impression agréable et vive.

Le goût moral, de même que celui qui a les beaux-arts pour objet, est l'habitude de juger sainement et promptement des beautés et des défauts, des convenances et des disconvenances des actions humaines; c'est-à-dire, de connaître les degrés de l'estime ou du blâme que mérite la conduite de l'homme : ce goût est le fruit de l'expérience, de la réflexion, de la raison. En morale, un homme de goût est un homme d'un tact fin et suffisamment exercé, qui juge avec facilité ce qui mérite l'approbation ou le mépris; d'où l'on voit que ce que plusieurs moralistes ont appelé un *instinct moral*, bien loin d'être une faculté *innée*, est une disposition acquise, et dont peu de gens sont doués.

Il n'y a donc que l'homme de bien, l'homme sociable et vertueux qui ait véritablement un bon esprit, la science vraiment utile, la gaîté vraie, enfin un goût sûr dans les choses les plus intéressantes à la vie (1). Les méchans et les vicieux ne sont réellement que des hommes sans jugement, sans esprit et sans goût, qui mènent dans la société une vie

(1) Quelques anciens philosophes de la secte académique ont reconnu une liaison entre le goût du beau physique et du beau moral, entre l'amour de l'ordre physique et l'amour de la vertu. En effet l'un et l'autre de ces goûts semblent dépendre de la finesse des organes qui constituent la sensibilité. Il y a communément lieu de présumer qu'un homme qui néglige l'ordre dans les choses extérieures, ou qui est insensible aux beautés physiques, n'a pas une tête bien arrangée. Tout dans la nature est lié par des chaînons imperceptibles. Il est bien difficile que le bon goût subsiste longtemps sous un gouvernement despotique.

inquiète et troublée sans jamais y jouir des plaisirs purs réservés à la sagesse. En un mot, tout nous prouve que, si la félicité peut être le partage de quelque être de l'espèce humaine, elle doit exclusivement appartenir à l'homme vertueux, qui toujours a le droit d'être content de lui-même et de se flatter de contenter les autres.

CHAPITRE VIII.

De la félicité.

La morale, comme tout a dû le prouver, est l'art de rendre l'homme heureux par la connaissance et la pratique de ses devoirs. « Ce ne sont pas, dit » Marc-Aurèle (1), les raisonnemens, ce ne sont » pas les richesses, la gloire ni les plaisirs qui ren- » dent l'homme heureux, ce sont ses actions. Pour » qu'elles soient bonnes, il faut connaître le bien et » le mal : il faut savoir pourquoi l'homme est né, » et quels sont ses devoirs..... Être heureux, c'est » se faire un sort agréable à soi-même ; et ce sort » agréable consiste dans les bonnes dispositions de » l'âme, dans la pratique du bien, dans l'amour de » la vertu (2). »

La félicité est un état constant, inaltérable que l'on

(1) Voyez les *Réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin*, liv. 8, §. 1.

(2) Aristote, dans ses livres moraux adressés à Nicomaque, dit qu'*être heureux, bien agir et bien vivre, sont une seule et même chose*.... que *le bon, l'honnête et l'agréable sont étroitement liés, au point de ne pouvoir jamais être séparés*. Cicéron a dit que la vie heureuse est l'objet unique de toute la philosophie. *Omnis summa philosophiæ ad beatè vivendum refertur*. Voyez Cicer. lib. 2, *de Finibus*. Il serait bien inutile de parler aux hommes de morale et de vertu, s'il n'en résultait pas le plus grand bien pour eux : une vertu totalement *gratuite* est une chimère peu séduisante pour des êtres qui désirent le bonheur par une impulsion constante de leur nature. Platon définit le philosophe *l'ami de la nature et le parent de la vérité*. Suivant Aristote (liv. 1, chap. 1 de sa morale) *tout art et toute science, ainsi que toute action et tout projet, doit avoir quelque bien pour objet*.

ne peut trouver ni dans ce qu'on désire ni dans ce qui nous manque, mais dans ce qu'on possède. Les plaisirs ne sont que des bonheurs instantanés; ils ne peuvent procurer cette continuité, cette permanence nécessaire à notre félicité: ainsi les dons de la fortune, la gloire, les avantages que donne le préjugé, dépendant du caprice du sort ou de la fantaisie des hommes, ne peuvent donner à l'esprit cette fixité de laquelle son bonheur doit dépendre, ni bannir les inquiétudes qui peuvent le troubler. Les plaisirs des sens sont encore moins capables de nous fournir le contentement et la sécurité de l'âme; quelque variés qu'on les suppose, ils finissent toujours par s'émousser avec promptitude, et par nous plonger ensuite dans la langueur de l'ennui. En un mot, les objets extérieurs ne peuvent donner à l'homme une félicité continue, qui serait impossible, et par la nature de l'homme, et par la nature des choses (1).

C'est donc en lui que l'homme doit trouver un bonheur inaltérable; et la vertu seule peut y produire non une insensibilité morne et nuisible, mais une activité réglée, qui occupe agréablement l'esprit sans le fatiguer ou lui causer du dégoût. La vertu n'étant que la disposition habituelle de contribuer au bien-être de nos semblables, et l'homme vertueux étant celui qui met cette disposition en usage, il suit

(1) Plutarque (traduction d'Amyot) dit : « Là où le vivre doucement et joyeusement ne procède point du dehors de l'homme, » ains au contraire de l'homme départ, et donne à toutes choses » qui sont autour de lui joie et plaisir, quand son naturel et ses » mœurs sont au-dedans bien composés, parce que c'est la fontaine et source vive dont tout le contentement procède. » Voyez PLUTARQUE, *du vice et de la vertu.*

que l'homme sociable ne peut se faire un bonheur isolé, et que sa félicité dépend toujours du bien qu'il fait aux autres.

Un ancien poëte a dit avec raison que *l'homme de bien double la durée de sa vie, et que c'est vivre deux fois que de jouir de la vie passée.* Est-il rien de plus satisfaisant que de vivre sans reproche, de pouvoir à chaque instant repasser dans sa mémoire le bien qu'on a fait à ses semblables, de ne trouver dans sa conduite que des objets agréables dont on ait droit de s'applaudir! Toute la vie de l'homme vertueux et bienfaisant n'est pour lui qu'une suite d'images délicieuses et de tableaux rians. « Lorsque l'on a cultivé la vertu, dit Cicé-
» ron, dans toute la suite de la vie, on en recueille
» de merveilleux fruits dans la vieillesse; et non-
» seulement ces fruits sont toujours présens jusqu'au
» dernier moment de la vie, ce qui serait toujours
» beaucoup quand il n'y aurait que cela seul; ils
» sont accompagnés d'une joie perpétuelle, que
» produisent le témoignage d'une bonne conscience
» et le souvenir de tous les biens que nous avons
» faits (1). » Diogène disait que *pour l'homme de bien tous les jours doivent être des jours de fête.*

Procurer à l'homme une félicité durable que rien ne puisse altérer, et lier cette félicité à celle des êtres

(1) *Exercitationes virtutum, quæ in omni ætate cultæ, cùm multùm diùque vixeris, mirificos efferunt fructus non solùm quia nunquàm deserunt, ne in extremo quidem tempore ætatis, quanquàm id maximum est, verùm etiam quia conscientia bene actæ vitæ, multorumque benefactorum recordatio, jucundissima est* CICER. *de Senect.* cap. 3.

avec lesquels il vit, voilà le problème dont la morale doit s'occuper, et qu'on a tenté de résoudre dans cet ouvrage. Notre but était de prouver que le vrai bonheur consiste dans le témoignage invariable d'une bonne conscience, ce juge incorruptible établi pour toujours au dedans de nous-mêmes pour nous applaudir du bien que nous faisons, et dont les décrets sont confirmés par ceux sur qui nous agissons. *Il n'y a point*, dit Cicéron, *de plus grand théâtre pour la vertu que la conscience* (1). Quintilien a dit depuis que *la conscience vaut mille témoins* (2).

Quel pouvoir sur la terre peut ravir à l'homme de bien le plaisir toujours nouveau de rentrer satisfait en lui-même, d'y contempler en paix l'harmonie de son cœur, d'y sentir la réaction des cœurs de ses semblables, d'y voir l'amour et l'estime de soi confirmés par les autres ? Telle est la félicité que la morale propose à tous les hommes dans tous les états de la vie; c'est à ce bien-être permanent qu'elle leur conseille de sacrifier des passions aveugles, des fantaisies indiscrètes, des plaisirs d'un moment.

La morale, pour avoir une base invariable, doit être établie sur un principe évidemment commun à tous les êtres de l'espèce humaine, inhérent à leur nature, mobile unique de toutes leurs actions. Ce principe, comme on l'a déjà fait voir ailleurs, est le désir de se conserver, de jouir d'une existence heureuse, d'être bien dans tous les momens de notre

---

(1) *Nullum virtuti theatrum conscientiâ majus est.* Tuscul. 2, §26.

(2) *Conscientia mille testes.* Institut. orator. lib. 5, cap. 11, n°. 41, édit. Gesner.

durée sur la terre : c'est ce désir toujours présent, toujours actif, toujours constant dans l'homme, que l'on désigne sous le nom d'*amour de soi*, d'*intérêt*.

Pour être persuasive, la morale, au lieu de combattre ou d'étouffer cet amour ou cet intérêt inséparable de nous et nécessaire à notre conservation, doit le guider, l'éclairer et le fortifier : elle manquerait son but si elle voulait empêcher l'homme de s'aimer, de chercher son bonheur, de travailler à ses intérêts : elle est faite pour lui montrer comment doit s'aimer un être raisonnable et sociable, comment il doit se conserver, comment il peut mériter l'estime et l'affection des autres; elle lui enseignera quels sont les intérêts qu'il doit écouter, et distinguer de ceux qu'il doit sacrifier à des intérêts bien plus chers et plus solides. La morale n'est que l'art de s'aimer véritablement soi-même en vivant avec des hommes; la raison n'est que la connaissance de la route qui conduit à la félicité.

Faute de réfléchir, les hommes ont la plus grande peine à sentir la liaison de leur intérêt personnel avec celui des êtres dont ils sont environnés. Cette ignorance de nos rapports entraîne l'ignorance de tous les devoirs de la vie. Au sein des sociétés on ne voit que des hommes isolés, à qui l'on ne peut faire concevoir qu'ils se rendent odieux et misérables en séparant leurs intérêts de ceux des êtres dont ils ont besoin pour leur propre bonheur. Par une suite de cette ignorance le tyran n'a plus d'intérêts communs avec son peuple, qu'il craint, et pour lequel il est un objet d'horreur. Les grands rougissent de confondre leurs intérêts avec ceux des vils citoyens qu'ils

méprisent. Les magistrats, orgueilleux d'avoir le droit de juger, ne s'occupent que des intérêts futiles de leur vanité. Les ministres de la religion, contens des droits qu'ils ont reçus du ciel, dédaignent de s'occuper des intérêts frivoles du reste des mortels. Les soldats, payés et favorisés par le prince, n'ont plus rien qui les attache à la patrie. Autorisé par la loi, le mari ne se met guère en peine de contribuer au bonheur de sa femme; celle-ci, de son côté, ne croit rien devoir au despote qui la néglige ou l'outrage. Le père, occupé de son avarice ou de ses plaisirs, oublie qu'il doit l'éducation et le bien-être à des enfans forcés de désirer sa mort. Des maîtres hautains traitent avec dureté des serviteurs dont ils se font des ennemis cruels. Enfin il n'est presque point d'amis sincères et constans, parce que la société n'est remplie que d'hommes indifférens, qui se font une existence isolée ou qui se font la guerre. De cette malheureuse division d'intérêts naissent évidemment tous les inconvéniens publics et particuliers, les discordes, les rapines, les trahisons, les perfidies, dont les sociétés civiles et domestiques deviennent les théâtres.

Voilà sans doute pourquoi tant de moralistes ont, avec grande raison, regardé l'amour aveugle de soi, l'intérêt personnel, comme une disposition odieuse et méprisable, sur laquelle il serait insensé et dangereux de fonder la morale. Voilà pourquoi des philosophes ont prétendu que la vertu consistait dans une lutte continuelle avec une nature essentiellement dépravée. Ils ont cru que dire à l'homme de s'aimer lui-même, c'était l'exciter à s'aimer exclusivement sans songer aucunement aux autres. En un

mot, ils se sont imaginé qu'établir les devoirs de la morale sur l'amour de soi, c'était lâcher la bride à toutes les passions suggérées par une nature aveugle et privée de raison.

Les moralistes qui invitent les hommes à suivre leurs passions ressemblent à ces médecins qui permettent à leurs malades désespérés de satisfaire leurs fantaisies les plus nuisibles. Si quelques sophistes imprudens ont prétendu que l'homme, en s'aimant lui-même, en suivant sa nature, en consultant son intérêt, pouvait impunément se livrer à ses passions, ils se sont grossièrement trompés. La médecine, avec la morale, devrait suffire pour les convaincre que celui qui s'aime véritablement, et qui veut se procurer une existence agréable, doit, pour son propre intérêt, résister fortement aux penchans dont tout lui montre les dangers. Est-ce donc s'aimer soi-même que de n'opposer aucun remède à la fièvre que produisent les excès de l'intempérance, les ardeurs impudiques, les emportemens de la colère, les mouvemens de la haine, les morsures de l'envie, les délires de l'ambition, les fureurs du jeu, les angoisses de l'avarice? Est-ce s'aimer vraiment soi-même que de séparer son cœur des êtres avec lesquels notre intérêt et nos besoins nous lient, et sans l'estime et l'affection desquels la vie serait désagréable? L'homme *personnel*, concentré en lui-même, qui ne voit que lui seul en ce monde, peut-il donc se flatter que quelqu'un s'intéresse sincèrement à son sort? Celui qui n'aime que lui-même n'est aimé de personne.

Je ne puis, dit Marc-Aurèle, *être touché d'un bonheur qui n'est fait que pour moi.* Un être sociable

ne peut se rendre heureux tout seul, ne peut se suffire à lui-même, éprouve le besoin de communiquer aux autres un bien-être qui toujours rejaillit sur son propre cœur. Quelqu'un a dit, avec grande raison: *Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout le monde vous contestera votre bonheur: si vous voulez que tout le monde soit heureux avec vous, chacun vous aidera.... si vous voulez être heureux en sûreté, il faut l'être avec innocence; il n'y a de bonheur certain et durable que celui de la vertu* (1).

Aristote compare l'homme vertueux à un bon musicien qui écoute avec plaisir les sons harmonieux qu'il tire de son instrument, et qui, même tout seul, s'en applaudit. L'homme de bien est le seul qui sache comment il faut s'aimer, qui connaisse son véritable intérêt, qui distingue les impulsions de la nature qu'il doit suivre ou réprimer; enfin il a seul un amour propre légitime, un droit fondé sur sa propre estime, parce qu'il sait avoir droit à l'estime des autres. Ne condamnons pas ce sentiment honnête; ne le confondons pas avec l'orgueil ou la vanité. Nul homme ne peut être estimé des autres s'il ne se respecte lui-même. Le renoncement à l'estime publique est une source féconde de vices et de crimes. La conscience ou la connaissance de sa propre valeur ne peut être blâmée que lorsqu'elle est injuste, ou lorsqu'elle n'a point égard à la valeur des autres. « L'amour de l'estime est l'âme de la société; il nous

---

(1) Voyez *Lettre d'une mère à son fils sur la vraie gloire*, tome 2 du recueil du R. P. Desmolets, pag. 275 et 296.

» unit les uns aux autres. J'ai besoin de votre ap-
» probation; vous avez besoin de la mienne. . . . Il
» est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même
» que ridicule de l'être avec les autres (1). »

Privé par l'injustice du rang que l'homme de bien sait devoir occuper, il n'est point avili pour cela, il ne cesse pas de s'estimer, il connaît sa propre dignité et se console par la justice de ses droits. Son bonheur est en lui-même, il l'y retrouve toujours. Le cœur d'un honnête homme est un asile où il jouit en sûreté d'un bien-être immuable qu'on ne peut lui arracher.

Cette félicité n'est point idéale et chimérique; elle est réelle; son existence est démontrée pour tout homme qui se plaît à rentrer quelquefois en lui-même. Est-il un mortel sur la terre qui ne se soit applaudi toutes les fois qu'il a fait une action vertueuse? Qui est-ce qui n'a pas senti son cœur se dilater après avoir soulagé un malheureux? Qui est-ce qui n'a pas contemplé avec transport l'image du bonheur tracé sur le visage de ceux dont il avait réjoui les âmes par ses bienfaits? Est-il quelqu'un qui ne se soit félicité de sa bonté généreuse, même lorsque l'ingratitude lui refusait le retour que méritait sa bienfaisance? Enfin est-il un homme qui n'ait point éprouvé un sentiment de complaisance, un redoublement d'affection pour lui-même, quand il a fait des sacrifices à la vertu? En contemplant alors la force de son âme, ne se trouve-t-il pas aussi heureux qu'un héros qui repasse ses victoires dans son esprit? *Le*

---

(1) *Ibid.*, pag. 296 et 311.

sage, dit Horace, *ne connaît que Jupiter au-dessus de lui; il est riche, libre, beau, comblé d'honneurs, il est le roi des rois* (1). Marius n'était-il pas bien content au milieu de ses malheurs, quand un Romain le vit assis sur les ruines de Carthage?

Que l'on ne nous dise donc plus que la vertu demande des sacrifices douloureux. L'estime juste de soi, les applaudissemens légitimes de la conscience, l'idée de sa grandeur et de sa propre dignité, ne sont-ils pas des récompenses assez amples pour dédommager l'homme de bien des vanités, des frivolités, des avantages futiles qu'il sacrifie au plaisir d'être constamment estimé de lui-même et des autres?

Les motifs naturels de l'amour de soi, de l'intérêt bien entendu, ne sont-ils donc pas plus réels, plus puissans, plus dignes de l'homme de bien que les motifs romanesques d'une morale enthousiaste, que l'on admire sans jamais s'y rendre? Faut-il autre chose pour exciter les hommes à la vertu que leur faire sentir que l'estime, l'affection, la tendresse et la félicité intérieure l'accompagnent toujours? Pour leur inspirer l'horreur du vice, peut-on leur présenter des motifs plus pressans que les remords, les infirmités, les malheurs sans nombre dont la nature, au défaut des lois, punit fidèlement les égaremens des peuples et des individus?

Quelle que soit la dépravation des mœurs, est-il une seule vertu à laquelle les méchans mêmes ne rendent incessamment hommage? Est-il un vice

---

(1) *Ad summam, sapiens uno minor est Jove: dives,*
Liber, honoratus, pulcher, rex deniquè regum.
HORAT. epist. 1, lib. 1, vers. 106, 107.

qui dans les autres ne leur paraisse incommode et méprisable? Le concert unanime de tous les habitans de la terre, bons ou méchans, sages ou insensés, justes ou injustes, s'accorde donc à nous crier que la vertu est le souverain bien, et que le vice est un mal que tous sont forcés de haïr. Tous les vices sont ennemis des vices; la société des méchans est composée de membres qui s'incommodent à tout moment les uns et les autres.

Dira-t-on que les décrets par lesquels la nature adjuge des récompenses à la vertu, et décerne des châtimens contre les transgresseurs de la morale, sont supposés, imaginaires? ne les voyons-nous pas s'exécuter sous nos yeux de la façon la plus marquée? En vertu de ces arrêts irrévocables nous voyons les peuples justes et tranquilles jouir durant une profonde paix d'une prospérité digne d'envie; tandis que des peuples ambitieux expient par de longues misères les maux qu'ils se sont faits à eux-mêmes et aux autres. Nous voyons des souverains équitables et vigilans goûter le plaisir si doux d'être chéris de leurs sujets rendus heureux par leurs soins, tandis que nous voyons les tyrans agités et tremblans sur les débris des nations désolées. Nous voyons les grands et les riches bienfaisans jouir des respects et de l'amour de ceux que leur crédit protége ou que leurs bienfaits soulagent, tandis que le courtisan odieux ne se console de la haine publique que par son impudente vanité, ou tandis que des héritiers avides attendent impatiemment la mort de l'avare qui s'oppose à leurs jouissances. Nous voyons l'abondance et la concorde régner chez les époux

vertueux, chez le père de famille économe et bienfaisant, tandis que nous ne trouvons que division et désordre chez ces époux en discorde et ces chefs de famille à qui la règle est inconnue. Enfin nous voyons les bonnes mœurs, la tempérance et la vertu récompensées par la santé, la vigueur, l'estime publique; et la dissolution cruellement punie par de longues infirmités et par le mépris universel. *Les méchans*, dit Plutarque, *n'ont besoin d'aucun dieu ni d'aucun homme qui les punisse, parce que leur vie corrompue et tourmentée est pour eux un châtiment continuel.*

Que l'on ne dise donc plus que la nature n'a point de récompenses suffisantes à donner aux observateurs de ses lois, ni de peines à infliger à ceux qui les violent. Il n'est point sur la terre de vertu qui ne trouve son salaire; il n'est point de vice ou de folie qui ne soit sévèrement puni. La morale est la science du bonheur pour tous les hommes, soit qu'on les considère en masse, soit qu'on les regarde comme partagés en sociétés particulières, en liaisons, en familles, soit enfin qu'on ne s'occupe que du bien-être des individus, abstraction faite des êtres qui les environnent.

La félicité des peuples dépend d'une sage politique, qui, comme nous l'avons prouvé, n'est que la morale appliquée au gouvernement des empires. Un gouvernement juste rend les peuples heureux; personne n'y sent la verge de l'oppression; chaque citoyen y travaille en paix à sa subsistance, à celle de sa famille; la terre, soigneusement cultivée, y porte l'abondance; l'industrie, dégagée des chaînes de

l'exacteur, y prend un libre essor; le commerce y fleurit au sein de la liberté; la population suit toujours l'abondance ou la facilité de subsister. Une patrie qui rend ses enfans heureux trouve en eux des défenseurs actifs, prêts à sacrifier leur vie et leurs trésors à la félicité publique partagée par chacun des citoyens.

La félicité des rois dépend de leur fidélité à remplir les devoirs de leur état. Un prince fermement attaché à la justice la fait régner sur son peuple; celui-ci regarde son chef comme un dieu tutélaire, comme l'auteur de tous les biens dont il jouit; protégé par ses bienfaits, le sujet travaille avec ardeur et pour lui-même et pour son maître, dont il sait que les vues ont toujours le bien de tous pour but invariable. Que manque-t-il à la gloire, à la puissance, à la sûreté, au contentement d'un souverain qui voit dans tous ses sujets des enfans réunis d'intérêts avec lui, et prêts à tout entreprendre pour contribuer au bonheur d'une famille dont le chef a su gagner tous les cœurs? Est-il sur la terre une félicité plus grande que celle d'un monarque que ses vertus mettent en droit de compter sur la tendresse de tout son peuple, sur la vénération de ses voisins, sur l'admiration de la postérité la plus reculée? Le bonheur d'un bon roi n'est le plus grand des bonheurs que parce qu'il est à portée de faire un plus grand nombre d'heureux.

La félicité des grands et des riches consiste dans la faculté de prêter une main secourable et bienfaisante à ceux que le destin afflige; ce bonheur disparaît pour eux quand ils ne font pas de leur pouvoir ou

à goûter avec un petit nombre d'amis choisis les douceurs de la confiance, à pratiquer dans sa sphère les devoirs de son état, à contenter les autres afin de se mettre lui-même en droit de jouir du contentement qui fut et sera toujours la récompense de la vertu. C'est évidemment à l'ignorance ou au mépris des règles de la morale qu'est due la plus grande partie des malheurs de la terre. Partout on voit les hommes, séparés par l'intérêt personnel mal entendu, presque entièrement étrangers les uns pour les autres, former des associations, non pour se rendre réciproquement la vie douce et agréable, mais pour se nuire de plus près, pour se tourmenter sans relâche. Ces aveugles mortels peuvent être comparés à des voyageurs engagés dans une foule, qui s'avanceraient inconsidérément, sans jamais songer à ceux qui les précèdent ou les suivent, non plus qu'à ceux qui marchent à leurs côtés. De ces dispositions il résulte un mécontentement général ; personne n'est satisfait ni de ses compagnons de voyage ni de lui-même.

Les malheurs attachés au mépris de la morale se font sentir aux sociétés comme aux individus. Les nations pour lesquelles une fausse politique forgea presque toujours un code fondé sur leurs aveugles intérêts, mais très-contraire à la justice, à la vertu, furent et seront toujours les victimes de leur perversité. Pourquoi voyons-nous des peuples enrichis par le commerce, jouissant d'un bon gouvernement et de la liberté, possesseurs de contrées immenses, et néanmoins toujours avides, inquiets, mécontens, tourmentés sans relâche de mouvemens

au monde un mortel plus heureux que lui; l'oracle lui indiqua un laboureur d'Arcadie (1).

La félicité du savant et de l'homme de lettres consiste dans la jouissance des connaissances utiles dont leur esprit s'est enrichi : l'étude est pour eux un plaisir habituel, qui les garantit des chimères qui font l'objet des désirs du vulgaire abusé. D'ailleurs une vie agréablement occupée les dispense de recourir à des vices et à des folies sans nombre, ressources ordinaires de ceux dont l'esprit n'est point cultivé. Rien n'égale les plaisirs que la retraite procure à celui qui a contracté l'habitude de converser avec lui-même; rien ne manque à son bonheur et à la considération qu'il mérite par ses talens, s'il y joint une âme vertueuse, sans laquelle les talens mêmes perdent tout leur prix. Les études des savans, les fruits de leurs méditations doivent se montrer dans leurs mœurs : les plus instruits des hommes sont obligés à être les plus humains, les meilleurs, les plus honnêtes; et bientôt ils jouiront de la considération et de la gloire dans lesquelles ils placent tout leur bonheur. Ménandre a dit « que les mœurs de » celui qui nous parle nous persuadent bien mieux » que tous ses raisonnemens. »

Enfin la félicité de l'homme qui vit dans le monde consiste à jouir des plaisirs honnêtes que la société lui procure; à mériter par sa complaisance, ses attentions et ses égards la bienveillance et l'estime des personnes desquelles le destin le rapproche,

(1) Voyez Valère Maxime, *Memorabil.* lib. 7, cap. 1, art. 2, edit. Torren. Leide, 1726.

vulgaire croit des êtres bien fortunés. Les aiguillons secrets de l'ambition, les inquiétudes de la vanité, les supplices lents de l'ennui vengent cruellement l'indigent de ceux qui le méprisent et l'oppriment.

Perpétuellement écrasé sous les vexations et les dédains des hommes puissans, l'homme du peuple est aigre, brutal et sans mœurs; il gémit dans la misère, et fait à tout moment une comparaison chagrine de son état laborieux et pénible avec celui de ces oisifs, qu'il suppose très-heureux. Il imite autant qu'il peut leurs vanités et leurs travers; et par ses efforts impuissans il ne fait que redoubler son malheur. Communément étrangers à la raison, à la morale, l'homme du peuple et l'indigent suivent en aveugles les impulsions de leur nature inculte, et cherchent souvent dans le vice ou dans le crime le bonheur dont ils se voient privés par leurs supérieurs. Ce sont, comme on l'a dit ailleurs, les riches et les grands qui sont la cause primitive des vices et des désordres des pauvres.

Faute de connaître les vrais principes de la morale, ou les moyens d'arriver au but qu'en cette vie tout homme doit se proposer, les familles ne sont très-souvent composées que de malheureux. On n'y voit que des époux sans tendresse journellement occupés à se rendre la vie insupportable, des pères tyrans, des mères dissipées et déréglées, des enfans corrompus par des exemples funestes, des proches en querelle, des maîtres impérieux et durs, des serviteurs sans attachement et sans probité. Tous ces associés divers ne semblent se rapprocher les

uns des autres que pour travailler de concert à se rendre misérables.

Dans le commerce du monde chacun, par inadvertance ou par folie, paraît vouloir renoncer à l'affection, à l'estime, à la considération, qui sont pourtant les objets de ses vœux les plus ardens. Une vanité présomptueuse, des manières offensantes, un orgueil inflexible, des jalousies inquiètes, bannissent des assemblées destinées à la joie l'amitié sincère, la cordialité, la gaîté véritable, qui seules peuvent répandre des charmes sur la vie. En voyant la conduite de bien des gens, on dirait qu'ils ne s'assemblent que pour avoir occasion de se haïr et de s'attrister mutuellement.

Ce serait fermer ses yeux à l'expérience que de ne point reconnaître les influences du vice ou du mal moral sur le physique des hommes. Combien de nations et de contrées florissantes n'ont pas été presque anéanties et rendues incultes par l'ignorance, les vices, la négligence des rois ! En vain la nature a-t-elle doué de la plus grande fertilité des empires peuplés ; des souverains dépourvus de mœurs et de lumières viennent à bout de les convertir en déserts ; l'ambition, toujours cruelle, et la vanité dispendieuse des princes, dépouillent et font périr sans pitié les peuples qu'elles immolent à leurs aveugles caprices : ces despotes si fiers sont ensuite tout surpris de ne trouver dans leurs états qu'une solitude effrayante et des sujets incapables de leur fournir les secours qu'ils ne cessent de leur demander. Mais les besoins continuels d'une cour affamée ont découragé l'agriculture, ont banni le

commerce, ont fait languir les manufactures, ont arrêté les travaux de tous les citoyens; ceux-ci ont été livrés aux vexations des grands ou aux extorsions ingénieuses et réitérées des traitans altérés du sang des peuples. C'est ainsi que la négligence, les passions et les vices des puissans sont une malédiction pour la terre; ils la forcent d'être stérile; ils condamnent à l'infortune, à la faim, à la contagion, à la mort ceux qui devraient la cultiver.

Indépendamment de ces effets généraux et marqués du vice ou du mépris de la morale sur toute une nation, qui peut douter de ses effets sur les individus? Combien de maladies contractées par les fatales habitudes de la débauche, de l'intempérance, de l'oisiveté, de la trop grande ardeur dans la poursuite des plaisirs! A ces causes, qui détruisent chaque jour la santé et l'existence d'une foule d'êtres imprudens, joignez l'ennui cruel, les peines d'esprit, les vapeurs, les chagrins, les remords, les mécontentemens habituels qui minent peu à peu les corps et les conduisent à pas lents au tombeau. Le suicide, effet terrible, soit d'une maladie de langueur, soit d'un délire subit, n'est point rare chez les peuples dont les mœurs sont corrompues. Des sybarites affaiblis par le luxe et le vice n'ont pas la force de soutenir les coups du sort.

Voilà comment le moral influe sur le physique: voilà comment, faute de raison et de vertu, tant d'hommes ne semblent vivre sur la terre que pour souffrir eux-mêmes et faire des malheureux. Par une loi constante de la nature, nul homme dans la vie sociale n'est fort que par sa réunion avec ses asso-

ciés ; personne n'est estimé et considéré qu'en se rendant utile ; personne ne peut être aimé qu'en faisant du bien aux autres ; personne ne peut être heureux qu'en faisant des heureux ; enfin personne ne peut jouir de la paix du cœur, du contentement de soi-même, de la tranquillité constante si favorable à la conservation de son être, qu'en se rendant témoignage qu'il a fidèlement accompli les devoirs de la morale dans le poste qu'il occupe parmi les hommes. La morale, on ne peut trop le répéter, est là seule route qui mène à la félicité véritable : elle influe sur le physique ; le visage même de l'homme de bien annonce le repos dont il jouit.

Nous voyons donc que le bonheur n'est le partage exclusif d'aucun état. La nature invite également tous ses enfans à travailler pour l'obtenir : mais, dans quelque position qu'ils se trouvent, elle l'a toujours attaché à la vertu. Rien n'est donc moins fondé que les vaines déclamations d'une sombre philosophie qui décrie indistinctement les grandeurs, les richesses, le désir de la gloire, et qui les interdit à tous ceux qui cherchent la sagesse. Est-il rien de plus désirable pour les peuples que de voir la vertu sur le trône travaillant également à la félicité commune des souverains et des sujets ? Quel bien pour les hommes si ceux qui sous les rois jouissent de l'autorité voulaient en faire usage pour s'illustrer par la vigilance à remplir leurs nobles fonctions ! Le riche ne serait-il pas un citoyen respectable, si, au lieu de dissiper ses trésors sans profit pour lui-même, il s'en servait pour ranimer l'indigence découragée, pour soulager les malheurs publics, pour réveiller l'industrie ? Enfin

cette gloire que l'on traite de fumée n'est-elle pas un objet réel et désirable, puisqu'elle n'est que l'estime universelle faite pour exciter l'esprit et le génie à contribuer au bien-être et aux agrémens de la vie?

N'écoutons pas non plus les conseils fanatiques d'une morale farouche qui voudrait nous montrer la perfection sublime et la félicité complète dans une apathie insociable, dans une indifférence totale pour le genre humain. Toute morale qui se propose d'isoler l'homme, de le concentrer en lui-même, de le séparer des êtres parmi lesquels la nature l'a placé, est une morale dictée par la misanthropie, qui ne doit point en imposer à des êtres sociables. Comment celui qui romprait tous les liens faits pour l'unir à ses semblables pourrait-il avoir des vertus? Qu'est-ce que des vertus qui n'ont pas le genre humain pour objet? Quelle estime les hommes doivent-ils à des sauvages effarouchés, qui, pour se dispenser de leur être utiles, vont s'enfoncer dans des déserts? Est-ce travailler à la félicité de l'homme vivant en société que de lui conseiller de rentrer dans l'état de sauvage, et de renoncer aux avantages sans nombre que la vie sociale lui procure? Le sauvage est-il vraiment heureux? En quoi peut consister le bonheur merveilleux d'un être vivant avec les bêtes, perpétuellement occupé à leur disputer sa nourriture, exposé à l'inclémence des saisons, privé des ressources, des commodités, des lumières, des secours que la société fournit à ses membres? Le sauvage est-il un être vertueux? Peut-on appeler des vertus l'absence des désirs pour des objets dont on n'a

point d'idées ? Enfin trouvons-nous dans les hordes sauvages répandues encore dans le Nouveau Monde que des vertus bien réelles remplacent les vices que les nations nombreuses et policées communiquent à leurs citoyens ? Non, sans doute. Si ces sauvages sont exempts de la soif des richesses, des besoins immodérés du luxe, des chaînes du despotisme, des entraves du grand monde, nous les voyons faire un usage affreux de leur liberté naturelle, ou plutôt de leur folie, pour s'égorger les uns les autres ; sur les plus légers prétextes ils portent la désolation et le carnage chez leurs voisins ; ils exercent sur leurs captifs des cruautés qui font frémir la nature ; ils traitent leurs femmes avec une férocité révoltante ; leurs enfans ne sont pas à l'abri de leurs fureurs soudaines ; en place des vices dont les nations civilisées sont agitées nous trouverons que les peuplades sauvages ont une cruauté, une soif de la vengeance, une déraison qui ne sait mettre aucun frein aux passions les plus terribles. Des hommes de cet affreux caractère peuvent-ils être des modèles de vertu ? leur genre de vie déplorable annonce-t-il aucunement la félicité ? leur franchise même n'est que le signe de leur tempérament indompté ; leurs vertus sont souvent des crimes ; leur innocence n'est que l'ignorance grossière de ce qui constitue le bonheur de la vie (1).

---

(1) Aristote, dans ses livres moraux, liv. 8, chap. 1, dit « qu'une vie solitaire et privée d'associés est contraire à la félicité » de l'homme et répugne à sa nature, vu que l'homme, par sa nature, » est un animal *sociable et politique*. Il ajoute qu'un homme qui se » plaît dans la solitude, et qui fuit le commerce de ses semblables,

Vivons donc avec les hommes ; fermons les yeux sur leurs défauts; cherchons à les servir, ne les haïssons jamais. Si les nations civilisées sont malheureuses, c'est qu'elles conservent encore trop de vestiges de leur barbarie primitive. C'est à cet esprit sauvage que l'on doit attribuer la plupart des guerres que la déraison des princes, secondée par les préjugés des grands et des peuples, rend encore si fréquentes sur la terre. Par la folie des souverains, les peuples les plus policés vivent encore comme des hordes sauvages, et sont perpétuellement occupés à se détruire. Par une suite des opinions fausses transmises par nos barbares ancêtres, le métier fatal de la guerre est réputé la profession la plus noble : l'art d'exterminer les hommes est celui qui conduit le plus sûrement aux honneurs, aux récompenses, à la gloire, chez des nations qui auraient bien plus besoin des arts de la paix pour devenir heureuses et florissantes. Mais l'esprit insociable et sauvage, maintenu presqu'en tous lieux par l'ambition des princes, s'oppose à la guérison des préjugés mêmes dont on reconnaît les affreuses conséquences. Ce sont des cours sauvages, ignorantes, corrompues, qui donnent le ton aux nations, et qui entretiennent chez elles

---

» n'est pas un homme, mais un monstre ; la solitude doit l'empêcher d'exercer aucune vertu. » Un anonyme très-estimable, partant des mêmes principes, a dit : « En s'éloignant des hommes, » on s'éloigne des vertus nécessaires à la société ; quand on vit seul, » on se néglige, on devient farouche, on se livre à son humeur ; le » monde nous force à nous observer. » Voyez *Lettre d'une mère à son fils sur la vraie gloire*. Le même Aristote, au liv. 1 de sa Politique, dit que *celui qui aime une vie complètement isolée n'est pas un homme, mais doit être ou un dieu ou une brute.*

les erreurs, le mépris de la science, les usages déraisonnables, les vanités puériles dont tant de peuples sont encore infectés. Enfin, dans l'examen que nous avons fait des vices des hommes, tout nous prouve qu'ils viennent de leur inexpérience, de leur légèreté, qui, contribuant à les tenir dans une longue enfance, les rendent encore très-insociables et très-sauvages.

Malgré la puissance des forces qui s'obstinent à retenir les hommes dans un état si contraire à leur véritable nature, rien ne nous autorise à désespérer de la guérison des esprits et de la réforme des mœurs. L'expérience et le malheur sont les grands maîtres des hommes; ils les forceront tôt ou tard à renoncer à des préjugés qui partout s'opposent à leur félicité. Des souverains plus éclairés connaîtront enfin leurs intérêts; ils renonceront un jour à cette politique injuste aussi contraire à leur bien-être qu'à celui de leurs sujets : ils sentiront que ces guerres interminables, ces conquêtes ruineuses, ces triomphes sanglans, ne font que saper les fondemens de la félicité nationale, et que la politique ne peut jamais s'écarter impunément des règles de la morale. A force de calamités les princes s'instruiront de leurs devoirs, et reconnaîtront que le pouvoir arbitraire ne procure à celui qui l'exerce que le triste avantage de régner en tremblant sur des esclaves chagrins et découragés.

Ainsi n'affligeons pas les hommes par une morale désespérante; ne les renvoyons pas dans les forêts; ne les séparons pas les uns des autres; disons-leur d'être plus justes, plus modérés, plus sociables;

montrons-leur les motifs capables de les convaincre et de les toucher; gardons-nous de leur dire que la félicité n'est point faite pour eux; faisons-leur sentir que la vertu seule peut donner un bien-être dont leurs vanités, leurs vices et leurs folies les écartent à tout moment.

Nous conviendrons sans peine que la réforme si désirable des mœurs des nations et des souverains ne se montre encore que dans le lointain; elle ne peut être que le fruit tardif des expériences et des lumières répandues peu à peu sur les hommes, et des circonstances que le destin seul peut amener : cela même n'est pas fait pour décourager le sage : il sait que ce n'est qu'avec lenteur que la vérité se propage, mais qu'elle est faite pour produire son effet tôt ou tard. Les égaremens des hommes, toujours punis par la nature, les forceront de recourir à la raison, à la morale, à la vertu, dans le sein de laquelle ils trouveront ce bonheur que des penseurs chagrins ont supposé n'être point fait pour la terre.

Que les amis de la sagesse continuent donc de semer des vérités; qu'ils se tiennent assurés qu'elles germeront un jour : si leurs leçons paraissent inutiles à leurs contemporains, elles serviront à la postérité, dont le bien-être ne doit pas être indifférent aux gens de bien qui pensent. La vérité est un bien commun à tous les habitans de ce monde; rejetée dans une contrée, elle fructifie dans une autre; repoussée dans un siècle, elle sera mieux accueillie dans un temps plus heureux ; dédaignée par les pères, elle fera le bonheur de leurs descendans, rendus plus sages par les folies de leurs ancêtres.

Enfin, quand même un heureux changement dans les mœurs des peuples ne serait qu'une flatteuse chimère, les conseils d'une sage morale ne seraient point inutiles pour cela; ils serviraient du moins à fortifier l'homme de bien dans la pratique de la vertu, à la lui rendre plus chère, à le confirmer de plus en plus dans les sentimens habituels à son cœur. L'espoir d'un avenir plus heureux, les peintures touchantes de la vertu contribuent, pour ainsi dire, à rafraîchir, à ranimer les âmes honnêtes et sensibles, souvent flétries par le spectacle affligeant des calamités qui désolent le monde. Au défaut du bonheur public que la société lui refuse, le citoyen vertueux est réduit à se procurer une félicité particulière; dans le sein de sa famille, dans le sein de l'amitié, il trouvera des consolations, des douceurs, un bien-être que la tyrannie ne pourra lui ravir; en pratiquant fidèlement les vertus sociales, il jouira de la sérénité constante de son cœur; sur le visage de sa femme, de ses enfans, de ses amis, de ses serviteurs, il lira le contentement, il s'applaudira d'y contribuer; il jouira de la confiance, de l'estime, de la tendresse de tous les êtres avec lesquels il aura des rapports; il sera content de lui par la certitude d'être chéri de tous ceux qui l'entourent.

Le méchant, au contraire, toujours mécontent de lui-même, ne rencontre partout que des ennemis; il ne voit en tous lieux que des accusateurs qui lui reprochent sa conduite odieuse et ses traitemens cruels. Il voudrait pouvoir les anéantir : semblable à Caligula, il désirerait que tous n'eussent qu'une seule tête afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup : dans

la société, dans sa maison, dans lui, il ne trouve qu'un spectacle effrayant dont l'idée le poursuit même lorsqu'il est sans nul témoin (1).

En promettant à l'homme une félicité complète, la morale ne lui fait point espérer l'exemption des malheurs de ce monde; elle ne le garantira pas des calamités publiques, des coups de la fortune, de la méchanceté des hommes, de l'indigence qui souvent accompagne le mérite et la vertu, des maladies cruelles, des maux physiques, de la mort; mais du moins

(1) Tous les méchans voudraient bien être bons, parce qu'ils éprouvent à tout moment les désagrémens attachés à la méchanceté ou au vice. Platon, au liv. 5 des Lois, dit que *tout homme injuste est injuste malgré lui.* Le même philosophe dit dans le Timée: *Personne n'est méchant de plein gré; il l'est par une suite de quelque vice de conformation dans son corps, ou par l'effet d'une mauvaise éducation.*

On peut dire, d'un autre côté, que l'homme de bien est un être bien constitué et bien élevé, qui suit sans résistance une nature bien réglée, qui a contracté sans peine l'habitude d'être bon, et qui l'exerce avec promptitude et facilité. Aristote observe très-justement que *nous ne recevons aucune des vertus morales de la nature; nous devenons*, dit-il, *bons et justes de la même manière qu'on devient bon architecte ou bon musicien.* La nature ne nous donne que des dispositions, à l'aide desquelles nous sommes plus ou moins propres à devenir bons, justes, bienfaisans, etc. Un homme né sans finesse dans l'oreille, sans agilité dans les doigts, ne deviendra jamais un musicien habile. Le méchant est un être mal organisé, mal élevé, ou en qui l'éducation n'a pu rectifier le vice de sa conformation : de même qu'un mauvais musicien, un mauvais peintre, un sculpteur maladroit, voudraient bien exceller dans leurs professions, le méchant rend souvent hommage au mérite de la vertu, qu'il n'a pas la force de suivre; il voudrait être bon, mais l'habitude le ramène au vice, dont il sent les inconvéniens.

Ces réflexions peuvent servir à jeter du jour sur la morale, et à nous expliquer la conduite de bien des hommes qui font souvent le mal en dépit d'eux-mêmes.

la morale prépare son esprit aux événemens de la vie, elle lui apprend à supporter avec courage les revers imprévus, à ne point s'en laisser abattre, à se soumettre aux décrets du sort : dans les peines les plus cuisantes, elle offre à l'homme de bien une retraite agréable en lui-même, où la paix d'une bonne conscience lui fournira des consolations inconnues des méchans, qui, aux malheurs qu'ils éprouvent sont forcés de joindre encore la honte et les remords de leurs vices et de leurs actions criminelles. Le plus cruel tourment d'un méchant dans l'infortune, c'est la conscience de son affreux caractère, de la haine qu'il est fait pour exciter, de la justice du châtiment qu'il éprouve. *Il vaut mieux*, dit Épicure, *être malheureux et raisonnable qu'être heureux et dépourvu de raison.*

Le vrai sage n'est point un homme impassible ; il n'a point les prétentions de ce stoïcien insensé qui, au milieu des tourmens, criait à la douleur *qu'elle n'était point un mal ;* il n'est point insensible à la perte de la fortune, de la santé, de ses proches, de ses amis ; il ne fait pas consister la vertu à contempler d'un œil sec la privation des objets les plus chers à son cœur ; il gémit comme un autre de la rigueur du destin ; mais il trouve dans la vertu des ressources et des forces ; il sent qu'avec elle l'on ne peut être complètement malheureux (1), et que sans elle la puis-

(1) *Est etiam quietè, et purè, et eleganter actæ ætatis placida, ac lenis senectus.* Cicer. *de Senect.* cap. 5. « C'est, dit Dacier, une » vérité constante que l'heureuse vieillesse est une couronne de » gloire et de sécurité, qui ne se trouve que dans le sentier de la » vertu. » Voyez *Comparaison de Pyrrhus et de Marius*, à la fin.

sance, la grandeur, l'opulence, la santé, sont incapables de procurer la vraie félicité. Enfin dans la vieillesse, et jusqu'au bord du tombeau, l'homme vertueux est soutenu par le souvenir consolant d'une vie paisible, pure et bien ordonnée (1).

---

(1) *On n'est point sous le malheur*, disait Démocrite, *tant qu'on est loin de l'injustice.*

CHAPITRE IX.

De la mort.

Non-seulement une conduite réglée par la morale nous procure une paix inaltérable, une félicité pure pendant notre séjour en ce monde; non-seulement elle fait jouir d'une vieillesse heureuse et considérée, mais encore elle affermit contre les craintes de la mort, si terribles pour les coupables. Si, comme on l'a dit ailleurs, la religion, soit naturelle, soit révélée, ne peut jamais contredire les devoirs que la nature impose à l'être sociable; si cette religion n'est vraie que par sa conformité avec les lois de la saine morale, ou par le bonheur qu'elle procure aux hommes; enfin, si la religion ne fait que joindre des motifs surnaturels aux motifs naturels, humains et connus, dont la morale universelle peut se servir pour exciter à la vertu, rien n'est fait pour troubler la sécurité de l'honnête homme prêt à sortir de cette vie pour en commencer une autre : persuadé que l'univers est sous l'empire d'un monarque rempli de bienveillance pour ses sujets, il ne peut en mourant éprouver aucune inquiétude sur son sort. Quelle raison l'homme de bien aurait-il de se défier des caprices ou de redouter la colère d'un dieu dont la bonté et la justice constituent le caractère essentiel et immuable? L'idée d'une vie future, qui sert de base à toute religion, n'est elle-même fondée que sur les récompenses que la vertu doit attendre tôt ou tard d'un dieu plein d'équité. Un dieu juste peut-il ne

point aimer l'homme juste? Un dieu bon peut-il haïr celui qui dans ce monde a fait du bien à ses semblables ? Un dieu rempli de miséricorde peut-il rejeter celui dont les entrailles se sont émues sur les infortunes de ses frères ? Enfin celui qui a tâché d'être utile à la société craindrait-il de rencontrer, au terme de ses jours, un juge inexorable dans le souverain de la nature, dans le créateur, le conservateur et le père de la race humaine, dans ce législateur de la volonté duquel la religion fait dériver les règles de la morale ? Non, sans doute; ce serait contredire toutes les perfections morales attribuées à la Divinité que de croire un instant que l'homme de bien pût lui déplaire.

Il est vrai que la religion exige encore d'autres vertus dans l'homme pour mériter la faveur divine. Mais, dans le cours de cet ouvrage, on s'est uniquement proposé de présenter à tous les habitans de la terre les motifs humains, sensibles, naturels, qui peuvent les porter à faire le bien dans le monde actuel, même en faisant abstraction de leurs idées religieuses : on ne leur a parlé que des moyens d'obtenir un bonheur aussi durable que la vie présente. C'est aux théologiens qu'il appartient exclusivement de montrer aux mortels les motifs divins, invisibles, surnaturels, qui doivent les conduire un jour à la félicité permanente que la religion fait espérer au-delà des bornes de la vie. Quoique rien ne dût paraître plus efficace pour exciter les hommes à la vertu, et les détourner du mal, que l'idée d'un bonheur éternel, spirituel, ineffable, ou que la crainte de châtimens rigoureux et sans fin, néan-

moins l'expérience nous fait voir que ces motifs, présentés chaque jour par les ministres de la religion, ne peuvent rien, ou du moins n'agissent que faiblement sur la multitude. Dominés par le présent, les hommes, pour la plupart, ne pensent guère à l'avenir, qui leur paraît toujours fort éloigné. Le monde est rempli d'êtres vicieux qui font profession de se soumettre à la religion, de croire les récompenses et les châtimens qu'elle annonce, sans pourtant que ces idées produisent aucun bien réel dans leur conduite ici-bas.

En effet, lorsqu'on voit les vices, les désordres et les crimes que se permettent tant d'hommes qui se disent très-convaincus de la réalité des récompenses et des châtimens éternels que la religion annonce, on serait tenté de croire que ce ne sont que de vaines chimères qui n'en imposent à personne, ou que ces idées séduisantes et terribles sont un frein beaucoup trop faible pour contenir les passions. Tant de souverains religieux et dévots, par leurs guerres cruelles, inutiles et fréquentes, par leurs injustes conquêtes, par la tyrannie et les extorsions qu'ils font éprouver à leurs peuples, par les dérèglemens auxquels on les voit se livrer journellement, semblent faire entendre que la religion, qu'ils feignent de croire, qu'ils protégent, qu'ils affectent de respecter, n'est pas faite pour eux, et n'est qu'un épouvantail destiné à contenir leurs crédules sujets. Ceux-ci néanmoins ne sont pas, pour la plupart, mieux contenus que leurs maîtres. Les nations les plus religieuses nous montrent une foule d'hommes qui allient chaque jour la croyance et la

pratique extérieure de la religion avec l'injustice, l'inhumanité, la rapine, la fraude, la débauche. L'on y voit des voleurs publics, des traitans, des fripons, des prostituées, des libertins, et, parmi le peuple, des ivrognes et des crapuleux qui jamais n'ont eu de doutes sur l'autre vie, et qui pourtant n'agissent point en conséquence : leurs désordres habituels sont l'objet continuel des remontrances inutiles de nos orateurs sacrés.

Mais si la religion effraie par ses menaces les transgresseurs de la morale, quelques philosophes reprochent à ses ministres de les confirmer dans leurs déréglemens, et de les rassurer par les moyens faciles qu'ils leur donnent de calmer leur conscience, d'expier leurs iniquités et d'apaiser la colère divine. « A quoi servent, disent-ils, ces terreurs d'une » autre vie, s'il suffit pour les faire disparaître de » se soumettre à des pratiques stériles, à des con- » fessions humiliantes pour le moment, à des céré- » monies, à des formules (1), à des aumônes et des » prières ? N'est-ce pas, demandent-ils, anéantir » l'effet des craintes que la religion inspire que

(1) Rien de plus ridicule que les cérémonies extravagantes que la superstition a fait imaginer chez quelques peuples pour rassurer les hommes contre les craintes de la mort. Un banian se tient assuré que tous ses péchés lui sont remis, s'il peut en expirant tenir la queue d'une vache, et recevoir son urine sur le visage. D'autres se croient sûrs d'être sauvés s'ils peuvent mourir sur les bords du Gange. Les parsis ne doutent aucunement que leurs fautes ne soient expiées, si un prêtre fait pour eux des prières et des cérémonies auprès du feu sacré. Pour assurer le salut du mahométan, on lui met en mourant dans la main quelque passage de l'Alcoran. Le prêtre russe, moyennant de l'argent, expédie au mourant un passe-port pour l'autre monde, etc., etc.

» d'assurer qu'un repentir tardif à l'article de la » mort est capable d'effacer toutes les taches d'une » vie criminelle ? » Ils trouvent que ses ministres, souvent trop indulgens pour les grands de la terre, aplanissent la voie du ciel à ces illustres coupables dont ils devraient plutôt aiguiser les remords. Quoi qu'il en soit de ces reproches, de l'aveu même des prêtres de la Divinité, rien n'est plus rare que de voir la religion opérer sur des cœurs corrompus un changement sincère et propre à mériter la félicité future.

D'un autre côté, l'on trouve les théologiens souvent peu d'accord entre eux sur les moyens de satisfaire à la justice divine et d'obtenir le bonheur éternel. Les uns exigent trop peu des hommes, ou leur procurent des expiations faciles ; les autres, par un rigorisme excessif, les rebutent, leur montrent la route du ciel remplie de tant de difficultés, qu'ils les jettent dans le désespoir ou dans un fanatisme farouche, insociable, aussi contraire à la vraie morale que les désordres les plus funestes. Rien de moins fait pour la vie sociale que le superstitieux sombre et mélancolique, qui, devenu l'ennemi de lui-même, se croit obligé de se tourmenter sans cesse, de renoncer aux plaisirs les plus innocens, de se séparer des vivans, de méditer sa fin au milieu des tombeaux. Quel bien pour l'espèce humaine peut résulter de cette conduite insociable ? L'homme continuellement abreuvé de ses larmes, nourri de mélancolie, agité de vains scrupules et de terreurs imaginaires, aigri par la solitude et les privations, peut-il être un membre utile ou agréable pour la société ? est-ce donc accomplir

les devoirs de la morale que de faire du mal à soi-même sans faire du bien à personne? C'est sans doute se former des idées bien sinistres et bien contradictoires d'un Dieu rempli d'amour pour les hommes que de croire qu'on ne lui plaît qu'en s'affligeant sans relâche, ou en demeurant sequestré du reste des humains. Si des casuistes trop faciles ouvrent le ciel aux plus grands scélérats, des rigoristes outrés le ferment à tout le monde : peu de gens savent trouver un juste milieu entre ces deux extrêmes.

Des inconséquences si frappantes sont cause que bien des gens ont osé douter de l'utilité ou du pouvoir qu'on attribuait à la religion. D'un autre côté, l'histoire ancienne et moderne montrant à chaque page les excès, les ravages, les haines immortelles, les persécutions atroces, les massacres lamentables qu'ont souvent produits sur la terre l'ambition du sacerdoce et le zèle furieux de ses partisans fanatiques, quelques penseurs en ont conclu que cette religion, qui servait tant de fois de prétexte à des crimes, était non-seulement inutile, mais encore incompatible avec la saine morale, la vraie politique, le bien-être et le repos des sociétés : conséquemment quelques philosophes se sont crus suffisamment autorisés à secouer le joug d'une religion qui leur paraissait incommode et dangereuse. L'existence d'une autre vie, dont ils voyaient que l'idée ne contenait aucunement les passions de ceux mêmes qui auraient dû en être le plus fortement convaincus, leur parut chimérique ou douteuse. En un mot, on ne peut disconvenir que l'insociabilité, l'intolérance, l'am-

bition et l'avarice de plusieurs ministres de la religion ne leur aient en tout temps suscité un grand nombre d'ennemis, même parmi des hommes éclairés et vertueux.

C'est aux théologiens qu'il appartient de concilier cette conduite avec les principes, soit de la morale naturelle, soit de la religion, ou du moins de se laver d'accusations si graves ; qu'ils ramènent les égarés de bonne foi par des raisonnemens capables de les détromper de leurs idées peu favorables sur l'utilité du système de l'autre vie. Bornés dans cet ouvrage à faire connaître les motifs humains d'une morale destinée à tous les hommes (quelles que puissent être d'ailleurs leurs opinions vraies ou fausses), nous dirons à ceux qui rejettent la religion révélée et ses dogmes sur l'autre vie qu'ils n'en sont pas moins obligés de se conformer durant la vie présente aux préceptes humains et naturels de la morale universelle, sous peine de s'attirer le mépris et la haine de la société ; châtimens assurés, et dont l'incrédulité la plus forte ne pourra jamais douter.

Bien plus, si c'est véritablement l'intérêt de la morale et le bien-être de la vie sociale qui ont déterminé le philosophe à faire divorce avec la religion, il est obligé, plus que tout autre, de montrer au public des mœurs plus sociables, plus douces, plus honnêtes, en un mot, une conduite moins blâmable que celle qu'il impute aux partisans de cette religion. Il ne convient point à celui qui s'écarte des principes religieux, sous prétexte du mal qu'ils ont produit sur la terre, de se permettre l'intolérance, l'opiniâtreté, la haine envers ceux qui ne pensent pas comme

lui : il ne lui est pas plus permis de se livrer à des vices que la raison condamne. La vraie philosophie doit toujours annoncer des mœurs innocentes et sévères ; grave, sans être ni triste ni farouche, elle ne doit jamais se prêter aux dérèglemens des hommes.

Nous dirons donc à tous ceux qui ne renoncent à la religion que parce qu'elle gêne leurs passions qu'ils ne doivent point pour cela se croire des philosophes ou des amis de la sagesse. La vraie sagesse fut et sera toujours incompatible avec le vice et le dérèglement ; ses préceptes ne peuvent jamais être opposés à ceux de la morale. Des philosophes sans mœurs et sans vertu seraient des imposteurs, des charlatans méprisables : ces prétendus amis de la sagesse, ces apôtres de la raison seraient des insensés, des aveugles, des ignorans, s'ils se rendaient les apologistes du vice et les contempteurs de la vertu, qui seule peut faire notre bonheur en ce monde : ce serait alors qu'on pourrait à juste titre regarder des philosophes de cette trempe comme des libertins, des corrupteurs, des ennemis du genre humain. Ils sont aussi coupables que ces casuistes relâchés qui, par une lâche complaisance pour les vices et les passions des hommes, affaiblissent leurs scrupules ou leurs remords, et leur rendent le chemin du ciel plus facile que la religion ne le permet.

Tout homme qui aura médité la nature humaine et les vrais intérêts de la société, quelles que puissent être d'ailleurs ses idées religieuses, est forcé de reconnaître que la vertu est utile et nécessaire en ce monde ; que sans elle nulle société ne peut ni prospérer ni subsister ; que sans elle nul individu ne

peut se faire aimer et considérer ; que le vice est destructeur pour les nations ainsi que pour les familles, et pour chacun de leurs membres : en un mot, tout homme qui pense doit sentir qu'il n'est point de désordre qui ne trouve son châtiment, même en cette vie ; qu'il n'est point de vertu qui n'y trouve quelque consolation ou récompense, et qui ne contribue au bonheur de celui qui l'exerce. Un philosophe qui méconnaîtrait des vérités si claires serait un stupide, un ignorant, un homme peu susceptible d'expérience et de réflexion. Etrange philosophie sans doute que celle qui ne verrait pas les effets si marqués du désordre, du libertinage, du vice, et leur influence funeste sur les nations et les individus, ou qui ne sentirait pas les avantages inestimables que la vertu procure à tous ceux qui la cultivent au sein même des sociétés corrompues !

D'un autre côté, il suffit de connaître et pratiquer des vérités si simples pour vivre heureusement sur la terre. Ainsi, quel que puisse être son sort dans l'autre vie, l'incrédule, s'il est honnête homme ou vraiment philosophe, peut dans cette vie passagère, en observant fidèlement les devoirs de la morale humaine, se procurer tout le bonheur dont il s'est fait l'idée. S'il exerce avec soin les vertus sociales, s'il évite les vices, les imperfections, les défauts qui peuvent déplaire aux autres et lui nuire à lui-même, s'il contribue par ses talens et ses travaux à l'utilité générale, il se rendra cher à tous ceux qui auront des rapports avec lui ; il sera bon père, époux fidèle, ami sincère, citoyen estimable ; et quelle que soit la place que la religion lui assigne dans l'autre

monde, il jouira dans celui-ci de l'affection et de la considération qui sont dues au mérite. Borné dans ses espérances, il ne se flattera point d'obtenir les joies ineffables d'une autre vie; il se contentera de celles que l'on trouve ici bas. Lorsqu'il aura bien mérité du genre humain par ses services, au défaut de l'espoir d'une immortalité surnaturelle (que l'homme religieux a seul droit de se promettre), il se flattera d'obtenir une immortalité naturelle, ou d'exister après sa mort dans la mémoire des hommes. Ainsi, satisfait de son sort en ce monde, privé d'espérances et de craintes pour l'avenir, plein de confiance dans ses droits sur la tendresse de la postérité, l'incrédule honnête et vertueux peut vivre très-heureux, et voir sa fin d'un œil plus tranquille que tant d'hommes soumis à la religion qu'ils pratiquent si peu.

Quelles que soient les opinions vraies ou fausses des hommes, les lois inflexibles de leur nature les obligent également; leur morale doit être la même; et tout leur prouvera que, dans le monde qu'ils habitent, la vertu conduit à la félicité, et le vice au malheur. Si l'on peut aisément s'égarer en matière de spéculations, on ne s'égarera jamais dans sa conduite en vivant conformément à la nature d'un être sociable, intelligent, raisonnable, qui connaît son vrai bonheur et les moyens de l'obtenir. En suivant la route indiquée par la morale, l'homme de bien vivra content, et mourra sans alarmes. Le moment du trépas, si cruel pour tant d'êtres inutiles ou nuisibles à la terre, ne peut effrayer l'homme vertueux qui, satisfait du rôle qu'il a joué, se retire

de la scène avec tranquillité, et dit avec le poëte : *j'ai vécu ; j'ai bien fourni la carrière que le sort m'avait tracée.* (1).

Il n'y a que l'homme de bien, l'homme raisonnable, l'homme utile aux autres hommes qui puisse dire avec vérité *j'ai vécu.* Ce n'est point vivre, c'est végéter, que de ne point contribuer au bonheur de ses semblables ; c'est exister comme les plantes vénéneuses ou les minéraux empoisonnés que d'être sur la terre pour n'y faire que du mal. Il n'y a que celui dont l'esprit s'est orné par la sagesse, dont le cœur s'est fortifié par la raison, qui ait acquis le droit de mourir avec courage et de se mettre au dessus des terreurs de la mort, si accablantes pour tant d'êtres pusillanimes, qui tiennent follement à la vie, sans pourtant en savoir tirer aucun profit.

C'est au moment de la mort que le pauvre et l'infortuné ont un avantage marqué sur ces hommes que le vulgaire croit les possesseurs exclusifs de la félicité. L'indigent, l'artisan, le laboureur, l'homme du peuple, ne quittent point la vie avec cette répugnance que l'on remarque pour l'ordinaire dans ceux qui meurent sur le duvet. Le malheureux ne voit dans la mort que la fin de ses peines ; l'homme de bien, trop souvent exposé aux rigueurs de la fortune dans un monde pervers où il n'a d'autre secours que celui de sa vertu, envisage sa fin comme le port qui va le mettre en sûreté.

Bien plus, il y eut dans tous les temps des hommes

---

(1) *Vixi, et quem dederat cursum fortuna, peregi.* Virgil.

qui, pour se soustraire aux chagrins de la vie, en ont volontairement accéléré le terme. L'antiquité admira leur action, et la prit pour une marque d'un courage héroïque. Les modernes, à cet égard, ont changé d'opinion : la religion condamne le suicide comme une désobéissance formelle à la volonté divine, comme une désertion lâche qui nous fait abandonner le poste où Dieu nous a placés, enfin comme une faiblesse qui fait que nous ne pouvons soutenir les coups de la fortune.

En effet, le suicide, comme on l'a déjà fait entendre, est l'effet d'une vraie maladie, d'un dérangement subit ou lent dans la machine; pour être totalement dégoûté de la vie, qui, malgré ses traverses, offre des plaisirs si variés à tous les hommes, pour étouffer en eux le désir de se conserver inséparable de leur nature, pour éteindre entièrement l'espérance qui reste au fond des cœurs, même au milieu des plus grands malheurs, il faut une révolution terrible, un renversement général dans les idées, d'où résulte une aversion forte pour l'existence, devenue à notre imagination le plus fâcheux de tous les maux, le plus irréparable. Des effets si cruels ne peuvent être produits que par une véritable maladie, que l'on pourrait comparer, soit à un transport de folie ou de rage qui nous aveugle, soit à une maladie de langueur qui nous mine sourdement et nous conduit à la mort. Ainsi que les insensés ou les fous décidés, les hommes qui finissent par se détruire sont uniquement occupés d'un seul objet, sans la possession duquel ils ne voient plus rien d'agréable dans la vie. Dans Caton d'Utique

cet objet fut la liberté de son pays; dans un avare, ce sera la perte de son or; dans un amant, ce sera la perte de celle qu'il aime avec fureur; dans un homme vain, ce sera la privation des choses qui flattaient sa vanité. L'absence de ces objets divers agit différemment sur les hommes, en raison de leurs tempéramens ou de leurs caractères. Les uns, plus emportés, se livrent subitement au désespoir; les autres, d'un tempérament moins bouillant ou plus mélancolique, couvent très-long-temps dans leur sein le projet de mourir. Dans ces différentes façons de se détruire il n'y a proprement ni force ni faiblesse, ni courage ni lâcheté, il y a maladie, soit aiguë, soit chronique. Les hommes, accoutumés à juger les actions par les motifs qui les font naître, ont admiré le suicide produit par l'amour de la patrie, de la liberté, de la vertu; et ils l'ont blâmé quand il n'eut pour motif que l'avarice, un fol amour, une vanité puérile. Le suicide est une folie: c'est à la religion à décider si elle rend coupable aux yeux de la Divinité.

Si le suicide est l'effet d'une maladie, il serait peu sensé de prétendre le combattre par des raisonnemens. Mais la morale peut au moins fournir les moyens de se garantir d'un mal si étrange, qui devient épidémique dans les nations mal gouvernées, livrées au luxe, à la vanité, à l'avarice, à la corruption des mœurs, à des plaisirs déréglés. Une vie sage, des désirs modérés, l'économie dans les plaisirs, la fuite du luxe et des objets capables d'irriter les passions et la vanité, enfin le travail, sont des préservatifs contre une maladie dont l'effet est de nous

dégoûter de la vie et de nous armer contre nous-mêmes. La vraie force consiste à résister aux passions dangereuses : en réformant les mœurs, un bon gouvernement rendra les hommes plus contens de leur sort, et les suicides moins fréquens.

L'homme de bien éclairé est le seul qui puisse avoir un vrai courage, et contempler de sang froid les approches de la mort. L'ignorance et le vice sont toujours lâches, incertains et timides ; les étourdis et les méchans n'ont jamais eu le temps d'envisager leur fin. La résignation du sage dans ses derniers momens ne peut être l'effet que de la réflexion et du calme que procure une bonne conscience. Une vie pure, une conduite raisonnable et réfléchie, voilà la meilleure, la seule préparation à la mort. Enfin il n'y a que l'homme juste, bienfaisant, estimable, qui voie dans ses derniers instans sa couche entourée d'amis fidèles, et dont l'urne soit arrosée de larmes bien sincères. Quoi de plus propre à consoler de la nécessité de mourir que l'idée de subsister dans la mémoire des autres, et de produire encore long-temps des sentimens de tendresse dans les cœurs de tous ceux qu'on laisse après soi dans le monde ?

Combien de gens meurent sans avoir jamais su profiter de la vie ! Vivre, c'est agir ; jouir, c'est goûter le plaisir d'être aimé en faisant des heureux, c'est rendre les autres contens, afin d'être soi-même content. Mais ces plaisirs, réservés aux âmes honnêtes et sensibles, sont inconnus des méchans endurcis, qui, après avoir vécu dans le trouble, meurent désespérés : ils ne sont point faits pour les hommes livrés aux vices, à la dissipation, à des plaisirs criminels

ou frivoles, que la mort vient toujours surprendre, et ne trouve aucunement affermis contre ses coups. Enfin les plaisirs consolans de la vertu, si propres à fortifier les cœurs, sont ignorés de la plupart des princes, des grands, des riches qui, placés sur la terre pour la rendre heureuse, ne font communément que redoubler ses maux. Tout nous montre que les hommes que le rang et la fortune mettent à portée de faire le plus de bien sont très-souvent inutiles ou nuisibles pendant toute leur vie, ne savent jouir de rien, et n'emportent en mourant les regrets de personne. Faute de connaître le contentement attaché à la vertu bienfaisante, les mortels qui pourraient se rendre les plus heureux vivent ou dans la stupeur de l'ennui, ou dans une agitation fatigante, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres; leur mort, désirée par ceux qui les entourent, est pour ceux-ci un moment de délivrance et de joie. Par quel droit, en effet, celui qui n'a fait aucun bien sur la terre, qui n'a vécu que pour lui seul, qui même n'aura fait qu'affliger les malheureux dont il est environné, pourrait-il prétendre qu'on le regrette? les pleurs et les regrets des vivans sont des hommages du cœur, qui ne sont dus qu'à l'homme de bien sensible et tendre. La vie heureuse et la mort tranquille ne peuvent être les effets que de l'utilité, des talens, de la bonté, de la vertu.

Reconnaissez donc, ô hommes, que dans la vertu seule réside ce bonheur qu'on désire et qu'on cherche si vainement ailleurs. Ce n'est qu'en vous montrant utiles et bons que vous pourrez prétendre à l'amour de vos semblables, et que vous aurez le droit

de vous aimer vous-mêmes. Apprenez enfin à connaître votre intérêt le plus cher, le plus réel : apprenez la manière dont chacun de vous doit s'aimer. Cet amour de soi est nécessaire, naturel, inséparable de l'homme, approuvé par la morale ; mais il vous impose le devoir d'aimer les autres, de contribuer à leur bien-être, si vous voulez mériter leur tendresse et leurs secours. Occupez-vous donc de ceux qui font route avec vous dans le sentier difficile de la vie. Prêtez-leur une main secourable, afin de les engager à vous assister à leur tour. Ce serait se haïr que de se concentrer en soi-même, et d'oublier les égards, la bienveillance, les soins que l'on doit montrer aux autres : ce serait une entreprise aussi folle qu'inutile que celle de vivre heureux dans la société sans le secours de ses associés. Hélas! nul d'entre vous, ô mortels, n'est à l'abri des traits du sort. Nul d'entre vous n'est sûr de ne pas boire quelque jour dans la coupe de l'infortune. Nul d'entre vous, dans quelque rang qu'il se trouve, ne peut se passer un instant de l'assistance des autres, soit pour écarter le mal, soit pour obtenir quelque plaisir. AIMEZ POUR ÊTRE AIMÉ : voilà le précepte simple auquel peut se réduire la morale universelle (1).

Peuples! que la nature a répandus sur les différentes contrées de la terre, aimez-vous donc les uns les autres ; terminez des combats éternels qui détruisent à tout moment votre félicité. Souverains! aimez vos peuples, et vous trouverez dans leur amour un soutien que rien ne peut ébranler. Grands,

---

(1) *Si vis amari, ama*. SENEC.

nobles, riches et puissans de ce monde! faites du bien aux hommes, et vous serez vraiment chéris et distingués. Sages et savans! éclairez les nations, soyez vraiment utiles, vous serez considérés, et vos illustres noms se transmettront à la postérité. Époux! parens! amis et maîtres! aimez, pour obtenir la tendresse, qui peut seule répandre des charmes sur vos associations diverses. Citoyens! dans vos liaisons habituelles ne perdez jamais de vue le désir d'être aimé ou de plaire. En vous conformant à des règles si claires, vous jouirez en ce monde de toute la félicité dont la nature humaine est susceptible. Chacun de vous, ô mortels! vivra content sur la terre, et n'éprouvera point d'alarmes quand il se verra forcé de la quitter.

FIN DE LA MORALE UNIVERSELLE.

TABLE

GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES SECTIONS ET CHAPITRES

DU TOME TROISIÈME.

SECTION CINQUIÈME.

DES DEVOIRS DE LA VIE PRIVÉE.

FIN.

